

Éphémérides 2020



Jean-Pierre Depétris
Mars 2020 – avril 2021

Première page :

Pleine lune se levant sur l'IHU Méditerranée-Infection à Marseille.

Note de versions et téléchargements ;

L'autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d'en faire l'usage qu'on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l'auteur et adresse de l'ouvrage),*
- n'attribuer aucun changement à l'auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.**

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la licence, et rendrait ipso facto applicable le strict droit d'auteur.

** Dit plus simplement, il suffit d'indiquer le nom de l'auteur de la réédition et la date, et de ne pas omettre bien sûr l'adresse de l'original.*

Version 0.1 commencée en juin 2020

Version 1.1, le 16 mai 2021

© Jean-Pierre Depétris, juin 2020

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : <http://jdepétris.free.fr/Livres/ephemerides/>

Éphémérides 2020

I

Désert

Considération sur l'époque qui passe, le 22 février

Le monde a beaucoup changé en moins de dix ans sur ce coin de l'hémisphère. La France nourrissait le rêve d'un projet euro-méditerranéen, associant à l'Europe la rive sud de la Méditerranée. Elle tentait de transmettre son enthousiasme à ses partenaires qui en avaient un peu moins. L'Union Européenne rêvait avec plus de ferveur de s'étendre à l'est, jusqu'à l'Ukraine, jusqu'à la Géorgie, et peut-être jusqu'au cœur de l'Asie Centrale.

Il est devenu difficile aujourd'hui de penser que cette époque est si peu lointaine. On pouvait comprendre que ces projets n'avaient aucune chance d'aboutir, même s'il était impossible de prévoir ce qui allait se passer.

Que se passe-t-il en fait ? J'avance une hypothèse : la dissolution d'un découpage du monde sous forme d'États nationaux inauguré par le Traité de Westphalie en 1648. Celui-ci a donné sa forme politique à la civilisation occidentale moderne. Cette destruction est en train de s'accomplir d'une manière étrangement semblable à celle dont elle s'était construite dans la Guerre de Trente Ans.

Abolition de l'Espace public, le 15 mai

Pour une invraisemblable raison, on ne peut plus sortir de chez soi. Enfin, on peut recommencer à le faire depuis quelques jours, mais à quoi bon ? Tous les lieux publics sont fermés.

On ne vit pas dans son salon ni dans sa cuisine, à moins d'être très riche et capable de faire de son salon un lieu public, avec des serviteurs, pardon des serveurs, pour recevoir les convives. Quand bien même, on continuerait d'apprécier des lieux publics ouvrant sur l'espace public. Il n'y a plus d'espace public, et cela pour une invraisemblable raison.

Une formidable épidémie sévirait, se répandant sur le monde entier, une pandémie dont on ne sait trop dire de quoi, une sorte de grippe ou d'angine, ou les deux à la fois, qu'on ne sait trop soigner et à quoi l'on a donné un nom savant pour s'assurer qu'elle existe.

En fin d'hiver, on pouvait encore croire que la menace fût fort sérieuse si l'on était mal informé, et on l'était, je l'étais. Depuis les chiffres sont tombés, plus ou moins crédibles, mais qui n'excèdent pas de façon significative ceux des épidémies annuelles.

On était mal informé, je l'étais, car des menaces plus terribles drainaient mon attention. La guerre d'abord, qui s'étend du Sahel occidental à la péninsule arabique et au Croissant Fertile, jusqu'au Khorassan, plaçant face à face les forces de l'OTAN et de la Russie, sans compter les situations tendues en Mer de Chine et dans les détroits d'Ormuz et de Bab el Mandeb, ni la guerre civile dans le sud-est de l'Ukraine.

L'avenir du dollar ensuite, à la fois ordonnant et reposant sur un capital largement hypothéqué, et devenu essentiellement une arme de guerre économique, semble bien plus menaçant qu'une épidémie saisonnière, même autrement plus létale que celle qui sévit. La situation énergétique enfin, en complète déstructuration avec le pic pétrolier. Tout cela dans une instabilité croissante des USA, et une Union Européenne déjà touchée par la rigidité cadavérique.

L'événement majeur, écrasant, de ce début d'année fut surtout la fin visible de la Modernité Occidentale, le basculement visible d'un centre de gravité de l'Atlantique-Nord à l'Eurasie. L'important ici n'est pas que ce soit en cours ou achevé, mais que ce soit devenu visible.

Face à cela, on a supprimé l'espace public, comme pour mettre un masque dérisoire sur l'événement massif, un masque médical.

La Guerre de Sept Ans, le 17 mai

J'ai beaucoup repensé à la Guerre de Trente Ans ces derniers temps, et au Traité de Westphalie. J'ai plus pensé encore à une autre guerre ces derniers jours, celle de Sept Ans. Elle fut la première véritable guerre mondiale. Elle commença à découper en États nationaux le monde entier cette fois, elle acheva les effets de la Guerre de Trente Ans sous leur forme mondiale telle qu'elle perdure encore aujourd'hui.

La Guerre de Sept Ans déboucha sur la Guerre Révolutionnaire des États-Unis, et, dans la foulée, sur la Révolution Française. Je me suis documenté, constatant que je n'avais pas tant oublié depuis mes cours du lycée en automne 1967, mais que j'avais acquis depuis quelques lumières sur l'autre côté.

C'est décidément une curieuse idée que de camoufler cette dissolution du monde moderne par une confiscation de l'espace public. Qui a bien pu l'avoir ? Personne à mon sens, c'est de toute évidence la résultante d'un concours de circonstances.

La Guerre de Trente Ans avait aussi été, à sa façon, mondiale, mais à la différence de celle de Sept Ans, les forces des empires occidentaux qui s'y étaient combattues dans des océans lointains, s'étant mises comme au service de sultans et de maharajas, s'en étaient faits en quelque sorte les mercenaires en échange de comptoirs et d'ententes marchandes. Au siècle suivant, pendant la Guerre de Sept Ans, les peuples d'Amérique et d'Asie étaient devenus clairement les mercenaires des empires occidentaux, jetant les bases d'un impérialisme mondial.

Le désert

Quand il n'y a plus d'espace public, il reste l'espace sauvage, celui que la première traduction de la Bible avait rendu par « désert ». Ce désert, je le connais, il est particulièrement prégnant à Marseille. Cela tient à la topographie. La ville est cernée d'un côté à l'autre de la rade, par de hautes collines rocheuses et escarpées qui la coupent du monde, donnent l'impression qu'elle est coupée du monde.

D'où que l'on se trouve, on voit dans le prolongement d'une rue ces hautes masses minérales. L'impression en devient saisissante. J'y fus toujours sensible. Elle est maintenant renforcée par l'espace déserté des passants. Le désert est là, splendide, donnant immensité à la moindre maladresse architecturale.

Le désert ne disparaîtra pas quand les rues se repeupleront comme elles ont déjà commencé à le faire depuis une semaine. Il a toujours été là, et il demeurera.

Les Compagnies des Indes, le 18 mai

Les compagnies des Indes ont transmis beaucoup de richesses aux classes dirigeantes d'Europe, des biens qui ne venaient pas des classes travailleuses de l'Occident. Elles les ont transmises à travers des actions bancaires. Les compagnies des Indes, Compagnie Royale, Impériale, des Indes Orientales ou Occidentales, furent de véritables États dans l'État. Elles possédaient leurs flottes, et même leurs armées. Les gouvernements, eussent-ils été démocratiques et républicains, en étaient faits les jouets.

Au fond, on connaît peu cette histoire, je veux dire cette histoire couplée entre l'Orient et l'Occident, car ce fut bien sûr en Orient qu'elle se fit plus complexe. Cette histoire ne fait pas partie de l'héritage des peuples d'Europe ni d'Amérique. Il est probable qu'elle soit mise en lumière ces prochaines années.

L'histoire ultramarine des empires d'Occident est aussi celle de la Modernité Occidentale, plus précisément de la science moderne, de la « philosophe naturelle », ou plutôt ce sont des histoires parallèles, allant d'un même pas le long des siècles, mais ne se rencontrant jamais.

Ne pas oublier que la science moderne constitue ce qui n'est pas précisément occidental dans la modernité.

Géodésie, le 24 mai

Sans même y songer, j'en viens à voir un lien entre l'espace du désert auquel je suis assigné, et celui des planisphères, découpées par d'arbitraires frontières, et auxquelles, dans de telles circonstances, l'esprit ne tarde pas à substituer des cartes géodésiques. On sent qu'on y respire mieux. Je sais bien que je respire mieux d'abord parce que la circulation est fortement réduite, mais la vérité est qu'on respire mieux dans un espace plus réel.

Assigné à tes quartiers, tu te vois, contre toute attente, projeté dans l'espace réel, immense, sans limite, comme le ciel purifié t'en donne une idée la nuit. Sans même y songer, disais-je, mais je suis bien certain que les masses de réfugiés, bousculés d'une tache colorée à l'autre, ont immédiatement saisi ce que la confiscation de l'espace public provoquait non moins immédiatement dans leur existence.

Il s'agit bien de cela : les cartes géodésiques avec leurs grandes fosses, leurs chaînes montagneuses, leurs forêts, leurs pôles immaculés, qui s'imposent avec obstination à la place du fantasque habit d'Arlequin des cartes politiques. Ce n'est qu'une image de ce dont je parle ici, mais c'en est une bonne image.

II

Vues de l'esprit

La Science moderne, le 26 mai

La science moderne, cela a une signification bien précise, et se situe dans un espace-temps bien circonscrit : la Toscane, la Hollande, l'Angleterre..., autour du dix-septième siècle, autour de la Guerre de Trente Ans. L'expérience et l'inférence, voilà les deux jambes sur lesquelles va la science moderne.

L'expérience et l'inférence, seules ; plus que tout au monde, la science moderne a voulu se débarrasser de cette enveloppe historique et géographique. Sitôt née, elle s'est voulue sans âge, sans lieu, sans personnages même. Ils étaient nombreux pourtant autour de Galilée, de Descartes, de Leibniz..., mais tous résolus à ce que jamais aucun de leurs noms ne serve d'argument d'autorité.

Cette science moderne n'était pourtant pas une génération spontanée, et elle ne cherchait pas non plus particulièrement à le paraître. L'enjeu n'était pas là, pas encore ; il n'était pas de laisser croire que les lointaines civilisations fussent sans cultures ni sciences. Personne ne l'aurait cru en ces temps-là. L'enjeu était principalement de ruiner les arguments d'autorité, mais on pourrait considérer qu'il fut renforcé encore par le souci de ne rien paraître devoir à des fois étrangères contrariant celle d'une Église qui avait déjà fort à faire pour se réformer et se contre-réformer.

Elle ne fut pas une génération spontanée. Cette science moderne n'était pas pur produit de l'Occident. Elle dut au contraire jouer des coudes pour y forcer sa place, et pour cela, modifier radicalement les croyances et les mœurs. Aussi, elle n'eut aucun mal à se réintégrer dans les anciennes civilisations dès que celles-ci commencèrent à se secouer des empires de l'Occident.

Ne pas confondre mode et modernité, le 28 mai

La mode veut qu'on se réfère à la science comme source d'autorité. La science moderne est donc passée de mode. La mode est à la Science Nationale.

La Science Nationale est habilité à décider du Vrai et du Faux, à décider si la terre est ronde ou plate, par exemple, et même s'il y a des gens qui croient bien qu'elle soit plate.

Néoscolastique, le 29 mai

Mes dernières lignes sont encore de ces raccourcis qui font que je ne me fais pas toujours très bien comprendre. Je serai donc plus précis, ce qui m'offrira l'occasion de passer au crible ma réflexion. Une science, apparue donc en Occident au dix-septième siècle, et refusant radicalement, c'est-à-dire à sa racine, tout argument d'autorité, du genre « Aristote l'a dit, donc on peut en être sûr », fut dénommée « la science moderne », quoiqu'on puisse soupçonner qu'elle existât déjà, du moins sur d'autres territoires.

Cette science qu'on a donc dite moderne est en train de revenir à l'argument d'autorité qu'elle avait pour nature d'abolir, et de se faire instrument de légitimation. Elle se dit plus volontiers « nationale », financée par les gouvernements, et réduisant sa fonction à en légitimer les choix ; et les gouvernements la légitiment en retour de leur autorité.

Cette science, nous disons aussi « recherche scientifique », repose également, et de plus en plus, sur de grandes maisons privées, qui en définitive, la légitiment davantage. Celles-ci peuvent être des éditions scientifiques aux budgets dignes de grandes industries, et dont les publications ne deviennent accessibles qu'aux universités et aux centres de recherche dotés de budgets comparables, des industries pharmaceutiques, spatiales, militaires bien sûr, que sais-je ? Cette science n'est donc plus celle qu'on a dite « moderne », et qui avait balayé l'ancienne scolastique.

Cet état de choses n'est pas si nouveau, il n'a pris personne par surprise. J'en pratiquais déjà la critique dans mes jeunes années. La science, au sens propre, et cette autre que nous pourrions appeler « la néoscolastique », étaient déjà en guerre, en guerre froide, disons. Des chercheurs chinois avaient fait publier par la revue *Nature* un travail de paléontologie visiblement bidonné, dans le but de la piéger, par exemple.

Ces escarmouches n'étaient pas très visibles de loin, ni les camps identifiables pour un esprit mal renseigné. On sentait bien que des choses s'agitaient par là, que la littérature scientifique se mobilisait fébrilement sur la notion de Vérité, suivie plus tard par la presse non scientifique qui s'inquiétait aussi de sa crédibilité. L'agitation provoquée par l'improbable pandémie de ce début d'année, pourtant dépourvue d'une mortalité

particulièrement significative, a jeté la question dans l'espace public, cet espace public qui, pour les mêmes raisons, avait été bizarrement confisqué.

Crise scientifique, le premier juin

L'épidémie en ce début d'année a des conséquences extraordinaires, alors qu'elle serait sans importance sans elles. Elle s'est étendue en même temps que des événements qu'elle a estompés, alors que leur exceptionnelle gravité aurait dû raisonnablement la faire passer inaperçue elle.

Je pense notamment à des situations militaires d'une rare gravité dans plusieurs zones de la planète et qui sont pour partie passées sous silence. Mieux encore que les cacher, elle sert d'explication à d'autres événements tout aussi graves, comme l'effondrement du système financier, la panique énergétique ou l'état de décomposition du gouvernement étasunien. D'autre part, l'épidémie ne cesse d'inspirer des mesures qui consistent à aggraver encore les situations critiques, et de façon particulièrement irrationnelle, provoquant des processus d'accélération en chaîne des unes aux autres.

Il n'est cependant qu'un événement exceptionnel qui soit le fruit de la seule épidémie : l'article « bidonné » publié par la revue le *Lancet* niant contre toute évidence les effets curatifs de la chloroquine. Ses conséquences sont encore renforcées par des réactions législatives immédiates.

La chose est si énorme, qu'on le mesure tout de suite ou non, qu'on y soupçonnerait un piège. Il semble cocassement que si quelqu'un a monté un tel piège, si parfait, si complet, si refermé sur lui-même, il soit des premiers qui y sont tombés. En ces temps, les circonstances qui donnent à cette sorte d'auto-attentat contre la néoscholastique des proportions à la fois si publiques et si illimitées, font que cette dernière risque de ne jamais s'en relever. Il est probable que peu de gens comprendront immédiatement tous les tenants et les portants, mais les retombées en seront à très longue portée et dureront longtemps.

Panique dans l'ordre et la discipline, le 2 juin

L'épidémie a servi de prétexte à tout et à tout le monde. Ceux qui aiment surveiller et punir en ont pris prétexte à contrôle et répression, ceux qui aiment contester y ont trouvé prétexte à contestation, tous contribuant à

amplifier l'événement, qui n'en aurait sinon pas été un. Cependant, ce non-événement devenu événement majeur, est parti de Chine, et personne en Chine n'avait de réelles raisons de provoquer la panique. Pas d'agitation à endiguer, pas de gouvernement à déstabiliser. Les Chinois ont cédé à la panique dans l'unité, l'ordre et la discipline. Pourquoi ?

Je dois avouer que j'étais un peu inquiet moi-même entre février et mars, et je ne fus pas surpris quand les autorités françaises décidèrent la confiscation de l'espace public. On pouvait certes songer que c'était une façon de couper l'herbe sous les pieds d'un mouvement de grève qui couvait, pour autant, tout le monde convenait que des mesures exceptionnelles s'imposaient ; tous les camps, tous les pays. Je ne songeai donc pas tout de suite à sortir ma calculette pour vérifier ce qu'il en était, comparer les chiffres, ceux des épidémies saisonnières, les courbes de mortalité..., et découvrir qu'il ne se passait rien d'extraordinaire, si ce n'est des réactions disproportionnées.

Alors, pourquoi la Chine ? Et pourquoi la Russie continue-t-elle si scrupuleusement ? J'imagine que les autorités chinoises avaient pensé à une attaque bactériologique.

Si l'on y réfléchit, il est impossible qu'on n'y ait pas pensé. Attention, je ne dis pas qu'il y ait eu une telle attaque. Personne ne le dit, ni ne tente de l'accréditer, même le professeur Montagner qui défend seulement l'hypothèse d'un virus fabriqué en laboratoire, et auquel personne ne semble accorder crédit. Je dis qu'il est impossible que les Chinois n'y ait pas songé, et derrière eux les Russes, les Iraniens..., et qui n'en auraient peut-être pas abandonné l'hypothétique menace. C'est probablement l'explication la plus rationnelle de ce qui a suivi. Mais qui dit que l'Histoire devrait être rationnelle ?

III

Choc dans l'ordre du savoir

Le désert, le 3 juin

Je regrette le silence et le calme des rues. En fermant les volets, elles sentaient les jardins, les oiseaux se répondaient par-dessus les toits et les arbres. Le pouvais écrire en milieu de journée la fenêtre ouverte.

J'aurais eu besoin en cette fin d'hiver de partir quelques-temps à la campagne avec celle que j'aime, de nous retrouver seuls après quelques dernières années éprouvantes, et ce fut comme si la campagne était venue à nous.

Ce huis clos ne fut pas toujours facile, mais s'y renouaient des liens, et de vieux abcès se vidaient. Nous avons tant de choses à nous dire. Le monde public s'était tu. Nous restions seuls ensemble, face à un désert qui ne nous menaçait en rien et semblait plutôt fourmiller de ressources sauvages.

C'est ainsi que je le voyais. Si l'on a pu naître au monde, c'est qu'il est possible d'y vivre, et le monde était là, sous la main, n'offrant d'autre menace que s'y dissoudre un jour, rien de grave donc, et sans doute pas d'y perdre son âme. Il y avait une paix.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, le désert est dur aussi, et sans masque.

Fauteurs de panique, le 4 juin

Le siècle a débuté par une innovation inattendue. Les gouvernements se sont mis à devenir les premiers fauteurs de panique. On n'avait jamais vu cela. Depuis 2001, la première fonction de toute autorité a été de semer la panique.

On avait toujours connu le contraire. Les autorités se devaient de la calmer, de la chasser, avant tout. Calmer la panique pour donner des ordres, formuler des consignes pour chasser la panique. C'étaient les deux pieds sur lesquelles allait toute autorité, c'était la fonction d'un chef, il en était ainsi dans les siècles passés. Tout le monde savait cela, et je sais maintenant qu'il n'en est plus ainsi. Je n'ai pas encore vraiment compris pourquoi. Peut-être n'y aura-t-il plus de chef. Ce n'est pas un regret.

Une révolution épistémologique, le 6 juin

J'ai noté ces jours-ci que le principal effet, effet réel, non ceux psychologiques, caractériels, de cette épidémie plutôt banale sinon, enfin on verra lorsqu'on obtiendra des chiffres plus exacts, est le coup fatal porté à la néo-scholastique par l'invraisemblable article d'une revue scientifique prestigieuse. L'ébranlement se diffusera longtemps et lentement, infusera si l'on veut. Il a déjà des effets violents, comme je m'y attendais, mais pour l'heure, les esprits sont encore trop absorbés par la question de comment les niais pensent des sottises.

Il est probable que l'ébranlement de la néo-scholastique et de son clergé laïque soit d'abord une aubaine pour tous les charlatans et sorciers, comme l'a été au dix-septième siècle celui des autorités ecclésiastiques. Et après ? Ce n'est pas l'incroyable prolifération simultanée de rêveries théosophiques qui a arrêté l'avancée de la science moderne. Bien fort serait celui qui, par ailleurs, pourrait rigoureusement faire le tri entre l'invention géniale et la divagation. Les questions ne sont pas là ; mais rien ne presse, nous allons les voir se déployer lentement.

Trouvé dans mes cahiers le 14 février

La meilleure chose à faire est d'apprendre à chercher où l'on a de la lumière. Évidemment, on est davantage attiré par l'ombre et les mystères qu'elle semble receler, mais on perd son temps.

On se dit que ce qui se trouve là, sous les yeux, en pleine lumière, ne peut pas être aussi intéressant. Pourquoi donc ?

Pourquoi a-t-on tant de mal à penser que l'on se tient miraculeusement là où se trouve, sous ses yeux, en pleine lumière, ce qui est essentiel ? Or le plus important est presque toujours en évidence, là, sous les yeux.

On est aimé des dieux et l'on ne le sait pas.

Une météorite, le 8 juin

Ce fut très étrange. On présenta l'Institut Hospitalier Universitaire de Marseille à travers la seule personnalité de son directeur. La presse a rendu témoignage de ce chercheur comme s'il était une sorte de pionnier solitaire et quelque peu insoumis, et elle continue. C'est très étrange, car l'IHU est ce modèle dont nous sommes invités systématiquement par la presse et les institutions à vénérer l'autorité ; le modèle de ce que la France a appelé pompeusement depuis quelques années des « pôles d'excellence ». On y a

rassemblé à Marseille tous les princes de l'épidémiologie. C'est là que, logiquement, l'autorité politique aurait dû chercher conseils.

Les réactions de son directeur furent plus étranges encore. Visiblement déstabilisé de ne pas recevoir les marques de respect et d'admiration qui lui étaient dues, il opposa qu'il était très fort. Évidemment qu'il est très fort, puisqu'il est, en somme, le premier des princes de l'épidémiologie. Ceux-ci n'auraient pas prêté allégeance à l'un de leurs pairs qui n'aurait pas été très fort. C'est évident, mais ce n'est pas exactement ce qu'il a dit. Il a dit qu'il était très fort, exceptionnellement fort, et c'est tout. Pour simplifier, il a dit qu'il en avait le statut parce qu'il l'était, et non l'inverse (qu'il le serait parce qu'il en avait le statut).

Un tel mépris de la vertu performative de l'institutionnalisation confinait au sacrilège, renvoyant aux premiers temps les plus iconoclastes de la science moderne. Il fut donc un personnage « controversé » pour les uns (qui étaient souvent enclins à le laisser prudemment contester par d'autres, arguant seulement, sous couvert d'objectivité, qu'il était « controversé »), et pour les autres, une sorte de « gilet jaune » de la recherche. C'était visiblement un contre-sens. Le Professeur Didier Raoult n'est certainement pas un obscur, un sans grade ; il est au contraire parfaitement brillant et très gradé. En un mot, il est l'élite.

Et voilà bien le pavé jeté dans la mare. La publication du *Lancet*, dont on découvre toujours plus les aspects fantasques, est en train de transformer, tranquillement, ce pavé en météorite dans l'océan.

Questions dilatoires, le 9 juin

J'ai appris que l'avion du patron de la CIA pour le Moyen-Orient s'était écrasé en Afghanistan cet hiver. Celui-ci serait mort ou aurait disparu avec quelques officiers. Cette nouvelle ne fit pas beaucoup de bruit, mais elle ne fut pas non plus invalidée. J'imagine, si l'on y tient, qu'il est relativement facile de la vérifier.

Je note que cette disparition dont on ignore les détails, aurait eu lieu peu après l'attentat qui tua le général Qassem Soleimani à Bagdad. N'y aurait-il pas là comme un doute ? Et le Pentagone nous avait appris que lorsqu'il y a un doute, il n'y a pas de doute. Quelques années avant, il aurait bien été capable de propager une telle nouvelle, même fausse, pour justifier des attaques mortelles, voire une guerre.

Admettons que rien ne se soit passé, puisqu'on en sait si peu ; il n'y eut pourtant pas moins une attaque aux missiles sur une base étasunienne en Irak, et un drone abattu au-dessus du Détroit d'Ormuz. Dans les deux cas, le Président des États-Unis plaida qu'il n'y avait pas eu mort d'homme, pour désamorcer l'événement. Voilà une mansuétude à laquelle les USA ne nous avaient pas habitués. Il est par ailleurs dur de croire qu'il n'y ait pas eu de mort dans l'attaque de la base, car elle fit de nombreux blessés, ce que l'on sut plus tard, quand ce n'était plus d'actualité.

Je me demande s'il y a encore un gouvernement aux USA. On y voit seulement un président Donald Trump qui *tweete* comme un fou de la Maison Blanche. Qui sont ses ministres ? En quoi ceux qu'on connaît constituent-ils un gouvernement ? J'ai l'impression qu'il n'y a plus de gouvernement déjà aux USA, depuis peut-être aussi longtemps qu'on a commencé à qualifier, en toute conscience on peut en être sûr, le président de « locataire de la Maison Blanche ».

J'imagine que ce doit être embarrassant pour les institutions fédérales. Mais comment faire autrement ? Il serait dur pour les USA d'accomplir un coup d'État militaire. Il leur serait difficile pour de nombreuses raisons de s'appliquer à eux-mêmes les méthodes qu'ils ont préconisées pour d'autres.

Dans un autre ordre d'idées, je me demande aussi si la confiscation de l'espace public en France et ailleurs dans le monde, ne visait pas en définitive le confinement de la monnaie ; contraindre d'abord les producteurs et les consommateurs à faire des économies en attendant de voir.

Je me demande encore si ce que je viens d'écrire aujourd'hui est aussi intéressant qu'il m'avait d'abord semblé, si ces dernières questions ne sont pas devenues de moindre importance. Ce qui est réellement important maintenant est l'ébranlement dans l'élément du savoir.

IV

Science et travail

Une révolution, le 11 juin

L'ébranlement dans l'ordre du savoir intervient précisément au moment où l'humanité a un impérieux besoin d'une révolution scientifique (au sens de Thomas Khun, *Structure des révolutions scientifiques*), une vraie ; un besoin de réponses techniques.

Se pose impérieusement la question de savoir si et comment l'humanité est capable de produire les moyens de sa reproduction. Toutes les autres sont dépendantes de celle-ci, c'est évident : économiques, politiques, environnementales. Les divers appareils gouvernementaux et intergouvernementaux qui se sont saisi de ces questions ne paraissent pas l'avoir bien compris.

En fait, il n'y a pas de solution. Il n'y en a pas dans l'état actuel de la science, d'où le besoin d'un renouvellement rapide et radical, un renouvellement de la structure de cette science, de ses technologies, et de ses fondements-mêmes. Il est improbable qu'il vienne d'appareils gouvernementaux ou intergouvernementaux, ou de quoi que ce soit de gouvernemental.

L'organisation sociale de la recherche, le 12 juin

La démarche scientifique tend à générer deux formes de dérives aberrantes qui sont susceptibles de se confondre au premier regard, mais qui diffèrent intrinsèquement : l'exagération enthousiaste et le charlatanisme.

Il est dur d'échapper aux conséquences de l'enthousiasme lorsqu'on fait des découvertes importantes, et de ne pas imaginer des conséquences exagérées. Quand René Descartes commença ses recherches expérimentales en biologie, il ne douta pas qu'on pût prolonger la vie de l'homme de trois ou quatre siècles. Peine perdue, l'homme a une espérance de vie optimale de quelque cent dix ans, c'était déjà probablement vrai dans la préhistoire, et la médecine n'y a rien changé. Elle améliore dans le meilleur des cas l'espérance de vie moyenne, et moins que les modes de vie.

On trouvera peut-être naïf l'enthousiasme de Descartes, mais l'attitude est humaine, naturelle. Elle ne doit pas être confondue avec du charlatanisme, même si, par certains côtés, les deux postures peuvent recouvrir les mêmes contenus.

Le charlatan peut cependant croire à ses propres boniments, et l'enthousiaste, poussé par l'ambition, où la simple nécessité d'acquérir les moyens de ses recherches, se faire un bonimenteur. Les limites tendent souvent à s'estomper. Chacune de ces postures peut encore glisser insensiblement dans l'autre, à la suite d'échecs, d'illusions, ou poussée par diverses nécessités, mais les deux sont intrinsèquement différentes.

Il est notable que la façon dont l'organisation sociale est structurée joue un grand rôle à pousser le chercheur dans un sens ou dans l'autre ; est susceptible de l'entraîner dans le rôle d'un bateleur, d'un charlatan, nous dirions aujourd'hui d'un vendeur.

Une révolution ? Le 19 juin

Les poussées insurrectionnelles aux USA sont impressionnantes, et vont bien au-delà d'une seul problème raciste, certes réel, mais à la fois plus complexe et devenu marginal par la portée du soulèvement même. Pour autant, personne ne semble songer à s'emparer des moyens de production.

Les moyens de production sont pourtant le nerf de la guerre. C'est un souci pour le président Trump, et, plus récemment, pour le président Macron. Je crois qu'ils ont raison.

Mais où sont ces moyens de production ? Ils rouillent. Les reconstruire ? Il faudrait pour cela une main d'œuvre qualifiée.

Une main d'œuvre a besoin de bien plus de temps pour se qualifier qu'elle n'en prend pour se déqualifie. Il manque dans le monde atlantique des travailleurs qualifiés, des ingénieurs, une population suffisamment instruite des choses de la physique et de la mathématique pour reprendre en main les moyens de production ; que les travailleurs en aient l'intention dans un esprit révolutionnaire ou qu'ils se laissent docilement pousser.

Seraient-ils, au départ, dociles, que l'appétit leur viendrait assurément s'ils y parvenaient. Il leur faudrait aussi probablement, pour réussir, en découdre avec des chaînes de commandement propriétaires.

Le début du siècle précédent avait connu ce phénomène d'organisation révolutionnaire des travailleurs, jusqu'à ce qu'on inventât des technologies et des modes de direction permettant de mettre au travail des armées

d'ouvriers tout en leur désapprenant à travailler. On a vu que la chose ne marchait pas, du moins sans externaliser la production des moyens de production en d'autres lieux.

Mémoires d'un lointain présent, le 20 juin

Je pense que le vaste mouvement « anti-raciste » qui agite le monde atlantique a un effet salubre pour réveiller la mémoire endormie de ces derniers siècles. Tout le monde avait oublié ces vieilles histoires entamées avec les conquistadors, d'abord les Européens de souche, disons, mais aussi les Européens venus des mondes lointains, et aussi bien ceux dont les ancêtres n'en sont jamais partis.

J'avais gardé une bonne mémoire de mes cours du lycée, et je me souviens que cette histoire était comme parallèle, sans rapport bien précis avec l'autre, celle qu'on serait tenté d'appeler « la vraie » : cette histoire inaugurée avec le forum et les écoles d'Athènes, et qui aurait poursuivi son cours tourmenté, mais malgré tout majestueux, en se déplaçant lentement jusqu'aux rives de l'Atlantique, puis enfin dans l'Ouest Lointain, le « Far-West ».

Cette histoire est fautive évidemment. L'Occident Moderne a surgi brutalement aussitôt qu'on parvint en Europe à construire des navires capables de tenir la mer, disons depuis qu'on a su passer le Cap de Bonne Espérance et le Détroit de Magellan.

Comment les choses se sont précipitées alors est difficilement compréhensible. Si l'on compare les navires de Christophe Colomb, et même les galions, avec les jonques et les boutres qui leur étaient contemporains, on pense, comme André Breton, que Colomb avait dû s'embarquer avec des fous, et même Vasco de Gama, et même James Cook, et même Vitus Béring dans les mers arctiques. La plupart des navigateurs sont morts au cours de leurs périples, et les matelots tombaient comme des mouches de malaria et de dysenterie.

L'Europe est devenue le foyer exclusif de la civilisation entre le dix-septième siècle et le vingtième d'une façon incompréhensible, notamment en tenant compte de ses moyens de navigation. L'histoire que nous en avons est une légende. Il est probable qu'elle nous réserve quelques surprises dans les années à venir.

Le vent anti-raciste qui souffle ces derniers temps de l'Occident Lointain vient opportunément interroger nos mémoires sur le temps présent.

La Science Moderne, le 21 juin

La science moderne, c'est Platon, ou bien Socrate si l'on veut. Tout est dans le *Ménon*, ce dialogue où Socrate interroge un esclave qui n'a jamais appris la géométrie, dans le but de prouver qu'il la connaît déjà. Et il le prouve en effet. Nous sommes tous capables de reconnaître, d'avoir l'intuition des évidences logiques, géométriques..., au besoin en tâtonnant un peu, que nous ne savions pas connaître.

La science ne se limite pas là. On doit aussi regarder ce qu'on a sous les yeux, avec attention, et comme regarder ne suffit pas, on doit aussi intervenir, observer ce qui advient. Inutile de chercher loin, tout est déjà sous les yeux.

Voilà succinctement ce que l'on appelle la science moderne. Elle n'avait pas attendu Socrate, et moins encore Galilée et Descartes. On expérimente et l'on infère, on déduit, on induit et l'on abduit. On est moins soucieux du vrai que du réel.

On se trompe, bien sûr, on raisonne mal, on poursuit des inductions fantasmagoriques, on est bridé par les œillères de ce que l'on croit déjà savoir... C'est inévitable et ce n'est pas grave : inévitablement on se corrige, ou encore on découvre des résultats inattendus en cherchant autre chose. On doit bien se contenter de vérités provisoires, mais si fertiles.

Voilà, expliqué aux enfants, ce qu'on avait appelé la science moderne.

Vous pouvez être d'un naturel plus ou moins vif, vous pouvez vous en foutre ou être absorbé par d'autres soucis, mais nous sommes tous à peu près égaux en ce domaine. Le savoir acquis n'est même pas si déterminant. Un professeur avec noté dans un ouvrage, qu'on pouvait bien enseigner la logique et se retrouver embarrassé pour avancer ou reculer l'aiguille à l'heure d'été.

V

Rémanences

Réflexions incorrectes, le 22 juin

Pour parler sincèrement, je n'ai pas totalement exclu la possibilité d'une attaque bactériologique sur la Chine par un virus produit en laboratoire. Le Professeur Luc Montagner n'a pas l'air gâteux, et s'il est un homme capable d'identifier une ligne suspecte d'un code génétique, c'est bien lui.

Enfin, tout cela n'est que de la spéculation. Ce qui n'en est pas, c'est que les USA tentent tous les coups contre la Chine, même les plus improbables, sans succès. On peut donc en imaginer un particulièrement tordu, qui resterait à leur protégée. En fait, ce serait le seul moyen dont ils disposent. Oui, mais ce serait idiot. Et alors ?

Je livre ces réflexions en toute confidentialité. Ne le répétons pas, disons que je n'ai rien dit. Elles sont politiquement très incorrectes parce que, si on les retient, si on les envisage, qu'est-ce qu'on pourrait bien avoir à en faire ?

Pensée et réel, le 23 juin

N'oublions pas que la réalité est faite d'inextricables croisements de chaînes causales, dont il est éventuellement possible de remonter à la source, mais jamais d'en descendre longtemps, et d'actes volontaires, ou involontaires, qui s'ignorent les uns les autres ou s'affrontent ; bref, qu'elle est improbable.

N'oublions pas non plus qu'une grande base de données peut fournir des enseignements utiles à condition qu'elle concerne une collection finie d'éléments, et qu'elle en soit exhaustive. Une immense base de données qui reposerait sur la part d'un ensemble dont on ignorait les limites, ne nous apprendrait pas grand-chose.

Sachons aussi que la pensée ne peut envelopper le réel. Tu peux toujours tenter d'imaginer un Dieu, et rien d'autre, qui en serait capable. Même alors, comment imaginer que son esprit enveloppât sa création ? (Un tel dieu pourrait-il encore être confondu avec ce qu'on a appelé Dieu ?)

Sachons encore que les « vérités quantitatives » tendent à être circonscrites dans un « domaine de définition », entre des valeurs extrêmes de leurs variables.

D'une question de race, le 24 juin

Y a-t-il réellement du racisme dans le monde atlantique ? Tout dépend de ce qu'on appelle racisme. Il y a des chiffres : les « bavures policières » touchent plus particulièrement certaines populations, qui sont aussi surreprésentées dans les prisons, et qui habitent plus particulièrement dans des quartiers ou des immeubles mal entretenus... On peut appeler cela du racisme. On peut même s'insurger. Tout cela est vrai, mais ce n'est pas le plus grave.

Les privilèges ou les handicaps se transmettent longtemps au fil des générations. Il pourrait ne s'agir que des stigmates d'un racisme passé qui peineraient à se dissiper. Ce n'est pas faux bien sûr, et il y a de quoi justifier des mouvements qui voudraient accélérer cette dissipation. Tout cela se défend, mais ce n'est pas encore le plus grave.

Le plus grave est l'idée fantaisiste que les Occidentaux se font de l'Occident. Cela seul justifierait pleinement le renversement de quelques statues. Et puis, franchement, qui a envie de boire un café devant la gueule d'un esclavagiste ?

Notons qu'il existe quand même de vrais racistes, et qui s'affirment comme tels avec impudence. Pourtant les notions de race et de racisme sont devenues très inconsistantes, le sont redevenues en fait. Ce sont des théories raciales à prétentions scientifiques qui les ont mises à mal en s'évertuant de les étayer. Si l'on cherche des gens qui se réfèrent sérieusement à de telles théories aujourd'hui, on aura presque autant de mal à en trouver que des « platistes ».

Avant que la science ne s'en mêle au cours du dix-neuvième siècle, la notion de « race » n'était pas utilisée de façon bien différente de celle de « racines » qui l'a remplacée. Il devient alors difficile de définir une frontière nette entre des réactions épidermiques confinant à la maladie mentale, et des idéologies qui prônent l'exceptionnalisme de la culture occidentale et sa nécessaire suprématie. Ceux qui se rallient à ces dernières sont nombreux, et ceux qui les professent sont souvent tenus pour des gens « très bien ».

Les cagnes, le 25 juin

Quelles que soient les populations concernées, les USA comptent cinquante pour cent des personnes détenues sur la planète. C'est énorme. Les USA comptent dix fois plus de détenus que la Chine qui est trois fois plus peuplée. Il y a donc en proportion trente fois plus de détenus aux USA. Les forces policières et para-policières sont aussi pléthoriques, et armées pour la guerre. Sur tous ces points, l'Europe n'est pas très loin derrière, et notamment la France.

La police semble toujours plus échapper à tout contrôle, à se comporter comme les Tontons Macoutes d'anciennes républiques bananières, convaincus de leur impunité. On compte de toute façon bien trop de policiers, de para-policiers, de vigiles et de surveillants, de séries policières, de romans policiers, de logiques policières, de chiens policiers..., et sans parler des caméras de surveillance, pour que ne se ressente pas une lourde atmosphère carcérale.

On ne manque pas de se demander comment les régimes supposés « autoritaires » pourraient l'être avec si peu de policiers et de prisons.

Résurgences d'un Nazisme Européen ? Les Tontons Macoutes n'en ont pas l'envergure, ils cognent, c'est tout, éventuellement, ils tirent. Ils ne trouveraient pas un supposé « terroriste » dans leur propre commissariat. On se demande s'ils ne finissent pas par être craints davantage par ceux pour qui ils frappent, et en France selon les sondages, pour qui ils ne votent pas, que par ceux sur qui ils sévissent. Les cagnes risquent de poser de réels problèmes dans le monde atlantique. Bien sûr, on me répondrait que tout dépend du contrôle par la Justice. Bien sûr...

Impressions, le 26 juin

Quand j'étais adolescent, j'avais le sentiment profond de vivre à neuf cents kilomètres du centre du monde, du centre intellectuel du moins. Je ne tenais pas particulièrement à être dans ce centre, mais j'aimais le sentir tout proche, à une nuit de train couchette de la Gare Saint-Charles à la Gare de Lyon.

Je maîtrisais la seconde langue du monde, et je bredouillais déjà la première. Je savais que la seconde était de toute façon la première pour les choses de l'esprit, et j'étais convaincu que tout ce qui s'écrivait, s'était écrit ou s'écrirait d'intéressant, ne saurait tarder à être traduit en français.

(Je n'étais pas très conscient alors, ne m'y étant jamais frotté, de ce que la langue perd dans une traduction.)

Aujourd'hui, je ne suis qu'à cinq heures de train de Paris et j'ai appris à lire des ouvrages difficiles en anglais, mais je n'ai plus du tout la même impression. Je n'en suis pas attristé, peut-être plus détendu, plus détaché.

VI

Sur la science moderne

Courriel du premier juillet

Salut,

Je te réponds sans avoir ta lettre sous les yeux [...]

Pour ce qui est de la modernité (orientale ou occidentale), j'en ai dit quelques bribes dans des courriels de ce printemps et dans ce que je suis en train de publier en ligne. Je ne prétends pas t'apprendre que l'Europe a connu une révolution décisive entre la Renaissance et la Guerre Mondiale, scientifique, culturelle, religieuse, philosophique, politique..., qui l'a conduite à dominer le monde. Appelons-la Modernité. Elle était occidentale à l'origine, mais elle est devenue mondiale trois siècles plus tard. Le monde entier a assimilé totalement cette modernité, aussi n'est-elle plus occidentale.

Le monde occidental n'est même plus moderne au sens historique du terme, car il veut que cette modernité demeure occidentale ; il reste seulement impérialiste. Cette modernité ne serait pas non plus spécifiquement orientale, mais comme l'Asie est devenue le centre dynamique du monde, et participe activement au développement de la planète, cette modernité est historiquement orientale, dans le même sens où elle avait été occidentale.

Voilà pour l'essentiel, il y aurait beaucoup de détail à préciser. Par exemple, seul l'Orient assume pleinement l'histoire (scientifique, philosophique, politique...) depuis la Guerre Mondiale. [...]

La Porte de l'Orient, le premier juillet

J'ai noté que l'irritation hystérique que provoque le Professeur Didier Raoult chez certains notables devait probablement beaucoup à ses références perpétuelles à la Chine.

Cet homme est décidément au centre du cyclone. Il défend avec beaucoup d'intelligence la science face à l'institution d'une recherche procédurale..., et il est Marseillais.

Marseille, ce n'est pas rien. Aux temps du Paris-Dakar, une blague circulait : « Quelle est la première ville africaine que traverse le Paris-

Dakar ? Réponse : Marseille. » Ça faisait rire. Marseille est donc une ville africaine. Elle est aussi qualifiée depuis l'antiquité de « Porte de l'Orient » (avec des sous-entendus variables selon les époques et le sens dans lequel circule la civilisation).

Le Professeur Raoult enfonce le clou en ne cachant pas ses liens étroits avec les institutions médicales africaines et l'estime qu'il leur porte, ni avec la Chine dont les chercheurs et les médecins sont pour lui la référence. Il y a de quoi placer le brave homme au centre de toutes les « crises » contemporaines : de refondation de la science face à ses fonctions de légitimation procédurales, celle de la révolte contre l'esprit colonial, celle de l'effondrement hypothécaire des capitaux devant la puissance productive chinoise, celle d'une lente décomposition de la cohésion et de la puissance militaire de l'OTAN...

Tout cela, dont personne ne voit le lien, il l'incarne.

La nature, le 2 juillet

Qu'est-ce que la nature ? Disons, la physique, et tout précisément les choses de la physique qui se reproduisent elles-mêmes.

La physique, autant dire la matière ; mais la matière abstraite et unique n'existe pas, pas plus que le nombre ou la couleur. Il existe des couleurs particulières, rouge, bleu, infra-rouge, jaune de Naples ; des nombres particuliers, entiers, rationnels, irrationnels... De même, il existe des matériaux, les éléments simples et leurs composés, dotés de propriétés mécaniques et chimiques – la physique et la chimie ayant été à peu près unifiées à la fin du dix-neuvième siècle – et ces propriétés s'expriment curieusement à travers les lois des mathématiques. Disons que la nature est ce qui se reproduit matériellement selon les lois des mathématiques.

Je dis « curieusement » car ce rapport entre les lois des mathématiques, disons de la raison, et celles de la nature est plutôt complexe et riche en apories. Ce fut une question politique pendant la Révolution Française où l'on se déchira sur l'opportunité d'un culte de l'Être Suprême qui serait la Nature ou au contraire la Raison, pour trancher enfin par pas de culte du tout.

Cette question, qui avait pourtant bien un sens, en est restée là, marquant un terme, à mes yeux, à cette révolution de l'Occident Moderne. En réalité, elle n'en est pas restée là, mais on n'a plus assisté à cette forme de progression unitaire et catastrophique poussée par la bourgeoisie

laborieuse de quelques capitales européennes. Pour le dire le plus simplement, l'idéologie dominante s'est fixée à la philosophie des Lumières, se figeant plus particulièrement à ses aspects seulement politiques et économiques.

La nature, ce qui se reproduit matériellement selon des lois mathématiques, fait un retour spectaculaire en ce tournant de siècles. En fait, son discours qui est bien trop spectaculaire pour être honnête.

La vraie question qui fut occultée par la Révolution Française est celle que j'ai déjà évoquée : la pensée peut-elle envelopper le réel ? Dit autrement : la nature obéit-elle aux lois des mathématiques, ou intuitionnons-nous ces lois du comportement des matériaux ? Non, la question est moins abyssale qu'il n'y paraît.

Un délire collectif, le 5 juin

Quand j'ai commencé à entendre parler de confiscation de l'espace public, j'ai immédiatement pensé à une pandémie de peste brune. Je me trompais. Elle aurait touché toutes les populations de toutes les nations et leurs gouvernements ?

Non, on le distinguait bien, tous restaient égaux à eux-mêmes, malgré ce qui ne pouvait être alors qu'un délire collectif : un délire qui ne servait aucune cause apparente, ne poursuivait aucun but, ni ne servait aucun complot ; délire qui frappait les foules autant que leurs notables sans discernement, ni surtout, et c'est un fait à noter, sans rien changer à ce que chacun était déjà avant d'être atteint. Chacun continuait à penser et à se comporter comme avant, tout en intégrant le délire à ses paroles et à ses actes.

On délirait, à l'exception de quelques têtes un peu plus solides, mais on ne perdait pas le nord, comme on dit. En toute conscience ou pas, et c'est encore un fait notable que cette part de conscience ou non fut si peu identifiable, la plupart des gens s'évertuaient à tirer les circonstances dans le sens de leurs intérêts ou de leurs idées fixes. C'était curieux, et même un peu inquiétant, de voir une telle unanimité dans le délire, et tant de diversité pour le détourner dans les conclusions les plus opposées selon les penchants habituels de chacun, et avec plus de force que jamais.

Ceux qui semblaient avoir gardé leur raison (nous nous reconnaissons souvent sans nous connaître), restions prudents (surtout ne pas les contrarier). Nous continuons encore un peu, bien que nous soyons toujours

plus nombreux jusqu'à être devenus probablement majoritaires ; par pudeur, je pense, et par déférence envers ceux qui restent atteints.

Question de scientificité

Apparemment, les mesures prises par les autorités semblent inspirées par l'incompétence et par le conflit d'intérêt. Cette apparence n'est pas probante, d'abord parce que l'un et l'autre sont quelque-peu contradictoires. Si chacune de ces explications satisferait à un rapide examen, elles deviennent ensemble moins convaincantes. Il existe bien sûr des conflits d'intérêt, et des courtisans occupent probablement la place d'hommes de l'art, mais ce n'est pas ce qui importe.

Didier Raoult en a très bien parlé devant la commission parlementaire, insistant sur l'aspect structurel dont le rôle majeur de l'incompétence et du conflit d'intérêt n'est qu'une conséquence. Bien sûr, on pouvait s'y attendre, les commentateurs et les personnes concernées se sont focalisés seulement sur celle-ci, se concentrant même sur les personnes, qui à leur tour se justifient *ab hominem*. C'est sans intérêt.

Le plus important, est le paradigme de preuve scientifique qu'on tente de réduire à une conformité à des normes procédurales. La question des « essais randomisés » en est au centre, au nom de quoi l'on attaque les preuves, elles scientifiques, de l'IHU de Marseille. On en fait une contre-preuve pas défaut, avouant implicitement qu'on ne dispose de rien d'autre (on sait maintenant ce qu'il en est des grandes revues scientifiques et de leurs comités de lecture), et démontrant que de telles procédures, somme-toute administratives, seraient le critère ultime de cette scientificité.

Nul ne se sent contraint à leur propos de faire le moindre effort pour en prouver la scientificité : c'est la procédure, la procédure scientifique, c'est tout.

VII

Espace

À propos de communication, le 8 juillet

Le professeur Raoult ressemble à un homme qui n'a jamais appris à communiquer. Tout le monde l'apprend de nos jours à travers stages ou formations ; je ne connais pas un bon chômeur qui n'en ait pas suivi un. Ce que nous avons tous appris, lui l'ignore superbement. Il parle bien cependant, entraîné à donner des cours et des conférences. Ses énoncés sont rigoureux et nuancés.

Ses adversaires et ses défenseurs ne semblent pas s'en apercevoir. On lui trouve « un franc parler ». Moi, je le trouve clair, rigoureux et nuancé, je ne crois pas que ce soit la même chose, non ?

On peut aussi noter qu'un discours, tout préoccupé à énoncer avec rigueur des faits précis et des jugements nuancés, sans se soucier autrement de séduire ou d'embobiner son auditoire, paraît immédiatement perturbant, choquant même, provocateur.

Pourquoi a-t-il tant d'adversaires et si maladroits ? Et pourquoi tant d'autres prennent son parti, alors que toutes les tentatives de ruiner ses thèses essuient de cuisants échecs ? Beaucoup de gens ont vu qu'il n'avait pas appris à communiquer, et sans doute pensent-ils qu'il en deviendrait vulnérable. Ce que défendent si confusément ses détracteurs l'est bien davantage ; et les techniques psychologiques de la communication, également.

L'espace dérobé, le 10 juillet

Le désert s'est estompé. Il est toujours là en fond, mais moins prégnant qu'il ne l'était avant la confiscation de l'espace public. L'espace public, lui, n'est pas revenu, comme je l'attendais avec impatience. Les gens sortent pourtant, et les voitures roulent. Les gens circulent, volubiles dès qu'ils sont un peu plus de deux ; on est bien obligé de crier un peu sur des trottoirs où les voitures garées ne laissent pas beaucoup de place. Les rues redeviennent bruyantes et enfumées, mais ça ne fait pas un espace public.

L'espace public ne revient pas. Les bars ont rouvert, ils servent des repas et ils ferment plus tôt, en début d'après-midi. Le soir, on n'en trouve

plus, du moins dans mon quartier, car je n'ai plus eu le cœur de redescendre dans le centre.

Beaucoup de gens demeurent masqués. Parfois, on ne reconnaît pas un ami. Un bar près de chez moi a gardé les chaises empilées sur les tables du fond. La radio appelle à respecter « les gestes barrières » pour barrer l'espace public. On n'ose plus serrer la main.

Le radio signale le moindre foyer d'infection avec des mots choisis : explosion, flambée, virulence... Ces derniers jours, l'épidémie était réapparue en Chine, les quelques foyers ont été vite circonscrits et il n'y eut pas un mort.

L'épidémie s'installe dans l'hémisphère sud, comme il était prévisible, et il n'est qu'aux USA où elle repartirait de plus belle, pour peu qu'on accorde encore crédit à des nouvelles venues des USA. Quoi qu'il en soit, on n'a pas non plus de raison d'en douter.

De toute façon, on ne sait rien, même pas jusqu'à quel point les tests sont fiables. Seul le nombre des morts est un indicateur précis, pour peu du moins qu'on se soit assuré des causes du décès. On ne dispose alors de rien d'autre que comparer les courbes de mortalité saisonnières. On ne trouve que très peu d'endroits, très localisés, où une variation soit significative.

Les mortalités les plus fortes se situent dans un triangle entre l'Espagne, la Suède et l'Angleterre, avec une petite pointe sur la Suisse et le nord de l'Italie, et dans toute l'Amérique du Nord. (Attendons de voir pour l'hémisphère sud.) Les mesures prises ont pourtant été différentes entre tous ces pays. Il est vrai que les consignes gouvernementales, plus ou moins rationnelles, n'ont pas empêché les populations d'être affolées et de se comporter à peu près de la même façon, de se calfeutrer et de porter des masques, voire des gants pour sortir (quand elles en avaient).

Ces régions de l'Europe Atlantique et de l'Amérique du Nord ont bien plus de morts par million d'habitants que le reste de la planète. Pourquoi ? Soit les mesures y étaient particulièrement inadaptées ; soit l'épidémie s'y était déclarée bien avant qu'elle ne fut identifiée en Chine ; soit les deux. Bien sûr, nous n'en savons rien.

L'espace public n'est pas vraiment réapparu. Il n'y a que des espaces privés que chacun traîne avec lui, ce que souligne le rituel du masque : quand des amis se rencontrent, ils baissent leurs masques pour échanger des paroles.

Pandémie de peste brune, le 11 juillet

L'observation de ces morceaux d'espaces privés que les uns et les autres trimbalent avec eux dans un espace qui devrait être public, m'a inspiré une réflexion sur la notion de totalitarisme. Je dois d'abord dire que je n'accorde pas un grand sérieux à une telle notion qui n'a d'autre fonction que mettre dans le même sac Hitler et Staline, ce qui est un peu de l'ordre de « tout est dans tout et réciproquement ».

S'il est une réalité que le terme de totalitarisme décrirait bien, ce serait plutôt celle de la démocratie libérale, la démocratie libérale réelle disons, ou mieux ; le libéralisme bureaucratique d'État. Le fascisme et le bolchevisme en sont respectivement une déviation droitière et une autre gauchiste. Le totalitarisme, c'est l'État total, dont le libéralisme bureaucratique d'État fait de « l'individu » la valeur suprême, comme le nazisme la trouvait dans la race, et le bolchevisme dans l'humanité.

L'individu, cette valeur suprême, est conçu par le libéralisme bureaucratique d'État comme un fragment, un rouage sans existence autonome, un simple élément statistique, un « particulier » comme on dit, de l'immense système politique et social que gère l'État (en principe démocratiquement). Tout y devient affaire personnelle, individuelle, et l'État protège « le particulier » de tout, notamment des autres. De cet « individu », le nazisme a mis au-dessus la race ; et le bolchevisme, l'humanité.

Oui, mais l'individu, c'est aussi l'homme réel, l'humanité réelle. Quelle est cette humanité abstraite (ne parlons même pas de la race) qui s'opposerait à chaque humain, chaque humanité réelle, et se placerait au-dessus d'elle ? Elle ne se placera qu'au-dessus de l'individu « particulier », lui-même abstrait, sans considération de ses relations réelles, de ce à quoi ou à qui il se voue, de ses enracinements, de son rapport partagé au monde. Et c'est en effet ce même individu que l'État libéral bureaucratique prétend défendre contre les autres, contre son environnement, voire contre lui-même.

Défendre le travailleur contre son employeur, et inversement, la femme contre son mari, l'enfant contre ses parents, admettons : ils ne peuvent pas se défendre seuls, bien sûr. Mais pourquoi seuls ? Pourquoi sont-ils seuls ? Parce que c'est un individu seul et sans défense qu'il s'agit de construire et de protéger tout en le plaçant comme une valeur suprême. Cette même

notion d'individu, d'individu seul et sans défense, avait été spontanément reprise par le fascisme et le bolchevisme, pas moins désireux de le faire entrer dans les rangs de la fraternité raciale ou de la solidarité humaine (et observons que ce n'est quand même pas la même chose). Ils ne l'avaient en fait même pas reprise, car elle était devenue dominante.

Comprenons bien que le mot « individu » ne désigne pas alors la même chose. C'est en cela, que je ne me trompais peut-être pas complètement en pensant à une pandémie de peste brune cet hiver.

La volonté dans l'espace, le 12 juillet

L'enfant a des envies : il veut une glace, tout de suite, et, qu'il l'obtienne ou pas, il l'aura bientôt oubliée. Le jeune adolescent a des désirs, et il attend longtemps le moment où il les réalisera. Le jeune homme a une volonté, et il est prêt à renoncer à bien des envies pour l'accomplir : travailler pendant les vacances pour se payer un voyage, par exemple. L'adulte a des devoirs : il est prêt à tous les sacrifices pour ce qui compte pour lui. On sent bien cette évolution de l'envie au devoir, où chaque moment se trempe pour passer à l'autre. L'individu est où se trempe le devoir. Disons que c'est l'individu de l'anarcho-individualisme, l'homme de devoir dont parlaient tant les vieux anars. Il n'a rien à voir avec l'individu libéral-totalitaire, seul et sans défense, qui en reste, en principe, aux envies et aux désirs.

Ce n'est pas la première fois que j'énonce cette idée. Je la rappelle ici, car ce dont je parle s'inscrit dans l'espace ; je l'ai noté ces derniers jours.

VIII

Rien comme avant

Questions de langues, le 14 juillet

J'ai souvent entendu dire que l'anti-islamisme n'était pas un racisme, car l'Islam n'est pas une race. Tiens, le Judaïsme oui ?

Le mot « sémite » s'applique à une famille de langues : hébreux, araméen, syriaque, arabe, hittite..., comme le mot « arien », à une autre : persan, sanskrit, grec, Latin..., et à leurs dérivés : allemand, ourdou, yiddish...

Deux rêves, le 15 juillet

Il y a quelques jours, j'ai fait un rêve étrange : dans un boulevard périphérique, je dépannais une dépanneuse. Il m'a laissé songeur, et m'est demeuré obscur.

Deux ou trois jours plus tard, j'ai encore fait un rêve au cours duquel j'interprétais celui de la dépanneuse, ou plutôt, au cours d'une réception, dans un salon où je me trouvais avec des amis, j'ai eu l'intuition immédiate de sa signification. Au réveil, j'en avais hélas tout oublié.

Un autre rêve

J'ai fait un autre rêve dans la saison. Je tombais dans une mer agitée avec celle que j'aime. Nous avons chuté de haut et nous nous enfoncions profondément sous la surface, dans des courants qui circulaient au pied de la falaise où l'eau devenait sombre, et où je craignais qu'ils ne nous poussent contre des roches. Elle s'enfonçait avec moi, et avant que je n'aie pu faire un mouvement vers elle pour lui porter secours, je l'ai vue se retourner et nager vigoureusement vers la surface. Je me suis dit : « Tiens, elle sait faire ça ? »

Je nageais à sa suite, et quand j'ai atteint la surface, me demandant comment nous allions grimper sur les rochers coupants au bas de la falaise, je l'ai vue qui continuait à nager en s'élevant dans le ciel. Je l'ai suivie en me disant encore : « Tiens, elle sait faire ça aussi ? »

Nous avons nagé, tout droit jusqu'au sommet de la falaise, qui était coiffée d'un coquet quartier de petites maisons traditionnelles. Je

commençais à perdre mon souffle quand j'ai compris que je nageais dans l'air et que je pouvais reprendre ma respiration. Elle avait gagné de la distance pendant que je manquais de m'étouffer, et continuait à s'élever toujours plus haut dans le ciel. Je la suivais, et je la voyais dans une robe blanche en face d'un pâle croissant de lune dans l'azur. Je forçai la cadence, fortement chamboulé, mais quand même plutôt émerveillé.

Un pouvoir militaire aux USA, le 16 juillet

Tout se passe aux États-Unis comme si l'on y préparait un coup-d'État militaire. Je sais bien que personne n'y croit : la structure de l'État fédéral, sa constitution intangible, l'adhésion unanime et quasi-mystique de toute la société à ses principes et ses structures sont incompatibles avec une dictature militaire telle qu'en a connue la partie sud du continent. Mais qui pense à cela ? Oublions Pinochet et songeons à César. Un empire appelle un empereur. *Imperator* était un titre militaire en latin. Jules César était empereur des Gaules avant de passer le Rubicon ; ensuite, il est devenu l'empereur de tout le monde latin.

Notons que le pouvoir militaire est déjà en place aux USA, ou le pouvoir militaro-industriel, ou plutôt militaro-financier compte tenu de l'état de l'industrie. Il était prévisible, et même prévu depuis Eisenhower, et ne demande qu'à être un peu plus officialisé. Notons aussi que l'empire romain était après Jules César, mais aussi avant bien sûr, composé de nations, de gouvernements aux constitutions très diverses, liées par des accords et des traités. L'empereur, choisi par l'armée, en était le commandant en chef.

Naturellement, un chef suprême n'est pas indispensable, et peu souhaitable non plus ; un conseil militaire serait plus indiqué : un conseil militaire de l'OTAN.

L'Empire contre-attaque, le 17 juillet

Regardons l'architecture institutionnelle des États-Unis. C'est la Rome antique en plus grand. Ce ne sont pas des vestiges, comme en Italie et dans l'Europe du Sud. Tout date de la constitution des États-Unis. Voilà qui dit beaucoup, notamment que l'immuable constitution n'est pas si éloignée en esprit de la Rome impériale, et que toute référence à l'antiquité latine, serait-elle critique, ne pourrait être regardée comme anti-nationale. Ce serait moins vrai pour l'Europe, soumise à l'OTAN et sous l'influence des

USA, ou pour le monde hispanique, où cette antiquité est bien circonscrite dans le passé. De toute façon, les Étatsuniens, pas plus que les Européens et les Hispaniques, ne savent grand-chose de l'antiquité. Ce n'est pas vraiment la question. Il est dommage qu'ils n'en sachent rien, et ignorent comment l'empire de César déboucha sur la guerre civile.

Marseille encore

On peut s'étonner que le sénat de Marseille prit parti contre César, renforçant Pompée de la plus importante force navale de l'époque. Jules César était pourtant aimé et respecté à Marseille, dont il était même citoyen d'honneur, mais où le sénat n'envisageait pas qu'il pût être soumis à une autorité impériale. Marseille fut l'une des rares cités à entrer en guerre du côté de Pompée. César ne s'y attendait pas d'une ville qu'il croyait acquise à sa cause et dont il aurait espéré au moins la neutralité, comme il l'a écrit, et il fit preuve, malgré son amertume, d'une clémence inhabituelle à son égard. Je crois qu'il n'avait pas estimé que les Massaliotes n'étaient pas seulement de stricts républicains, mais qu'ils n'aimaient pas non plus qu'on distribue des titres de citoyenneté romaine à n'importe qui.

Cette histoire n'est pas sans rapports lointains avec la situation actuelle aux États-Unis. Plusieurs points y sont surprenant : D'abord, les autorités semblent délibérément laisser pourrir la situation. On est surpris d'un certain laxisme des forces répressives qui ne nous avaient pas habitués à les voir mettre des gants. Loin de moi le regret qu'ils renoncent à leurs méthodes, mais on doit s'interroger. À mon sens, c'est dans cette perspective que les policiers, les militaires et tous les politiciens sont ces temps-ci si prolixes en genuflexions.

Il est probable que le Président Trump ne s'en remette pas pour gagner les élections, avec une armée dont il n'est manifestement pas le candidat et qui refuse ostensiblement de lui obéir. Dans le cas inverse, la démocratie Étatsunienne possède assez de ressource dans son troisième tour des Grands Électeurs. Pour autant, rien n'est joué, et surtout pas la suite.

Quel rapport avec l'empire de César ? Cet impérialisme cosmopolite justement, qui pousse objectivement à se confondre souverainisme et xénophobie, et condamne toute résistance à la défaite.

Rien ne sera comme avant, le 18 juillet

La confiscation de l'espace public recommence : sa dissolution. Les masques resurgissent. Les uns et les autres se convainquent que nous sommes cernés de sournois et dangereux virus. Il ne sert à rien de discuter.

Reviendraient-ils vraiment ? Aux dernières nouvelles sérieuses, non. Ils reviennent seulement hanter les esprits troublés. Ce qu'il en demeure de l'espace public devient effrayant. Plus rien ne redeviendra comme avant.

Tous les ans, depuis des temps immémoriaux, des infections saisonnières touchent les populations. Tous les ans, la mort prélève son tribut. Alors, quoiqu'il se passe, retour du même, arrivée d'un nouveau, apparition d'un quelconque microbe, les raisons seront données de reprendre ce cirque.

Et pourquoi l'humanité ne déciderait-elle pas de refuser ce tribut annuel à la mort Pourquoi ne ferions-nous pas tout pour l'empêcher. Oui, je veux bien, pourquoi pas ? Est-ce bien ce que nous faisons ?

Nous avons eu un mal de chien ce soir pour trouver où boire un verre ensemble vers six heures. Plus rien ne sera comme avant.

IX

Et la culture dans tout ça

Le grand bond en avant, le 21 juillet

L'informatique a reçu un vigoureux coup d'accélérateur de la psychose virale. Cette accélération ne la pousse pas dans la meilleure direction, ne l'engage pas dans des voies prometteuses, je crois pourtant qu'elle est l'événement le plus déterminant de ce début d'année parmi tous ceux dont je me plais à faire l'inventaire. Je n'en ai pourtant presque pas parlé. J'y ai pensé malgré tout. L'installation de la fibre chez moi il y a quelques jours me l'aurait, au besoin, rappelé.

Non, je n'oublie en rien cette dimension, j'y pense, j'y pense trop. Elle me reste sur l'estomac.

La banalité exceptionnelle, le 29 juillet

Imaginons un virus fabriqué en laboratoire. Il aurait pour fonction d'éliminer le plus possible de vieillards et de malades improductifs qui constituent un fardeau pour la croissance. À partir de là, comme effet collatéral, il permettrait de détruire le petit commerce, l'artisanat, les petites structures de production, par des mesures gouvernementales appropriées, au bénéfice du commerce en ligne et des multinationales. Il permettrait aussi de donner un coup fatal à ce que j'appellerai les cultures de terrain au bénéfice de la grande industrie culturelle.

Tout cela correspond à ce à quoi l'on assiste ces derniers mois. Mais qui alors en aurait donné l'ordre ? Réfléchissons un peu : a-t-on vraiment besoin d'un donneur l'ordre ? A-t-on même besoin d'un virus réel, naturel ou artificiel ? d'un virus qui ait un caractère exceptionnel ?

Au besoin, on peut le rendre exceptionnel en prenant des mesures sanitaires inappropriées. Des mesures efficaces auraient aussi bien le même effet si elles sont si démesurées, comme en Asie, qu'elles rendraient l'épidémie exceptionnelle quand bien même elle en réduirait les victimes à un nombre ridiculement bas, comparé à l'Europe atlantique et à l'Amérique du Nord.

Mais qui prend les décisions, et comment sont-elles prises ? Tout naturellement, comme il est de coutume. Chacun à son niveau pèse le pour

et le contre, fait la part entre le jugement de sa raison et son plan de carrière, entre le jugement public et celui de ses supérieurs, et conclut à sa façon. Tout se fait alors naturellement dans le sens qui était déjà dominant.

La culture de terrain, le 30 juillet

La culture de terrain ; ce que j'appelle ainsi est très simple : quelle que soit la nature précise des phénomènes qu'il est possible de glisser sous le terme de cultures, ceux-ci sont susceptibles d'être divisés en deux d'une façon parfaitement simple et éclairante : une culture faite par tous et pour tous ; une culture faite par des producteurs pour un public.

On ne peut faire plus simple ni plus clarificateur, à condition de moduler un peu. Par exemple, une de mes cousine avait épousé un accordéoniste. Quand il ne jouait pas de son accordéon, il conduisait une pelleuse. Quand il en jouait, il savait bien faire danser les couples. Moi, je ne sais jouer d'aucun instrument, mais au cours de fêtes improvisées, il m'est arrivé de me saisir d'un, et peu s'étaient rendus compte que j'y touchais pour la première fois. Je n'aurais évidemment pas agi ainsi à l'opéra.

J'ai souvent participé à des lectures publiques, dans de petites librairies ou des galeries, ou encore à des débats. Dans la plupart des cas, une part très représentative de l'assistance était constituée d'autres auteurs, d'autres poètes. Certains n'avaient peut-être jamais publié, mais écrivaient, ou avaient écrit. D'autres étaient des plasticiens, des musiciens, des artistes avec lesquels toute collaboration était possible. En somme, nous étions entre nous, comme le mari de ma cousine quand il jouait de l'accordéon.

D'aucuns diront que nos lectures étaient élitistes car le quidam qui s'y serait égaré s'y serait senti comme un chien dans un jeu de quilles. Ils ne le diront pas des petits bals paysans du samedi, alors que c'est pareil : une culture faite pour ceux qui la font.

Culture in situ

La culture de terrain, ou de terroir, la culture in situ si l'on veut, ne s'accorde pas avec le spectacle marchand. À la fin du vingtième siècle, on a voulu que n'importe quel quidam, loubard de banlieue, pharmacien, charcutier, banquier, ne se sente plus comme un chien dans un jeu de quilles ni à l'opéra, ni dans un bal de quartier, ni dans une lecture publique. Ce n'était pas des gens particulièrement antipathiques qui se sont fait les héros d'une idée aussi incongrue : André Malraux, Jean Vilar, Jack Lang...

« L'élitisme pour tous », prônait-on. Le résultat fut la domination sans partage de l'industrie culturelle : une production massive de culture pour ceux par qui elle n'est pas faite. (Je ne dis pas que ce soit entièrement de leur faute.)

Toute culture, et encore une fois, ne chipotons pas sur ce qu'on glisse sous ce terme, repose sur une infrastructure très concrète. Une culture ne se transmet pas – et elle est principalement un phénomène de transmission – par télépathie, ni même de bouche à oreille. Il lui faut du papier, des imprimeries, des services de distribution, des auditoriums, des tables, des chaises, des bistrotts autour pour s'y retrouver, des ordinateurs, des connexions internet, des réseaux en ligne, des paiements sécurisés, et l'on peut compléter la liste autant que l'on voudra. Il faut des conditions pratiques, matérielles et techniques, et l'on se tromperait lourdement si l'on croyait qu'un « contenu » pourrait si facilement s'émanciper de ces conditions.

Culture de masse, le 31 juillet

Je suis toujours attentif à la façon dont un ouvrage culturel est produit et existe in situ. Les musées, les bibliothèques, les sonothèques nous présentent tous les objets à l'unité comme autant de pièces immédiatement comparables ; comme si, par exemple, un masque dogon l'était avec une sculpture de Tony Grant. Présentés ainsi, ils permettent parfois en effet certaines comparaisons formelles qui se révèlent intéressantes.

Dans le monde réel, le masque dogon était ce que l'on voudra sauf une pièce de musée, et si l'on cherche Tony Grant en ligne, on ne tardera pas à trouver toutes les indications sur sa côté. La musique elle aussi est vécue différemment selon comment elle est donnée, grand podium, salle feutrée, improvisée dans la rue..., et surtout depuis qu'on la trouve à consommer chez soi, avec les disques ou l'internet. Chacun sait intuitivement que ces conditions font toute la différence.

Aucune innovation n'est concevable dans la culture, si elle ne trouve moyen de s'enraciner dans ces conditions. Pour ne pas en avoir tenu compte, un « élitisme pour tous » était un objectif naïf, et qui pouvait se tourner comme arme de guerre contre la culture in situ.

L'erreur était d'opposer une culture d'élite à une culture populaire. La culture populaire désigne la plupart du temps une culture produite pour le peuple, mais pas par lui : proprement, une production de masse de culture.

« On va faire de la culture d'élite pour vous », a-t-on dit aux loubars de banlieues, kinésithérapeutes, ajusteurs, magistrats... Inévitablement, la production de masse l'a emporté.

Une improbable révolution, le 2 août

Je ne crois pas à une révolution nord-américaine. Sur plusieurs points, les États-Uniens y sembleraient prêts, autant qu'un peuple peut l'être. Pendant une révolution on doit pourtant continuer à manger, à boire, et à répondre à toutes ces menues nécessités de la vie réelle. Je ne vois pas qui aux États-Unis sauraient s'en approprier les moyens. Je ne vois même pas qui seraient seulement en mesure de les bloquer, comme y sont parvenus si bien les syndicats égyptiens il y a quelques années seulement, et qui ont fait reculer le pouvoir militaire.

Le problème des USA serait bien plutôt de débloquent ces moyens, de piquer la rouille des usines en friche, de former à grande vitesse de bon travailleurs, de bons ingénieurs.

Je ne crois pas à un réveil des USA, mais je peux me tromper. On ne sait prédire de l'avenir que ce qui est déjà présent, à peine caché dans un présent massif.

Peut-être une déflagration de la culture in situ, plus vivace qu'en Europe, pourrait réveiller le géant américain. Cependant, la psychose épidémique, notamment par ses effets d'accélération sur les techniques informatiques, risque de fournir des armes fatales contre ces cultures. Vaine prospective, je n'en sais rien.

X

Pendant ce temps

Les sornettes, le 14 août

Il fut un temps où courraient autant de sornettes qu'aujourd'hui, mais dès que leur caractère fallacieux était établi, on ne trouvait plus personne pour les prendre au sérieux, comme l'histoire de la Baie d'Halong ou du gaz de combat irakien. Davantage de temps était nécessaire alors pour que des sornettes soient démenties, mais quand elles l'étaient, on n'y revenait plus.

Tout est devenu bien plus rapide. Nous obtenons une information aussi vite que nous apprenons qu'elle est une sornette, et en même temps, que son démenti en est une autre. Il y a de quoi rester perplexe. On n'a alors que deux solutions : la bonne et la mauvaise. La mauvaise consiste à se demander si la source est fiable ou pas ; la bonne, à s'en remettre à la raison.

En général, les informations ne sont pas données avec les détails nécessaires pour en tirer des conclusions utiles, et c'est déjà un bon critère pour s'en méfier. Ces détails sont de nos jours faciles à trouver, du moins si l'information nous intéresse. Sinon on ne saura jamais. On vit donc dans une brume d'inconnaissance, étant seulement certain de ce qu'on aura vérifié, c'est-à-dire de peu.

Ce dont nous pouvons nous assurer très vite, si c'était nécessaire, est que les sources réputées crédibles sont des officines de propagandes. À leur façon, elles assurent plutôt bien leur fonction, et elles mériteraient d'être dites crédibles dans le sens où elles nous font connaître la propagande officielle. C'est le plus souvent ce qui nous intéresse. Dans la plupart des cas, la vérité importe peu, surtout si elle doit rester longtemps inconnaissable, elle importe bien moins que les croyances communes. Plus factuels, plus positifs, sont finalement les récits officiels. Ils nous sont plus utiles et parfois plus riches d'enseignements. Il suffit de ne pas trop les prendre au pied de la lettre.

Sornettes et billevesées, le 15 août

Le travail des journalistes a changé. Par certains aspects, il demande moins de temps et de moyens d'investigation, puisque le récit est tracé d'avance, et les images sont disponibles à profusion sur les réseaux « sociaux », mais il est devenu plus complexe et plus embrouillé. Les journalistes tâtonnent et se trompent souvent pendant les premières heures. Quand ces derniers jours, une formidable explosion a détruit le port de Beyrouth et les quartiers environnant, elle fut présentée illico comme une attaque d'Israël ou des États-Unis, et l'on commençait déjà à débattre si l'on devait y lire plutôt un avertissement contre l'Iran ou contre la Russie. Puis il ne fut plus question de contester qu'il s'agirait d'un accident industriel.

Autres billevesées, le 18 août

Il se passe des choses étranges en Biélorussie. Avant les élections, la police avait arrêté un groupe de mercenaires russes, prétendant qu'ils seraient venus provoquer un coup-d'état contre le président Lukashenko, et peut-être l'assassiner. Là-dessus, les élections ont lieu, Lukashenko, comme il était prévisible, est crédité d'une large majorité. L'opposition crie à la fraude, organise de fortes manifestations, et le gouvernement en appelle au soutien russe, prétextant une tentative de renversement dans le mode ukrainien, fomenté par le bloc de l'OTAN.

On peut croire en effet que le bloc otanesque tente tout pour déstabiliser la Biélorussie. C'est dans sa nature. Les USA et quelques officines privées ont dû y dépenser de gros moyens, et la plupart des pays européens ont assuré le service minimal en ne reconnaissant pas le résultat des élections. On y est habitué, et c'est de bonne guerre, comme on dit. J'aurais plus de peine à croire que les Biélorusses rêvent de partager le sort des Ukrainiens.

L'époque

L'époque que je vis n'est pas pire qu'une autre, ni meilleure. On connaît de pires endroits sur la planète, et de meilleurs sans doute. Il se trouve pourtant que ma qualité de vie est menacée, et que je vieillis. Vieillissant, on trouve moins de ressource pour s'adapter. Mon principal souci pour l'heure, est que l'espace public devient inhabitable.

On ne peut quand même pas vivre confiné chez soi. Je ne parle plus ici d'épidémie ; elle n'est qu'un prétexte. On nous vend déjà cette vie depuis

des années : un bon divan, un bon écran, quelques parents, une poignée d'amis avec qui l'on reste en contact perpétuel grâce à son ordinateur de poche, son moucharid... On est sûr de retrouver l'ennui que j'ai connu lors des jours de fête de mon enfance ; mais j'avais la rue alors, ou, mieux encore, une haute vallée.

Je sais qu'on peut être bien chez soi à écrire, ou à lire, ou à coder, ou à bricoler d'une façon ou d'une autre, pour des raisons professionnelles ou non. Une heure, deux heures, peut-être trois, ou quatre, c'est un gros maximum : ensuite je dois bouger, marcher, changer de lieu... Saluer quelques connaissances, serrer une main, échanger un moment quelques nouvelles, quelques réflexions (la pluie et le beau temps font un grand sujet comme le notait Daniel Biga dans *l'Amour d'Amirat*), mais pas trop ; surtout avoir la paix, contempler à satiété le vent dans les nuages, l'écouter dans les branches ; écouter le bruit de la circulation, qui n'est pas sans charme avec un peu de distance ; et surtout, en toute saison, pouvoir écrire et lire dehors, sans que le vent n'emporte mes feuilles, sans subir trop de soleil, protégé de la pluie, sans avoir trop chaud ni trop froid, devant un café en dégustant une vape.

Et puis, de temps en temps, faire quelque-chose de ses mains, au moins la vaisselle, éplucher des légumes, planter un clou..., mettre le langage en sourdine sous le ciel immense.

Des mots qui ne signifient rien, 19 août

Nous devons bien l'admettre, « gauche » et « droite », ne veulent pas dire grand-chose. Je connais bien l'objection, et, factuellement, je l'admets : « ni gauche ni droite » signifie « droite ». Oui, mais comme ni chaud ni froid, pour un plat cuisiné, signifie froid ; et pour un verre d'eau, ni frais ni tiède signifie tiède. Cependant « froid » et « chaud », « frais » ou « tiède », ont des significations précises, et même mesurables, alors que « droite » et « gauche » ne signifient rien de précis, du moins en matière politique.

À défaut de signification, ces mots ont une histoire. Les premiers députés qui se sont assis dans un parlement ont bien dû choisir leurs sièges. Certains se sont assis à gauche, d'autres à droite. Ceux qui se sont assis à droite défendaient les traditions et les privilèges ; à gauche, la liberté et l'égalité. Je crois bien que la coutume s'en est établie lors de la constitution du parlement britannique, mais peut-être avant, en Hollande.

Voilà, c'est tout, c'est aussi simple et aussi arbitraire que ça. Encore faut-il qu'on s'en souviene.

Rapports sociaux à la nature, le 21 août

La question de savoir si l'Être Suprême était Nature ou Raison a été renvoyée aux calendes grecques pendant la Révolution Française, ainsi d'ailleurs que la Révolution elle-même. En fait d'Être Suprême, on a élu la Société.

Personnellement, je ne me sens pas vivre dans la raison. Je me sens bien davantage vivre dans la nature, bien plus que dans la société.

Bien sûr, la société est dans la nature ; ça va sans dire, mais c'est mieux en le disant. En fait de société, je ne vois que des rapports sociaux à la nature.

La nature, en l'occurrence, c'est la terre, la troisième planète du système solaire, d'une pression de 101 325 pascals, avec une atmosphère composée de 78 % d'azote et de 21 % d'oxygène, etc. On l'expérimente très bien en faisant du Chi Gong de bon matin, par exemple.

Le Chi Gong est une pratique sociale, certes. On peut cependant imaginer que sans n'en avoir jamais entendu parler, je me sois mis à le pratiquer seulement pour expérimenter les mesures que je viens de donner. Ces mesures sont, elles aussi, sociales. C'est ce que j'appelle une relation sociale à la nature.

Ces mesures ne tiennent leur existence que de ce qu'elles mesurent, et tout particulièrement des rapports dynamiques entre ce qu'elles mesurent, et qui ne sont, eux, manifestement pas sociaux. C'est une évidence qu'il vaudrait mieux ne jamais oublier.

Le 21/08/2020 à 10:10, hg a écrit :

« J'aime que, dans ce moment où mille réponses fusent de tous côtés, tu entretiennes la flamme des questions, » m'a écrit l'oncle h, « tâtonnant autant que nécessaire pour en apercevoir les dimensions. »

Cette phrase est superbe. Je ne saurais imaginer plus bref et plus complet résumé de mon travail.

XI

Remarques intempestives

Pays en voie de sous-développement, le 23 août

La droite plus particulièrement, et même la droite dure, semble remontée contre les mesures de protection sanitaires imposées par les gouvernements. L'épidémie est très politisée, mais elle l'est à contre-pied, c'est du moins l'apparence des choses. Cela se voit, non seulement en France, mais dans toute l'Europe et les deux Amériques. Les gens de gauche, semblent plus obéissants, plus pétocheux, plus enclins à laisser aux spécialistes et aux autorités toute réflexion et toute critique. Ils ne sont pas médecins, disent-ils, même les médecins. Ce sont pour le moins des postures droitières.

Tout ceci n'est que de l'écume et laisse inchangée la densité des événements. Sous ses masques, au sens propre, cette prétendue crise sanitaire révèle surtout que ce que l'on prenait pour des pays riches sont devenus des pays en voie de sous-développement. Cette inversion, réelle, peut en recouvrir bien d'autres, d'optique.

La pluie et le beau temps, le 24 août

Enfin du vent, un grand vent, une forte Tramontane plutôt que du Mistral. Je ne saurais dire depuis quand on supportait comme une puissante et suffocante mousson. Mais une mousson sans pluie, pas de précipitation depuis le printemps. Le vent du nord est devenu un peu moins chaud qu'il y a trois jours quand il a commencé à souffler, où en fin de matinée déjà, en ouvrant la porte, j'éprouvai moins la sensation de me trouver en face d'un ventilateur que devant un séchoir.

Comme de coutume avec ce temps, d'épaisses fumées d'incendie n'ont pas tardé à couvrir la ville, avec une forte odeur de bois brûlé. En tout égoïsme, je préfère sentir le feu de bois que les effluves de garage qui entrent de la rue quand souffle le vent du sud.

Marchandises, le 27 août

Les marchandises nous ravissent. Je parle ici pour la civilisation, pour toute la civilisation urbaine depuis le néolithique, mais pas moins en mon

nom. L'histoire des civilisations a été poussée par le ravissement des marchandises.

Me ravissent-elles toujours autant ? Oui, cela m'arrive encore, je le confesse. Je suis toujours ravi de la dernière paire de chaussures que j'ai acquise. Des chaussures que l'on peut porter sans les avoir préalablement brisées chez soi, sans le payer par des ampoules, voire des écorchures, cela n'existe pas ? Eh bien si, c'est leur cas. Depuis ce printemps, je n'ai détecté aucune trace d'usure, et elles me donnent un pas long et ferme. Je les trouve plus belles à mes pieds qu'elles m'étaient parues sur le catalogue. Inutile donc de tergiverser, je suis ravi.

Ces choses-la arrivent, je ne peux le contester, et j'ai de la chance ces temps-ci avec mes vêtements. Mes derniers pantalons, par exemple, m'ont ravi. Des pantalons dont on n'a pas besoin de remonter la ceinture après s'être baissé, dont on peut ouvrir la longue et robuste braguette pour pisser confortablement debout, dont on tire sans peine ses clés de la petite poche de devant..., ça n'existe pas ? Si.

Pour le reste, il y a bien longtemps qu'un achat ne m'a pas ravi. Que je me fasse bien comprendre : je ne parle pas d'une baisse d'angoisse momentanée que produirait un acte d'achat. Je me souviens, près de l'Île de la Cité à Paris, avoir acheté un pain au chocolat parce que je me sentais oppressé de ne discerner aucune crête boisée ou rocheuses à l'horizon.

Je ne parle pas non plus du ravissement qui vous saisit à l'instant où vous découvrez à notre disposition le bien convoité. Je parle d'un ravissement qui s'inscrit dans la durée, qui continue de croître, je serais tenté de dire un ravissement progressif, qui se renforce et que l'on découvre à l'usage. Hors ceux vestimentaires, mes derniers ravissements au cours de ces dernières années concernent surtout des programmes libres. Le premier ravissement cédait sinon rapidement le pas à la déception, voire au profond agacement.

La marchandise nous ravit moins par ce qu'elle est en elle-même, que par le monde dans lequel elle s'inscrit et auquel elle facilite l'accès, mes chaussures, par exemple, qui allongent mon pas et donnent plaisir à marcher ?

Serions-nous alors fasciné par un monde, un système des marchandises, du spectacle marchand, ou plutôt par un monde réel où, par exemple, mon pas est susceptible de s'allonger ? La marchandise saurait-elle ravir en

étant seulement autoréférentielle à son monde de marchandises, le téléphone portable appelant irrésistiblement l'achat de sa coque de protection, d'un casque sans fil, d'un abonnement à un réseau téléphonique, à des chaînes privées, des officines d'information, à un réseau « social », à la sauvegarde nébuleuse des données..., comme le comptier appelait le napperon pour protéger le bois ciré du buffet ? Je ne sais pas, et c'est une question cruciale.

Que deviendraient les civilisations venues du néolithique, quel serait l'avenir de la civilisation urbaine sans le ravissement des marchandises ?

Le Système, le 28 août

Le système financier mondial, celui qui est basé sur le dollar et fonctionne sur la législation des États-Unis, me fait penser aux structures molles de Salvador Dali soutenues par des béquilles chinoises. Normalement, il devrait être mort depuis au moins un an. Le capital se renouvelle d'un tiers tous les trois ans, et depuis la crise de 2008, le dollar devrait déjà être estimé au prix du billet de Monopolis. Ce n'est pas le cas, ou, du moins, on fait comme si.

Il est vrai qu'un gigantesque machin comme l'impérialisme atlantique, ça doit faire un sacré ras-de-marée en s'effondrant. L'Ouest s'est toujours enivré de fin des temps, d'Armageddon, et de jouissifs frissons d'apocalypse. Ce n'est pas la tasse de thé des Orientaux, qui ont fait leur le proverbe mongol : « Quand le ciel a créé le temps, il en a fait suffisamment. » On mettra donc autant de béquilles que nécessaire pour que le monde ait le temps de tourner.

L'argument d'autorité

Une polémique a enflé sur une liste de diffusion à laquelle je suis abonné, à propos du port obligatoire du masque. Quelqu'un n'était pas très enthousiaste pour être volontaire à tenir un stand Linux masqué. (C'était évidemment une liste d'utilisateurs Linux.) Les raisons qu'il invoquait à propos du port du masque ont été immédiatement accusées de complotisme par un autre intervenant. J'ai trouvé l'événement intéressant parce que symptomatique à la caricature.

On pourrait s'attendre à ce que quelqu'un justifie le port du masque pour des motifs rationnels ou factuels. Je suis sûr qu'on peut en trouver ; on en connaît d'ailleurs : virus répandu en aérosol notamment. Bon, on

pourrait en rester là, mais une quantité d'arguments factuels et rationnels lui sont opposables : garder longtemps un chiffon chaud et humide sur la figure est un remède pire que le mal. C'est un peu ce qu'arguait le premier intervenant.

Il n'est pas nécessaire d'avoir fait des études de médecine pour savoir que si l'on s'installe dans un courant d'air avec des cheveux humides, par exemple, on risque fort de tomber malade, virus couronné ou pas. Louis Pasteur était un grand médecin, mais microbes et virus ne font pas tout, sinon on devrait se protéger partout et à chaque instant. Dans des conditions optimales, un organisme résiste mieux à une attaque virale que s'il respire son gaz carbonique pendant des heures à l'intérieur d'un bouillon de culture microbien portatif.

Il est intéressant que le terme de « complotisme » soit alors utilisé contre ce qui est incontestablement un argument de raison. Un argument de raison ne prouve pas la vérité, mais on peut toujours lui opposer des contres-arguments logiques ou factuels. J'ai observé encore une fois que ce n'est jamais le cas dans de telles polémiques. On botte sur l'argument d'autorité. L'accusation de complotisme est un argument d'autorité pour la simple raison qu'il s'en tient à contester ce qui fait, ou ferait, autorité pour l'autre. Le « complotiste » est tout simplement celui qui ne se réfère pas à la bonne autorité.

Mais le premier intervenant ne se référait à aucune autorité, et, comme toujours dans ces cas-là, son contradicteur s'est rabattu sur l'argument qu'il n'était pas qualifié, « pas référent », (je cite), « donc non fiable ».

C'est un schéma que je vois se reproduire si systématiquement que c'en est ridicule. De véritables chercheurs, des chefs de départements, tombent dans ce travers, se raccrochant *in fine* à ce qu'ils tiennent pour autorité incontestable : ministère, comité de lecture, OMS, Bill Gates..., n'imaginant même pas qu'ils pourraient invoquer des faits (je suis sûr qu'ils en trouveraient), ou le simple bon sens.

XII

Quand revient la pluie

Les cahiers au feu, le 29 août

Jean-Luc Mélenchon avait avancé un excellent argument pour justifier le confinement : « Ce n'est pas le virus qui se déplace, c'est nous. » On pourrait opposer à cet argument parfaitement raisonnable, et même intelligent, les données factuelles plus récentes qui indiquent que le virus se serait davantage diffusé chez ceux qui restaient confinés chez eux, plutôt que chez ceux qui ont dû sortir travailler. De nombreuses raisons expliqueraient cet apparent paradoxe. De solides raisonnements pas plus que des faits observés ne suffisent à établir seuls des certitudes, encore doivent-ils être corrélés. C'est en louvoyant ainsi qu'on obtient des conclusions valides.

Le monde semble s'être divisé en deux : ceux qui énoncent des inférences claires et intelligibles, et des résultats d'expériences tangibles ; et ceux qui ne s'y risquent jamais, préférant la méthode que je n'ose dire scolaire du : « circulez y-a rien à voir, seulement à consentir ». Cette division est présente depuis longtemps, mais l'épidémie l'a rendue plus nette, et plus caricaturalement excessive.

Qu'importe, en définitive, à quelles conclusions l'on aboutit momentanément, ce qui compte ici est la façon dont on y parvient. Cette façon divise plus nettement que jamais deux camps, même si l'on n'en paraît pas encore avoir pris la pleine conscience.

Certains répugnent tant à faire appel à des inférences logiques, qu'on se demande s'ils croient encore seulement à une faculté de juger ; ou s'ils ont encore une moindre intuition du réel, tant ils ne font jamais appel à l'observation ni à l'expérience. Ils ne s'en remettent pas pour autant à des intuitions spontanées et irrationnelles, ce qui m'inspirerait un fin de compte moins de défiance, et pourrait, dans le désarroi, m'inciter à les suivre, et même à les devancer si je pressens les mêmes. Il faut bien vivre, et l'on n'a pas toujours le temps de raisonner, comme le notait lui-même René Descartes dans son *Discours de la méthode*, à qui le métier des armes avait appris que l'on doit parfois agir vite.

Ne suis-je pas en train d'expliquer comment les sots disent des sottises, ce que je me suis promis de ne jamais faire ? Non, la bonne question n'est pas là. Il s'agit seulement de noter un fort point de tension sur la façon dont il est devenu de mode de penser.

Le déséquilibre de la marche, le 31 août

L'esprit serait plus critique à droite si l'on doit en croire les nouvelles, du moins dans les pays en voie de sous-développement. Un oxymore est devenu à la mode, faisant de la droite, voire de l'extrême-droite, les défenseurs de la liberté. S'agirait-il en l'occurrence de la liberté de partager un virus si des mesures de protection nuisaient à son bien-être personnel ? La droite se serait-elle donc mise à prôner également le partage ?

La question n'est pas là en fait, et la droite nous avait plutôt habitué au principe du « ferme ta gueule et obéit ». La question est plutôt celle de l'incapacité de gérer une épidémie, dans laquelle les pays en voie de sous-développement ont sombré, de l'inefficacité des mesures sanitaires, si ce n'est de leur contre-productivité, pour une maladie dont la gravité est très moyenne, et serait peut-être moindre encore sans ces mesures, au point qu'on doit se demander d'où elles sortent. Tout cela est parti d'Asie ; peut-être pas le virus, mais certainement la panique.

Je me réjouirais cependant d'un sursaut de sens critique à droite. J'espère que l'on n'y conteste pas l'argument d'autorité, dans le seul espoir d'en dénicher de meilleures sources. J'espère que ce n'est pas la raison pour laquelle on y nourrit une affection particulière pour le Professeur Raout, qui, de son côté, s'évertue magistralement à glisser entre les doigts comme une anguille.

Prendre froid, le premier septembre

Il a plu et le temps s'est rafraîchi. Le Professeur Raoult dit qu'il ne connaît pas les causes qui donnent leur caractère saisonnier aux épidémies. Il a raison de ne pas se risquer dans des explications dont nul n'est certain. Je n'ai personnellement aucun prétexte pour ne pas prendre ce risque. Selon toute probabilité, nous tombons plus facilement malades lorsque des variations climatiques nous affaiblissent.

Nous disons dans ces cas-là, sans même y réfléchir, « j'ai pris froid ». Nous avons sans doute pris aussi un virus dont nous ne savons plus nous

défendre. Ce n'est pas essentiellement une question de température, mais surtout de chocs climatiques qui nous rendent plus fragiles, et qui sont évidemment plus fréquents quand vient la saison froide. Il est plus avisé dans ce cas de se prémunir d'une petite veste que d'un masque chirurgical.

Curieuse époque où l'on se sent obligé de réexpliquer quotidiennement la roue.

De la guerre, le 2 septembre

Rares sont les semaines où l'on n'est pas prévenue de plusieurs provocations militaires souvent graves. Cela dure depuis des mois, avec une fréquence croissante. Le Pentagone veut-il la guerre ? Oui, mais quelle guerre ? Celle avec une majuscule ? Ce serait de la folie.

La diplomatie étasunienne feint depuis longtemps la folie. Le Pentagone agit ainsi depuis si longtemps que tous les gens bien informés devraient savoir à quoi s'en tenir ; mais à force de jouer le fou, ne finirait-on pas par le devenir pour de bon ?

Les avis sont partagés à propos de la puissance militaire des USA. Ceux qui la mesurent en dollars sont persuadés qu'elle est de loin dominante. Ceux qui la mesurent aux performances réelles des armements, pensent qu'elle a perdu sa suprématie. Pour mon compte, je crois que les USA dépensent un argent fou à entretenir des matériels militaires obsolètes, des bases trop nombreuses pour être réellement menaçantes, quand l'arme monétaire conserve encore quelque efficacité ; à financer de coûteuses recherches qui n'empêchent pas son retard de s'accroître. En un mot, sa puissance militaire ne vaut pas son prix. Elle a cependant la quantité pour elle.

Tout est là : la quantité est un atout si l'on consent à des pertes énormes, mais les USA en ont fini des guerres sans pertes. Ils doivent se préparer à subir des coups plus durs que ceux qu'ils porteront. Alors, les stratèges du Pentagone seraient-ils prêts à tenter le tout pour le tout pendant qu'ils le pourraient encore ? Ou si l'on préfère : seraient-ils bien fous ?

Une question de première importance consisterait à connaître exactement l'état des forces, sinon il est difficile de savoir quoi penser. Hélas, personne n'est jamais certain de rien sur de tels sujets, sinon bien des guerres n'auraient tout simplement pas eu lieu. Même alors, il serait de première importance de savoir avec certitude qui en est correctement informé.

Il est certain que si la plupart des dirigeants mesurent les capacités militaires en dollars, leurs décisions risquent d'en être quelque peu affectées. Je crois et j'espère que pour l'heure, les USA cherchent seulement à en exploiter l'illusion.

Du sens des mots encore, le 3 septembre

Non, je ne suis pas blanc. Je tiens à ôter toute ambiguïté sur la question. En vérité, je suis saumoné. Je ne suis pas roux ; j'ai d'ailleurs toujours eu des cheveux châtain-sombre, et qui auront bientôt complètement blanchi. On ne trouvera rien d'autre de blanc chez moi, si ce n'est le blanc des yeux et les dents, ce qui ne constitue pas un signe distinctif.

Je tiens à ce qu'on soit précis en matière de couleur de peau. Je trouve très dévalorisant pour les peaux d'être qualifiées de blanches ou de noires, ou encore de jaunes (ben voyons !), quand elles possèdent toutes des nuances de ton d'une surprenante variété et délicatesse. Je parle ici de la peau des êtres humains, mais c'est également vrai pour celle de tous les êtres vivants, des peaux, des pelages ou des carapaces, et de celles de certaines espèces qui changent de couleurs selon où elles se placent. Cela se devait d'être dit.

Ceci dit, je pense que le slogan « la vie des noirs compte », est suffisamment intelligible dans son contexte pour ne pas y chercher des cheveux à couper en quatre. Bien sûr, ce n'est qu'un slogan, qui ne fait pas dans la dentelle et qui, pas plus que les autres, ne se prête à de subtils débats épistémologiques. Bien sûr, les mouvements qui le portent sont, comme d'habitude, et le contraire eût été surprenant, soumis à des récupérations et à des manipulations, mais je n'y vois pas un prétexte à tétracapilectomie.

XIII

Le monde moderne

La pandémie, le 5 septembre

Parmi les dernières pages que j'ai écrites, bien des choses m'agacent. Trop d'ironie facile, comme si je cherchais à faire le malin. Non, ce n'est pas ce que je cherche, mais plutôt à adopter une posture qui laisse entendre comme en filigrane que je ne tiens pas tout ceci pour complètement sérieux.

L'époque ne rend pas le sérieux facile, alors, comme on ne peut l'atteindre, autant se donner des airs badins, mais ce n'est pas satisfaisant. L'époque est trop badine, elle inspire trop l'ironie, elle est cocasse, profondément et tragiquement cocasse.

Comme pour compenser, elle inspire alors à ceux qui se sentent obligés de la commenter, un ton sérieux, trop sérieux pour ne pas être ridicule, et qui donne justement l'envie d'en adopter un plus badin. On tente comme l'on peut d'échapper au bouffe comme au tragique, en trébuchant de l'un à l'autre.

La solution serait peut-être de s'arrêter quand on titube ainsi, se taire, jusqu'à retrouver le bon pas, et ce serait sans doute une attitude qui guiderait opportunément l'esprit à penser juste. Mais on doit bien s'informer un peu, et il est impossible de sélectionner un site, une chaîne ou un journal, même parmi les plus décents, qui n'entre tout de suite et ne nous fasse entrer dans la danse de Saint Guy de la tragédie-bouffe. C'est comme une pandémie.

À propos de carabistouilles, le 6 septembre

La question qui me taraude est celle-ci : les divers dirigeants, politiques, financiers, et la presse, savent-ils bien ce qu'ils font et ce qu'ils disent ? Mentent-ils délibérément ou y croient-ils ? Probablement les deux, mais jusqu'à quel point ?

Le fait notable est qu'ils se trompent ; je veux dire que, s'ils mentent délibérément, ce qu'ils disent évidemment n'est pas vrai, mais ont-ils une idée bien claire des objectifs qu'ils visent à travers leurs carabistouilles ? Jusqu'à maintenant, on ne voit pas bien le profit qu'ils en tirent. Ont-ils

seulement une quelconque idée de ce que seraient les vérités qu'ils tentent de masquer dans leurs incohérents récits ? Même s'ils mentent délibérément, ils se plantent. Que comprennent-ils ? Probablement, pas grand-chose.

On pourrait prendre toutes les sornettes et les démonter l'une après l'autre. Ce serait un travail de titan dont on ne verrait jamais la fin. Il me semble plus économique d'établir d'abord des prises solides, puis d'avancer en y prenant appui. Il se pourrait bien alors que tout prenne sa place sans devoir forcer aucun fait.

Par exemple, le 7 septembre

Prenons l'exemple de l'hiver dernier. Une épidémie virulente ravage un gouvernorat Chinois. La situation s'affole et la Chine prend des initiatives excessives tout à fait à sa mesure. Le centre provisoire du monde (les pays de l'OTAN) crie à la manipulation, au mensonge et à l'atteinte aux libertés, comme on fait dans ces cas-là.

Des virus traversent les mailles du filet, notamment parce qu'on a forcé le rapatriement de touristes. Le reste de l'Asie prend des mesures comme elle en a le secret, non sans succès. Puis le virus arrive en Europe, et aux USA.

Les réactions sont là encore démesurées, surtout comparées au nombre des victimes, mais sans résultats probants. Le taux de mortalité est nettement plus élevé qu'il ne l'a été en Asie, où il est pour ainsi dire jugulé, en Afrique et en Océanie. Le monde atlantique se révèle incapable seulement de produire des masques, même pour le seul corps médical.

Des avions sont affrétés de Chine, de Russie et même de Cuba pour apporter de l'aide médicale, évènement qui produit un coup de massue et qu'on s'empresse d'oublier. Le nombre de victimes est cependant bien plus élevé que dans les autres parties du monde, au point qu'on peut imaginer que le virus pourrait bien être parti de là, de l'Europe ou des États-unis.

Au printemps, l'épidémie faiblit enfin dans les pays en voie de sous-développement. On l'attribue immédiatement à ces mesures sanitaires, qui ne les ont pourtant pas empêché d'être plus touchés qu'ailleurs. Puis, devant l'apparition de nouveaux foyers, évitant de recourir encore au confinement, on impose le port du masque, inutile quelques mois auparavant (il faut bien vendre ceux qui auront été achetés), mais sans plus

de succès. L'épidémie qui repart s'en accommode très bien, mais elle ne cause pas pour autant des pertes exceptionnelles comparées aux statistiques annuelles, moindres en fait que n'en a causées la canicule dans la même période.

Les pontes de la vérité scientifique font le *buzz* contre le remède le plus efficace employé dans les pays qui comptent le moins de victimes. Après le premier article grotesque rapidement éventé dans une revue scientifique de premier ordre, d'autres encore sont bidonnés plus finement, ouvrant au plein jour la profonde crise de la science moderne.

Où trouverait-on là réelle matière à controverses ou à énigmes ? On en trouvera certes à badinerie et à gravité.

Fondements de l'économie politique

L'économie est une discipline bien compliquée, que peu de gens comprennent, même les économistes apparemment. Il existe pourtant une évidence bien simple sur laquelle elle doit reposer. Une société ne peut survivre qu'en reproduisant ses moyens de subsistance. Dès qu'on reproduit une quantité égale ou supérieure de ce que l'on consomme, il ne reste plus qu'une question de partage, et donc de rapport de force. À partir de là, les économistes peuvent se lâcher. Encore doit-on en être là.

Les économistes les plus malins vous diront que l'économie est l'art de gérer les multiples pulsions collectives et individuelles qui permettent d'en arriver là. Personnellement, je ne crois pas que quiconque ait jamais su comment on y parvient. Il paraît seulement évident qu'on y réussit mieux selon que les travailleurs (ouvriers, ingénieurs, chercheurs) ont plus de pouvoir en proportion des administrateurs.

Quand on n'y arrive pas, on disparaît, c'est tout. Je ne crois pas que ce soit affaire d'économie ou de politique d'en arriver là ; mais seulement d'en partir. Pauvre Donald Trump. À l'évidence, les pays en voie de sous-développement n'en sont plus là.

Indépendamment de tout gaspillage et de toute consommation somptuaire, ce qui est humain, on doit produire plus que l'on n'a besoin. D'abord parce que l'on ne peut pas tomber pile, et surtout parce que toute société tend à croître. Même les Chinois, avec leur politique de l'enfant unique, sont plus nombreux qu'au siècle dernier.

À supposer qu'une société ne croisse pas, sa population vieillit, et des besoins supplémentaires doivent être satisfaits pour prendre en charge des

gens que l'âge rend improductifs et fragiles. Je me souviens dans ma jeunesse quand j'observais fasciné le réveil de la Chine, de ces armées de travailleurs qui s'attaquaient aux forces de la nature, armés seulement de pioches et de brouettes. Ils n'auraient certainement pas pu alors construire un gigantesque hôpital en une dizaine de jours, ravitailler chez soi une population comparable à celle d'un grand État européen, et payer ses salaires.

Si l'on ne produit pas assez, y compris les biens supplémentaires destinés à être échangés contre ce qu'on ne produit pas, tout commence à se dégrader très vite. Je me souviens du fameux poème anglais : « Par manque de clous, les fers se perdent ; par manque de fers, les chevaux se perdent ; par manque de chevaux, les batailles se perdent... » On devrait donc toujours veiller à garder quelques clous d'avance.

La modernité, le 8 septembre

Que la modernité ne soit plus occidentale, cela change quand même pas mal de choses. D'abord, quand la modernité n'était qu'occidentale, il suffisait d'être occidental pour être moderne, par exemple, porter une cravate. Tout se complique donc.

Associé à « occidental », « moderne » ne posait guère de questions. Sinon, qu'est-ce que la modernité ?

Post-modernité ? La parade est trop facile. Qu'est-ce que la post-modernité, si l'on ne sait ce qu'est la modernité ? La modernité, cela pourrait être l'apothéose du « miracle grec » ; une légende, donc.

On ne me dira pas que les soulèvements anti-racistes partis des États-unis depuis plus de deux mois, ne viennent quand même pas avec à-propos titiller la question ?

En disant cela, pourtant, on ne dit rien. C'est plus complexe.

XIV

À propos du réel

À propos de civilisation, le 9 septembre

Ce qui me gêne dans les travaux de Samuel Huntington, c'est le pluriel à « civilisations ». Pour la première fois dans l'histoire des civilisations, il n'en reste qu'une.

Il n'en reste qu'une, mais elle n'est plus exactement la même. Elle n'est plus celle que son impérialisme avait conduit à dominer la planète. Ou bien, si l'on veut, elle est la même, mais qui a complètement muté ; comme on pourrait dire que la civilisation sassanide serait la même que la civilisation hellénistique.

L'humanisme de Pic de la Mirandole, la Réforme, jusqu'à l'âge des révolutions, anglaise, américaine, française, il n'est pas difficile de croquer à grands traits les caractères de la civilisation occidentale moderne, notamment ses fondements de la science moderne, tellement mis à mal ces derniers temps.

Cette civilisation qui a pris forme définitive entre la Guerre de Trente Ans et la chute définitive du Saint Empire au tout début du dix-neuvième siècle, n'a pas tardé à se fissurer, d'abord de l'intérieur, plus de l'extérieur. De l'intérieur, par la révolution industrielle qui structurait la lutte des classes qui à son tour la stimulait ; de l'extérieur par les luttes anti-coloniales ; deux mouvements qui ont fini par converger, voire fusionner au début du vingtième siècle.

Si le mouvement ouvrier est bien né en occident, le monde occidental, oserais-je dire, s'est dégonflé. Des révolutions ne sont parvenu à aboutir que sur ses périphéries : Russie, Mexique, changeant complètement la perspective. La situation déboucha sur la double Guerre Civile mondiale de 1914-45), puis sur deux blocs.

Pour le bloc atlantique, après la guerre, l'histoire était revenue avant quatorze, et même bien avant, avant le mouvement ouvrier ; pour l'autre, elle avait repris après quarante-cinq. Aussi, quand s'effondra l'URSS, ce fut évidemment pour le bloc atlantique « la fin du communisme ». Pour moi, ce fut évidemment la fin définitive de l'Occident. Pourquoi ? Parce

que c'était la fin définitive de ce qu'il restait de profondément ancré à l'Occident dans l'autre bloc ; et surtout d'un « autre » bloc pour l'occident, qui perdait, pour ainsi dire, la contradiction en son sein, le laissant devenir un bloc isolé dans le monde moderne. La suite n'a cessé de me donner raison.

Le socialisme s'était déjà effondré bien avant, au tournant du vingtième siècle. Il n'est qu'à lire Domela Nieuwenhuis (*Le Socialisme en danger*, 1897), Georges Sorel (*La décomposition du Marxisme*, 1908), ou Lénine (*La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, 1918). Apparaissait alors clairement que le mouvement ouvrier à l'Ouest n'était plus disposé à prendre le pouvoir, comme il l'a montré. La Commune de Berlin a été écrasée par le Parti Socialiste lui-même.

Lettre reçue de l'autre hémisphère, le 10 septembre

Bonjour,

Je viens d'arriver dans un aéroport international.

Pour obtenir le droit d'y transiter, j'ai dû me payer un test Covid (à quasiment 150 €) dans le pays d'où je viens, effectué moins de 4 jours avant mon arrivée ici, et il a fallu que ce test fût négatif. Bon, ce n'est peut-être pas une exception ? je ne sais pas. Rien d'absolument étonnant, en tout cas, dans le contexte actuel.

Mais si j'entre un peu dans les détails, ça se corse. Nous étions (à vue de nez) environ 400 personnes dans ce Boeing 777. Toutes venaient du même pays que moi.

Et toutes se rendaient dans le même aéroport, celui dont je parle, et d'où j'écris. Donc, déduction, toutes étaient Covidonégatives il y a tout au plus 4 jours.

Les risques qu'elles fussent devenues positives entre temps sont très faibles, car dans le pays de départ, il n'y a en ce moment que, environ, 150 cas connus dits « actifs ». Plusieurs dizaines de ceux-ci se situent dans des lieux de rétention (toute personne entrant dans le pays passe par ce genre de lieu, et deux tests y sont obligatoires, à 10 jours d'intervalle). Les autres sont connus parce que le traçage se met en route dès qu'un nouveau positif est décelé : en cas de positivité de tel ou tel ainsi tracé, hop ! Auto-isolement ou rétention.

Les risques sont ainsi très faibles qu'il y ait eu, dans la nature, des positifs ayant pu transmettre le virus à ne serait-ce qu'un d'entre nous, les

400 passagers, entre le coup d'écouvillon au fond de nos sinus, et notre embarquement.

*Eh bien, néanmoins, durant tout le trajet, le masque a été obligatoire !
Et tout le monde, sans exception, le portait ! (1)*

*Dans cette situation extrême où rien – selon moi – ne le justifiait (2),
l'on peut constater deux choses :*

*– que l'obéissance est une vertu bien partagée,
– qu'une nouvelle « normalité » s'instaure sans problème : cette fois le
masque sans raison ; quoi demain ? (3)*

1 - Moi y compris : qu'un agent de sécurité cravaté m'intime l'ordre d'attacher ma ceinture ou de porter un masque, j'obtempère ; en la circonstance, je ne me voyais d'ailleurs pas être un foyer de rébellion, car trop peu à l'aise dans l'une des deux langues en vigueur (l'anglais) et parfaitement ignorant de l'autre (l'arabe).

2 - On pourrait sans doute arguer que, si les personnels – de vol et d'entretien – ne sont pas soumis à la même obligation de test négatif datant de moins de 4 jours, ils sont de potentiels pourvoyeurs du virus.

3 - A ce sujet, dans l'avion, j'ai lu une info de la BBC concernant le nouveau régime antiCovid qui s'applique aux Anglais dès aujourd'hui. Tout simplement ahurissant ! Et bourré de contradictions !

Le plus important à mes yeux dans ce courriel est bien cette question : « Cette fois le masque sans raison ; quoi demain ? ». En Asie, on connaît bien les masques inutiles (mais pas obligatoires), et l'on ne s'y porte pas plus mal. Les gens enrhumés ne nous éternuent pas dessus au moins. L'important n'est pas le masque, mais « quoi demain ? ».

Le temps, le 12 septembre

Peut-on prévoir l'avenir ? Oui et non. A priori, je dirais non, mais j'aurais tout de suite envie de préciser qu'on peut bien appeler « prévoir l'avenir » la simple observation de ce qui est déjà advenu et n'a pas encore été remarqué, énoncé, reconnu.

À l'opposé, il n'est pas toujours facile de prévoir le passé. Le passé change perpétuellement. Tout change perpétuellement, et tout ce qui change, change aussi son passé.

Le temps ne sait jamais être un point stable dans le présent. Il bave toujours dans le passé et le futur. Quand j'étais enfant, mes parents me parlaient toujours de « l'avant-guerre » ; mais auraient-ils pu le concevoir avant-guerre ?

Le principe de réalité, le 14 septembre

Je me suis encore levé à onze heures. En fait, ça ne me dérange pas, au contraire ; j'avais du sommeil à rattraper. D'ailleurs je me suis réveillé bien plus tôt, et j'ai décidé, sans trop y croire, de me rendormir.

En réalité, il n'était que neuf heures. Si l'on veut bien cesser de s'agiter, et regarder le ciel, la hauteur du soleil, la place des étoiles, que voit-on ? On voit que nous vivons à l'heure de la Pologne, de l'Ukraine ou de la Biélorussie. Que nous ayons vécu à l'heure de l'Allemagne pendant quatre-vingts ans depuis l'occupation, nous pouvions encore nous y faire si nous habitions près des frontières de l'est, comme Marseille. Maintenant, deux heures de décalage, ça fait vraiment beaucoup. Tout le monde le sent bien.

Tout le monde le sent, et agit en conséquences : les restaurants servent des repas toujours plus tard, les boulangeries, les cafés, ouvrent plus tard, les marchands de journaux, eux, ont définitivement fermé, les émissions de télévision commencent plus tard... Pourtant, les chantiers et les usines commencent toujours à sept heures et demie, quand ce n'est pas six heures. En temps réel, cela fait cinq heures et demie, ou quatre heures. À quelle heure doit-on se lever alors ?

Le soleil cependant continue sa vie de soleil, et règne sur notre temporalité et nos cycles circadiens. Par bonheur, rien ne me contraint à vivre selon le temps imaginaire d'un pays qui devient lui aussi toujours plus imaginaire. Mais si je n'étais pas retraité ?

XV

Jours tranquilles

Le virus a muté, le 15 septembre

Le virus a muté. C'est l'Institut Hospitalier Universitaire de Marseille qui l'affirme avec force documents librement accessibles en ligne. On travaille dur à l'IHU, et l'on ne lésine pas sur les moyens dont on ne trouve pas l'équivalent partout.

Il a muté et perdu sa virulence. Pour peu qu'on parvienne à s'y retrouver dans les chiffres qui fusent en tous sens et hors de tout contexte, l'affaire semble close, du point de vue sanitaire du moins, mais pas politique, où elle va probablement là aussi continuer à muter longtemps.

Je ne sais pas bien ce que ça signifie qu'un virus mute : qu'il se dégrade et s'affaiblit comme une photocopie qui perd sa lisibilité au fur et à mesure qu'elle est reproduite ; ou qu'il donne naissance à de nouveaux virus mutants : covid 20, covid 21, etc ? C'est du moins, paraît-il, un signe qu'il se dégrade. Peu m'importe puisque mutant ou non, le virus ne se diffuse presque plus, qu'il n'est devenu pas plus létal que les autres auxquels l'on était habitué. Pas de nouvelle peste noire, pas de nouvelle grippe espagnole, pas même une grippe exceptionnelle si ce n'est par endroits. Reste la politique, donc, et ses imaginaires tourmentés.

Les maîtres du jeu, le 16 septembre

« Il est un point où je peine à te suivre » ai-je répondu à un ami. « Il y aurait comme des maîtres du jeu qui nous prépareraient des lendemains qui déchantent ? Oui, c'est une façon de dire. Ces maîtres du jeu, donc, ne seraient-ils pas ceux-là-mêmes qui depuis vingt ans et davantage prévoient dans les plus brefs délais l'effondrement du Parti Communiste Chinois, le renversement de la République Islamique d'Iran, et plus récemment encore, l'effondrement économique de la Fédération de Russie, et tant d'autres improbables événements ? »

« Ils se croient sûrement être maîtres du jeu, mais je ne les vois pas capable de préparer grand-chose. Les combattre ? Soit, si c'est pour tenter de contenir leurs extravagances. Mais pour ce qui est de les vaincre, il me

semble qu'ils sont déjà vaincus. Le problème d'ailleurs est bien là, pour lequel les réponses ne s'accordent pas. »

Le carbone, le 17 septembre

Le vent du sud est revenu, chaud et humide. Il fait très chaud pour la saison, une chaleur tropicale qui rend la sueur abondante. Enfin ici, sous la bâche du bar, sous le vent du sud, sans accomplir aucun effort, on est bien.

Bon, sérieusement, est-ce que j'y crois au réchauffement climatique ou non ? D'abord je dois confesser que je ne crois rien, et surtout pas ce qui se donne des airs d'unanimisme. Je ne crois pas mais je constate qu'on extrait beaucoup de carbone des profondeurs de la terre. On en extrait une part importante qui avait été enfouie à la fin du carbonifère. L'air alors n'était pas très respirable pour un organisme humain, et d'abord il n'y en avait pas.

Je n'ai pas la moindre idée de la quantité de carbone qui est ainsi déversée dans l'air que l'on respire, et je suis d'ailleurs surpris que personne n'en fasse plus de cas, car il y aurait là une mesure plus exacte qu'une variation putative du climat ou une montée des eaux. Il serait plus commode de vérifier les variations du taux de carbone, et surtout ces variations laisseraient moins de doutes sur leurs causes.

Plus de carbone, donc moins d'oxygène. Jusqu'à quand en restera-t-il assez pour irriguer correctement mon cerveau ? Voilà ce qui serait mon principal sujet d'inquiétude.

Oui, j'imagine qu'il en restera assez pour que l'humanité vive pendant encore longtemps. Heureusement, car elle mute lentement comparée à la plupart des espèces, notamment les insectes qui ont le plus souvent une génération par an. Et puis l'humanité a déjà eu le temps de muter depuis qu'elle a inventé le feu, et habité dans l'atmosphère enfumée de huttes chauffées.

Je crains surtout que nos capacités cognitives n'en pâtissent. Les Hollandais ont réussi à cultiver un beau pays dont la majorité des terres est au-dessous du niveau de la mer, oui mais avec un air suffisamment riche en oxygène pour trouver les moyens d'y parvenir.

La pluie est en chemin, le 18 septembre

Le ciel se bouche, la pluie est en chemin. Dommage, il y a du linge à laver.

L'air est lourd encore, mais il a déjà un peu fraîchi. Pourquoi ne me suis-je pas changé hier ? Tout serait sec ce soir.

J'éprouve un réel plaisir parfois à noter des choses aussi simples ; à les penser surtout.

Les chaînes officielles, le 19 septembre

J'ai écouté cette nuit un entretien avec Didier Raoult sur une chaîne célèbre en différé. Cela ressemblait plutôt à deux monologues. Raoult tentait d'expliquer la situation sanitaire, ce qui ne tournait pas rond chez ceux qui en ont la charge, et d'en tirer des enseignements plus généraux. Celui qui l'interrogeait s'évertuait méthodiquement de dresser le portrait du chercheur en Marseillais forte-tête toujours un peu frondeur contre la capitale. Chacun suivait méthodiquement sa voie en toute courtoisie envers l'autre, non sans un fort effet comique.

Un épisode témoigne bien de ce que je veux dire. Raoult comparait les informations données par les médias officiels avec celles sur d'autres sites. Si on les figure sous forme de courbes en cloche, avec d'un côté de la ligne des abscisses, les plus délirantes, et de l'autre les plus sérieuses, on observe, expliquait-il, que la courbe des médias officiels tombe des deux côtés brutalement. Elle supprime les deux extrêmes ; observation que chacun peut faire aisément. Le journaliste a alors saisi l'occasion d'un commentaire du genre : « on reconnaît bien là votre goût des extrêmes », montrant qu'il n'avait rien compris.

Ce n'est pas une faute grave de ne pas comprendre quand on s'entretient avec un chercheur. Il suffit de questionner. Se figurer une courbe en cloche, ce n'est pas bien difficile, mais ce n'est pas télévisuel, et l'on n'est pas sûr qu'absolument tout le monde sache ce qu'est une courbe en cloche. Le journaliste aurait pu penser que son rôle était de faire préciser l'image. « Et quelles sont donc ces deux extrêmes », aurait-il pu demander ?

Il est plus difficile de penser pendant qu'on écoute que pendant qu'on lit, car la parole continue à défiler quoiqu'il advienne, et il n'est jamais inutile de préciser. Il aurait immédiatement paru plus clair alors, qu'en termes d'extrêmes, il s'agissait de l'extrême sottise et de l'extrême intelligence, dont nous privent pour notre confort mental les médias officiels. On imagine mal qu'elles soient prisées à part égale par le réputé professeur.

La question la plus pertinente aurait été de l'interroger sur quelques tuyaux possibles pour sélectionner la bonne extrême, qui n'est pas des plus accessibles. J'aurais aimé l'entendre sur une telle question, vitale, on l'admettra.

Une bouffée délirante, le 20 septembre

Dans la même émission, Didier Raoult a parlé de l'article incroyable contre la chloroquine, publié par le *Lancet*, et de la décision invraisemblable qu'il a inspiré au gouvernement. Il a parlé à ce propos de « bouffée délirante ». Le journaliste a automatiquement interprété son constat clinique comme une exagération marseillaise, mais le professeur ne l'entendait pas comme une image. Son constat s'étayait sur la gravité et l'exceptionnalité de l'événement, qui ne m'avaient pas non plus échappées à l'époque.

Il avait dit alors qu'un étudiant en première année de médecine pouvait voir que cet article était « foireux ». J'aurais dit plutôt que tout le monde pouvait le voir, à condition de lire l'anglais, d'avoir un QI pas trop inférieur à la moyenne, d'avoir du temps à perdre, et d'être dans un état normal. Donc ceux qui l'ont publié et ceux qui l'ont brandi immédiatement après l'avoir lu (je dis bien après l'avoir lu), n'étaient pas dans un état normal.

XVI

États mentaux

Une approche clinique, le 22 septembre

La polémique sur la chloroquine n'a pas d'intérêt en soi. C'est certainement le meilleur remède contre le covid, et, ce qui n'est pas négligeable, le moins cher. Oui, il y a plus cher, mais pas mieux, et rien de parfait non plus. D'ailleurs, même pour soigner une grippe ou un rhume, il n'y a pas de remède miracle. Avec des antibiotiques, on en a au moins pour trois jours... On n'a pas de remède efficace ni sans effets secondaires parfois pires que le mal.

Voilà, tout est dit, il n'y a rien à ajouter, du moins au point de vue sanitaire. Plus intéressante est cette crise de démence, littéralement, que la polémique a provoquée, et qui va très au-delà de son insignifiant point de fixation.

Plus précisément, qu'est-ce qui caractérise la démence de ces chaînes de réactions ? Ce qui caractérise toute démence : l'insignifiance du sujet invoqué comparé à la démesure des réponses qui font soupçonner un sujet qui serait tu, qui ne serait pas pensé, qui ne serait même pas pensable, et dont le contraste inspire des discours incohérents.

J'insiste sur ce point que ce n'est pas l'incohérence seule qui caractérise la démence – et qui pourrait être aussi bien l'effet de la simple bêtise – mais ce contraste, justement, entre le discours et ce qu'il échoue à recouvrir. Pour comprendre la subite bouffée délirante sur la chloroquine, je soupçonne que l'on doit d'abord comprendre ce qui ne tournait déjà pas rond avant, bien avant l'épidémie.

Les voies de la connaissance, le 23 septembre

Croit-on réellement que la meilleure voie vers la connaissance consiste à s'asseoir dans un amphî et écouter pérorer un professeur ? Ce n'est peut-être pas la seule chose que fait un étudiant, mais c'est la principale, et cela depuis l'antiquité.

J'en ai suivi des cours et des stages pour connaître les limites de tels exercices, leur extraordinaire lenteur et leur caractère assommant ; j'en ai assez donné des cours, animé des stages, conduit des ateliers, pour

connaître l'état de torpeur et la paresse dans lesquels ils font sombrer, et contre lesquels je m'épuisais à chercher tous les artifices, en sachant bien que, par ma position même, je les provoquais.

Comment devrait-on plutôt s'y prendre pour permettre l'acquisition dans un temps raisonnable des connaissances nécessaires à une discipline ? Je ne sais pas. Ou plutôt si : lire, expérimenter, formuler. La bonne vieille méthode qui a fait ses preuves.

Le but n'est peut-être pas là cependant. Il serait plutôt de trier ceux à qui l'on voudra bien reconnaître une plus ou moins grande autorité, et la sanctionner par un diplôme. « On imagine bien qu'on ne peut pas accorder une autorité égale aux propos de tout le monde » justifie-t-on. « On ne saurait plus qui croire. »

N'ouvrirait-on pas avec de tels syllogismes, la porte à un monde dément, où toutes les fraudes, toutes les impostures deviendraient autant de pratiques courantes ? Il suffirait d'avoir des diplômes, de convaincre qu'on les aurait, au besoin de les acheter (mais si), pour dire n'importe quoi, pour vendre son autorité à n'importe quel groupe d'intérêt.

Instituez une sanction pour certifier le vrai, le raisonnable, avec peut-être la compréhensible intention de prévenir les sots d'écouter le premier imposteur venu, et ce sont aux imposteurs que vous accorderez finalement cette certification.

Comment ça marche

On ne pourra jamais empêcher les sots de penser des sottises. C'est dans l'ordre des choses, on doit s'y résigner. Je sais que d'aucuns y verront un obstacle à la démocratie. Si c'était vrai, nous pourrions tout de suite en abandonner le principe, mais ce n'est pas vrai.

En fait, les sots sont souvent des gens très bien. J'en connais beaucoup. La plupart savent qu'ils sont sots, et ils ne demandent pas mieux que se rallier à l'opinion de ceux qui le sont moins.

La plupart des sots savent assez bien reconnaître ceux qui sont plus avisés qu'eux, et se rallient volontiers à leurs avis. Comment le savent-ils puisqu'ils sont sots ? Ils le savent par expérience, si du moins ils ont eu le temps de se côtoyer suffisamment pour observer que certains apportent plus souvent que d'autres de bonnes réponses aux diverses questions que pose la vie. Ils le savent sans devoir leur demander leurs diplômes. C'est

comme ça que ça marche. Sinon, le sot va sottement se rallier à l'autorité, ou bien s'y opposer tout aussi sottement, selon son caractère.

Qu'on n'en devienne pas sot pour autant. J'ai de fortes présomptions que personne ne le soit assez pour ne pas, par instants, montrer une authentique sagesse ; ni personne assez sage pour ne jamais se comporter en sot.

Croyances, le 24 septembre

Personne ne croit vraiment à un réchauffement climatique. Si l'on y croit, c'est comme en la résurrection. Qu'est-ce que ça voudrait dire, y croire vraiment ? Pour le moins, se comporter dès à présent en conséquence. Personne ne le fait. Et comment le pourrait-on ?

Personne n'a individuellement la moindre prise sur le cours réel des événements. On peut bien éteindre ses appareils électriques plutôt que les mettre en veille, poser un couvercle sur les casseroles au feu... On n'y changera rien par des comportements dits cocassement « responsables » ou « civiques » ; les mesures doivent être prises à une autre échelle. Le sont-elles ?

Malgré les grand-messes internationales et les accords passés depuis 1992, on ne découvre pas la moindre inflexion d'une extraction de carbone, ni, évidemment, de l'élévation de son taux dans l'atmosphère. Alors comment peut-on imposer comme un dogme, ce à quoi, visiblement, l'on ne croit pas sois-même ?

En envisagerait-on au moins sérieusement l'hypothèse, qu'on en viendrait à se poser la question : « Que faire ? » Que faire, oui ; quelqu'un s'est-il avéré capable d'ébaucher des réponses sérieuses ? Depuis bientôt trente ans, si des réponses sérieuses avaient été avancées, on devrait déjà en voir au moins le plus infime effet. Non, rien.

Ce ne sont pourtant pas les ingénieurs qui ont chômé depuis trente ans. Ils ont fait fortement baisser la consommation d'essence des automobiles. Ils ont fait baisser la consommation électrique de tous les appareils, plus encore peut-être. Pour ce qui est des appareils électronique du moins, ils ne l'ont pas fait pour diminuer l'empreinte carbone, bien que ce pût toujours faire un argument de vente, mais surtout pour les miniaturiser, éviter que leurs composants ne chauffassent trop, tandis qu'ils accroissaient leur puissance. Si ça n'avait tenu qu'à eux, on aurait pu voir s'incurver les

courbes auxquelles je faisais allusion, mais ce n'était pas le but, et ce ne fut pas l'effet.

Les ingénieurs font ce qu'ils peuvent. Ils ne décident pas de l'usage des produits qu'ils conçoivent. Ils s'en soucient, on le voit si l'on regarde bien, mais ils ne sont pas libres. Nul autre ne s'en soucie, actionnaires, administrateurs, vendeurs, et utilisateurs pour la plupart. Il m'est arrivé de découvrir par hasard des propriétés de mes instruments qu'aucune publicité, ni même un manuel, n'avait mis en valeur, préférant les présenter comme des gadgets inutiles et des objets de prestige. Et je vois aussi avec amertume se dégrader la puissance qu'un clavier avait mise entre mes mains. Bref, on a démultiplié des gadgets et des usages aussi stériles que consommateurs d'énergie, au détriment même de leur valeur d'usage.

Alors que faire ? Laisser tomber les gadgets idiots et coûteux en énergie pour se concentrer sur les valeurs d'usage ? Ce ne serait pas sot, mais qui y songe ? La décroissance, c'est bien joli, mais on doit cultiver et élever intensivement, ravitailler d'immenses populations urbaines avec de gigantesques moyens de transport, fournir partout de l'eau potable, se chauffer, s'éclairer se vêtir, avec du synthétique évidemment, communiquer, s'instruire, se former, et tant d'autres choses, toutes vitales, et dont pourtant tant de gens n'ont jamais cessé de manquer.

Alors, comment organiser une décroissance sélective qui ferait le tri entre gadgets stupides et produits vitaux dont la quantité ne peut décroître sans conséquences catastrophiques ? Qui saurait le faire ? Des gouvernements ? Et pourquoi pas des dictateurs ? Ou des propriétaires ? Ou des organisations internationales ? Ou la main invisible du marché ? Ou pourquoi pas des fondations, ou des Organisations Non Gouvernementales ? Autant croire à la résurrection des morts, c'est bien le cas de le dire.

XVII

Imagination et imaginaire

D'où viennent les idées géniales, le 26 septembre

Des nuages immenses se déplacent à une vitesse étonnante, propres et blancs. J'aurais froid si je n'avais pas pris ma saharienne, même quand le soleil ressort dans de larges espaces d'azur.

D'où je suis, je ne sens presque pas le vent qui chasse les nuages si vite. L'air paraît pur, pas au point de donner envie de le respirer à pleins poumons, mais suffisamment pour espérer voir cette nuit la Voie Lactée de la fenêtre.

Je n'ai plus l'âge de Greta Thunberg, et je suis moins sévère qu'elle sur l'inaptitude des institutions internationales à provoquer, non pas une baisse, ni une seule baisse de la croissance, mais au moins une baisse d'accélération de l'extraction de carbone. Je n'ai pas la moindre idée de comment on pourrait y parvenir, du moins dans l'état de nos techniques et de nos connaissances scientifiques, bien plus efficaces pour l'heure à perfectionner des gadgets qu'à résoudre les problèmes qui se posent.

D'un autre côté, je ne vois pas non plus comment ces moyens permettraient encore longtemps le niveau d'extraction actuel, avec des accès aux ressources qui se complexifient, et les raréfient ; ce qui posera de pires problèmes. On doit s'y résigner, il n'y a pas de solution, du moins dans l'état actuel des capacités techniques et scientifiques. Si l'on doit chercher un espoir, ce serait donc plutôt du côté de ces capacités, dans, disons, une révolution scientifique.

D'où viennent les idées géniales ? Des moyens financiers mis à disposition de leur recherche ? Soit, l'évolution technique tend à accompagner la richesse (quoique...), mais plus pratiquement, d'un point de vue plus phénoménologique, comment naissent-elles ? On pourra se demander plus tard comment se fait la jonction avec les forces productives.

Descartes en a parlé pour ce qui le concerne : en se levant tard et en somnolant dans son lit le matin. Les époux Einstein, faisaient plutôt des excursions en montagne. La plupart des génies normaux bavardent tard la

nuit dans des débits de boissons. Nombreux ont renforcé leur imagination par divers excitants : café, tabac, hachisch, LSD...

Alors je me demande si les organismes internationaux ad hoc, et même Greta Thunberg, qui malgré son jeune âge et son air un peu dément dit moins souvent d'âneries qu'à son tour, errent dans la bonne direction.

Questions abyssales, le 29 septembre

À l'échelle mondiale, le virus ne fait pas beaucoup de dégâts. En Europe occidentale, si ; pas autant que les journaux officiels voudraient le faire croire, mais quand même. Pourquoi ?

D'aucuns prétendent que le virus viendrait de Chine, où il a pratiquement disparu. Et il n'a proportionnellement pas fait plus de victimes à Wuhan, où il a été découvert, qu'à Marseille, et nettement moins qu'à Paris. Ces observations sont d'autant plus curieuses que la France est connue pour posséder des moyens sanitaires hors du commun, et dont la gestion est entre les mains de mandarins exceptionnellement compétents. Nous avons tous été informés que les mesures prises dès le début de l'épidémie, ont efficacement contenu la contagion ; alors les questions se bousculent devant ce paradoxe.

Les faits sont têtus : même si l'on exagère les taux de contamination et de létalité, ils demeurent étrangement élevés comparés au reste du monde. Comment est-ce possible ? Des jeunes n'auraient peut-être pas respecté scrupuleusement les mesures d'hygiène ? Bien des pays qui ont pourtant moins de mesures d'hygiène et plus de jeunes, n'ont pas de tels taux. Alors, on ne peut quand même pas soupçonner que ces mesures aient eu des effets pires que le mal ?

Quoiqu'il en soit, on en a remis une couche, comme je le prévoyais, en imposant la fermeture des bars et des restaurants à Marseille. Ces mesures m'inquiètent évidemment : Où de jeunes savants iront-ils chercher des idées géniales maintenant ? Certainement pas seuls dans leurs studios. Sans compter que, je le crains, le port d'un masque risque de ralentir significativement l'oxygénation du cerveau.

Commentaires

Pas de fontaines, pas de vespasiennes. Autant dire que, sans bars ni restaurants, l'espace public est à nouveau interdit. Et comment aller travailler dans ces conditions ? Où manger ? Où boire ? Où pisser ?...

Les politiques et les professionnels ont tenu à protester vigoureusement contre ces mesures stupides, et, pour rester dans le ton, ils ont tenu à protester stupidement. « Nous allons tous vers la faillite », ont pleurniché les professionnels à qui voulait bien compatir. Ces gens n'ont apparemment aucune idée de leur utilité.

Et la recherche, non ? Aider la recherche. Aider les chercheurs à trouver des idées géniales contre le réchauffement climatique.

Je l'ai déjà écrit : l'époque rend badin. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, ce que je dis ainsi n'est pas sot.

La crise économique, le 3 octobre

L'économie, j'entends par là un système financier et un droit des affaires, existe depuis très longtemps, depuis bien avant l'antiquité. Avant même d'exister formellement, ces choses-là ont dû exister virtuellement depuis plus longtemps encore. Pourquoi de telles choses sont apparues ? J'imagine qu'elles étaient des moyens de formater un peu les activités humaines, de leur donner plus de corps et plus de durée.

La monnaie, le droit, n'ont pas d'existence concrète. Elles sont des constructions mentales destinées à servir de guides pour les activités plus concrètes, leur servir comme des lignes tracées sur un cahier pour guider l'écriture. Ce sont des béquilles en quelque sorte, des béquilles mentales.

Autant dire que l'on doit jouer le jeu si l'on veut que ça marche, car ce ne sont pas des étais en bois ou en métal qui supporteraient le poids de choses réelles. Ces règles ont donc besoin d'une force qui les fasse respecter, de tribunaux et de châtiments.

Bien sûr, elles ont besoin aussi d'une force interne, intrinsèque, qui est leur cohérence, leur capacité de formater les activités humaines pour peu qu'on les respecte. Même alors, ne suffiraient pas à irriguer des champs ou à extraire des minerais de la terre. Pour cela, nous avons besoin d'autres lois, de lois plus dures qui n'ont pas besoin de tribunaux ni de châtiments, qui sont celles-là-mêmes de la terre, et qu'elle nous fournit avec récoltes et minerais.

Eh bien voilà, j'ai cette étrange impression que ce très ancien formatage mental des activités humaines a inversé sa fonction envers elles. Cet échafaudage, destiné à guider les activités humaines comme les lignes d'un cahier guident l'écriture, doit être maintenant soutenu par des béquilles bien concrètes ; et les activités humaines, celles qui sont

productrices du moins, sont tout occupées à fournir les béquilles nécessaires, semblables à celles des tableaux de Salvador Dali, de bonnes et solides béquilles, de préférence fabriquées en Chine.

Les béquilles mentales, le 4 octobre

Un système économique et un droit commercial ont une incidence profonde sur la réalité des activités humaines, même s'ils souffrent par eux-mêmes d'un certain manque de réalité. Honnêtement, je ne saurais dire si un tel système est par nature indispensable ou catastrophique, ni dans quelles mesures. Il me semble en tout cas que, sans lui, on ne sache plus à quoi se tenir.

Je sais bien que des lignes sur une feuille ne produisent pas de texte, et moi-même, je n'ai besoin d'aucun lignage ni quadrillage pour écrire droit. Je serais donc enclin à penser qu'un tel cadre imaginaire pourrait être abandonné sans grand dommage. C'est ce que font d'ailleurs tous les États lors de crises graves. On observe alors qu'il n'en résulte pas des situations idylliques. En fait c'est une question.

J'ai bien sûr entendu parler de la démocratie. Oui, l'idée de la délibération collective paraît bonne a priori. Elle est très attirante sous la plume de John Dewey ; et le Parti Communiste Chinois la pratique d'une manière qui n'est pas particulièrement repoussante, ce que confirme la haine que lui vouent les pays en voie de sous-développement (qui préfèrent nommer démocratie la stricte soumission au système (de la finance et du droit des affaires (fondés sur le dollar et les lois des USA))).

Cependant, ces règles systémiques ne marchent que dans la mesure où elles ne sont pas mises en causes. Si l'on commence à ouvrir la boîte de Pandore des questions, on ne sait pas dans quoi l'on s'engage. Et comment saurait-on quoi décider, et jusqu'à quel point tout changer ? Ces règles que nous remettrions en cause n'ont jamais été décidées, elles ont été lentement dessinées par la coutume. S'agira-t-il alors d'en changer des détails, dont les conséquences à long terme seront, de toute façon, inconnaissables, et ce que pratiquent déjà depuis longtemps tous les gouvernements du monde ; ou bien d'opter pour des changements radicaux, suggérant à chacun, pendant les travaux de rénovation, de se tenir solidement au pinceau pendant qu'on déplace l'échelle ?

XVIII

Horizons politiques

Des soviets, le 6 octobre

Mes dernières réflexions du 4 octobre offrent d'excellents arguments pour des gens de droite (ceux qui défendent les traditions et les privilèges). Ce sont des arguments raisonnables, et les seuls valides à mes yeux. Je n'ai jamais cru qu'on pouvait se tenir au pinceau. Ils supposent toutefois que les structures molles demeurent bien calées sur leurs béquilles, ce qui est moins fréquent qu'on le croit.

En somme, je veux dire que, pour ce qui est de renverser l'ordre établi, celui-ci se débrouille généralement bien tout seul. La question qui se pose alors est seulement : que faire ? J'aurais tendance à me tourner vers les fabricants de béquilles. J'entends évidemment les travailleurs, auxquels on doit inclure les ingénieurs, et, tout aussi évidemment, les chercheurs, ceux, du moins, qui s'occupent des lois qui n'ont nul besoin de tribunaux ni de châtiments. Ces gens sont généralement, chacun à son niveau, dévalorisés par l'ordre établi, tout en étant les mieux placés pour apporter des remèdes pragmatiques, les seuls en fait qui en soient capables.

Mon point de vue ? Ceux qui me connaissent le connaissent aussi : tout le pouvoir aux soviets ; en bon français, aux conseils de travailleurs. Mais où sont les travailleurs susceptibles de tenir conseils ? Peut-être plus dans ce continent.

Un 11 septembre, le 7 octobre

Mistral, mistral, je ne suis pas mécontent. L'air est bon, la maison est facile à aérer et le linge sèche vite. Mauvaise nouvelle cependant : une poutre de la toiture est sur le point de se briser ; des travaux onéreux et urgents sont nécessaires.

Un pas décisif a été franchi un certain 11 septembre 1973 où le Président Salvador Allende a été assassiné lors d'un coup d'État militaire au Chili. Le mythe de la démocratie a reçu un coup fatal ce jour-là. Toutes les idées que nous nous faisons de la politique en ont été progressivement mais définitivement ébranlées.

Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment, bien sûr. Ce n'était qu'un coup d'État et ce n'était pas le premier ; nous connaissions l'expérience indonésienne et malaise. Il y avait cependant quelque-chose de neuf, qui n'était pas immédiatement visible dans toutes ses conséquences.

Depuis la Révolution de 1917, et, plus en amont encore, depuis toutes les successives révolutions européennes antérieures, traînait dans les esprits l'idée d'une libération insurrectionnelle. Elle avait d'ailleurs connu des succès au cours du vingtième siècle. Che Guevara en était encore un martyr tout frais. Le mythe s'est brisé.

En 1973, cette insurrection militaire contre une révolution par les urnes qui semblait ne pas si mal marcher, l'instauration d'un régime de terreur saluée par les économistes libéraux du monde entier, pourtant si passionnés de démocratie d'habitude, a mis à bas tout à la fois le mythe insurrectionnel et le mythe démocratique. Depuis, tout a suivi un cours nouveau.

C'est maintenant le Pentagone qui pilote, soutient et utilise ses « révolutions de couleur », et c'est plutôt en face qu'on tente de calmer les passions, et d'enseigner la patience. Le monde a bien changé. Quant aux élections, rares sont celles qui se tiennent dans des conditions incontestables, donnent des résultats aussi clairs qu'indiscutables ; et ils sont souvent violemment contestés. On assiste alors à des tentatives toujours plus pitoyables de réitérer les exploits de Pinochet, ou d'étouffer les pays par des « sanctions », ou encore de simples manœuvre financières, quand leurs résultats dérangent le monde en voie de sous-développement.

Que faire alors, si l'on ne peut plus croire aux armes ni aux urnes ? Mais qui y avait jamais cru ? Ce ne sont pas dans ces impasses que s'était orientée la gauche ouvrière, CGT d'Émile Pouget ou IWW d'Eugene Debs.

Totalitarisme Assisté par Ordinateur, le 8 octobre

Je suis toujours admiratif de l'imagination sans limite déployée pour concevoir des formes politiques plus terribles que la démocratie, plus autoritaires, plus répressives, plus totalitaires ; et je suis tout aussi surpris de l'absence d'imagination, cette fois totale, pour en concevoir de meilleures : moins coercitives, moins répressives, moins intrusives, moins

oppressives..., du genre anarchiste-communiste. Aucune imagination dans cette voie.

Moi, c'est le contraire ; mais il y a des gens intelligents et sympathiques qui imaginent comment les démocraties pourraient devenir pires, notamment assistées par l'intelligence artificielle ; le Totalitarisme Assisté par Ordinateur (TAO). Pour cela, ils s'appuient souvent sur de solides connaissances, et souvent aussi sur une expérience très professionnelle des procès de production. Car, on le comprend sans peine, la question est moins cruciale en ce qui concerne la protection de la vie privée, que le contrôle des procès de production.

Anti-prédiction, le 11 octobre

J'ai suivi le premier débat entre Donald Trump et Joseph Biden. J'étais surtout curieux de vérifier si l'état mental de ce dernier était aussi dégradé qu'on le dit parfois.

J'ai été si surpris par le niveau de langue des deux débatteurs que je les ai écoutés jusqu'au bout. Les deux ont des problèmes de vocabulaire ; Biden le cache mieux, car il débite des discours stéréotypés avec une forte assurance. Sur ce dernier point, il a nettement dominé le débat, surjouant à la perfection l'homme d'État. Il a cependant des problèmes de syntaxe, ne sachant pas très bien démarrer ni achever une phrase. Trump ignore ce genre de problème, tant la sienne est rudimentaire. Il épouse la posture de l'homme de bon sens exerçant ses capacités de conviction devant un comptoir.

Le contenu du débat n'avait pas d'intérêt. Trump s'évertuait à prouver que son adversaire et sa bande étaient de dangereux gauchistes, ce qui n'est pas facile on doit le reconnaître ; et Biden, qu'il n'était même pas de gauche, ce qui n'est pas très compliqué au contraire. Pour une écoute superficielle, telle qu'on l'accorde généralement à un débat télévisé, Biden a pu convaincre de l'essentiel : qu'il n'était pas gâteux, et peut-être moins que son adversaire. C'était l'enjeu.

Si Trump renouvelle sa contre-performance, il perdra les élections. Il les perdra nettement et sans contestation possible, et ce serait dommage. Trump est en effet le seul président depuis très longtemps, peut être depuis la fondation des USA (je n'ai pas vérifié) à n'avoir déclaré aucune guerre. Malgré ses propos toujours agressifs, il semble déterminé à continuer.

Si Trump gagne les élections, ce sera de justesse, et sa victoire sera contestée pour des irrégularités, inévitables en ce pays ; à plus forte raison si les scores sont indécidables. La situation va alors devenir particulièrement tendue. L'agitation que les Démocrates auront dangereusement favorisée risque d'échapper à tout contrôle. L'effondrement progressif des États-Unis l'accentuera : population jetée à la rue ; psychose pandémique ; pénuries causées par l'effondrement de l'industrie du gaz de schiste ; grands incendies plus difficiles à combattre sans les esclaves noirs, pardon les prisonniers libérés pour raison de pandémie, que l'on y emploie d'habitude ; inondations hors du contrôle des services publics ; et l'on attend encore les sauterelles et les autres fléaux.

Ce n'est en rien une prédiction, même pas une tentative ; ou alors une prédiction du présent.

Autopsie d'une impostures, le 12 octobre

D'aucuns affirment que l'autorité scientifique est toujours plus dangereusement mise en cause (par des *platistes* précisent parfois certains, pas nécessairement ironiques). D'où vient cette autorité ?

Les grandes éditions scientifiques ont des budgets démesurés. Il est vrai qu'elles emploient des milliers de chercheurs qui écrivent et se relisent les uns les autres. C'est un travail considérable ; au tarif d'une femme de ménage, ce budget serait déjà élevé. Bien sûr, on ne paye pas les chercheurs à ce tarif-là. En fait, on ne les paye pas du tout.

Le travail des chercheurs est déjà payé par leurs universités ou leurs laboratoires, mais qui doivent en acheter le produit... quand ils en ont les moyens. A-t-on idée du prix d'un ouvrage ou d'un abonnement à ces éditions, quand chaque chercheur saurait sans frais publier son travail pour tous ceux qui s'y intéressent, et avec le même contrôle des pairs ?

Alors, que vendent réellement ces éditions ? Elles vendent à un prix prohibitif la notoriété, l'autorité scientifique. Elles les vendent à ceux qui travaillent bénévolement pour elles. Elsevier vend son prestige accumulé depuis la première publication du *Discours de la Méthode*. C'est une belle filiation en effet, mais quel autre rapport avec la science moderne ?

XIX

Brèches

Remarque sur l'édition, le 13 octobre

Beaucoup de livres d'un haut niveau sont très chers, car ils ne sont accessibles qu'à un petit nombre de lecteurs. Cette excuse qui aurait été recevable au siècle dernier, ne tient pas. Les moyens les plus modernes d'impression permettent de tirer quasiment à l'unité pour un prix comparable à un tirage normal. Les coûts réels d'impression ne cessent de baisser. Un peu plus cher, soit, mais pas dix fois et davantage.

Il n'est d'ailleurs pas si évident qu'un ouvrage de haut niveau soit condamné à être peu lu. Il m'est arrivé d'ouvrir de ces livres qui se cantonnaient sur un sujet étroit, avec, à toutes les lignes, des notes et des renvois à des travaux voisins. J'imagine que même les auteurs de ces travaux les lisaient avec peine ; non pas qu'ils eussent rencontré des difficultés particulières, mais sûrement de l'ennui. D'autres ouvrages peuvent bien être dits difficiles, mais d'une autre façon : en faisant appel à des connaissances diverses et croisées. Ils ne sont peut-être pas accessibles à tous les lecteurs, mais certainement à davantage que les précédents.

Il est improbable qu'une recherche pointue ne fasse pas appel à des domaines divers, et, mieux encore, ne les questionne. Ce serait un peu comme, aux temps de Newton, s'il n'y avait eu que des spécialistes de la chute des pommes, et d'autres, des phases de la lune, et qui n'auraient rien eu à se dire. Il est naturel que des travaux de recherche croisent des champs de connaissance divers. Il est naturel aussi, et fréquent, que des chercheurs se soient frottés à des champs de recherches variés. Il est donc logique, dans ce cas, que ces ouvrages concernent un nombre plus important de lecteurs potentiels. Il est cependant probable que des bibliothèques de travail soient plus réticentes à les acheter quand ils ne concernent pas étroitement leurs recherches, limitant ainsi leur diffusion plus que ne le ferait intrinsèquement leur contenu.

Le covid et la culture, le 14 octobre

Le covid, certains préfèrent dire « la covid », on se demande pourquoi. Covid est une abréviation de corona virus ; c'est du latin, pour lequel virus

est masculin, et corona (couronne), féminin. C'est en réalité plutôt du jargon anglo-scientifique, *coronavirus disease 2019* dans lequel il est neutre. Pourquoi pas plutôt « le virus couronne », ou mieux encore « le virus couronné » ? Probablement pour donner l'impression qu'on sait mieux que quiconque de quoi l'on parle.

C'est raté en l'occurrence, car ce fameux virus couronné a plutôt posé des problèmes à ceux qui font métier d'en savoir plus que les autres. Il a au moins rendu une vérité évidente : à quel point le monde atlantique se retrouve à la ramasse envers le reste du monde, même envers la part du reste du monde où rien ne se passe jamais bien, du moins en ce qui concerne les mesures prises et les moyens mis en œuvre contre l'épidémie.

Je voyais bien moi-même que le monde atlantique était en train de perdre les pédales depuis un certain temps. Le virus l'a montré mieux que jamais, chiffres à l'appui. Le monde entier s'était aligné sur la finance et le droit atlantique au vingtième siècle. Le monde entier s'est aligné sur les mêmes règles du jeu, et ce sont ceux-là mêmes qui ont imposé ces règles qui partent en quenouille, et d'autres nations plus exotiques qui ont fini par dominer ce jeu.

Que peut-il se passer maintenant ? Ces pays exotiques auraient triché, et ils ne devraient plus tarder maintenant à s'effondrer ? Ou bien le monde entier lui-même risque-t-il s'effondrer dans une catastrophe finale si l'on n'y prend garde ? Ce sont à peu près les prédictions de ceux qui font métier d'en savoir plus que les autres.

Il me semble plus probable que le monde va s'émanciper de ces règles et de la domination impériale. Qu'est-ce qui les remplacera ? Je n'en ai pas la moindre idée. Il est fort probable pour le moins que des concepts inconnus dans le monde atlantique vont continuer à se mondialiser et à enrichir la culture universelle. Il est probable qu'ils fertilisent la science, la culture, la politique... Il est peu probable qu'ils soient oubliés et enterrés.

À propos de Donald Trump, le 15 octobre

La haine aveugle que suscite Donald Trump est troublante. Elle l'est d'autant plus quand on la retrouve en Europe, qui n'est pas directement concernée en principe. Un nazi, c'est à quoi on l'assimile, ce qui est pour le moins excessif. Le plus grave est qu'on prépare l'opinion à l'idée que Trump serait prêt à se maintenir au pouvoir quel que soit le résultat du scrutin, ce qui revient à peu près au même que préparer cette opinion à

l'idée de se débarrasser de lui quoi qu'il arrive. C'est une perspective inquiétante, car il est prévisible que les résultats électoraux seront serrés, lents à dépouiller, contestés dans les deux camps, et certainement contestables ; aussi ce procès anticipé et infondé revient à accuser par avance le camp de Trump de refuser le verdict démocratique dès qu'il contestera ces résultats.

On doit se demander sur quoi est fondé ce rejet radical de Donald Trump. Sur sa résistance à la guerre ? C'est possible, mais sur le fond, je n'en sais rien. Obama aussi était réticent à la guerre, et il est l'un des présidents qui en a déclarées le plus.

Les principaux effets de la politique de Trump ont été de pousser la plupart des pays à se rapprocher et à s'entendre entre eux pour échapper aux diktats du dollar et des lois états-uniennes, ou encore à développer sur leurs sols les moyens de leur indépendance. Je ne sais jusqu'à quel point ils étaient des effets prévisibles ou bien indésirables.

Couvre-feu, le 16 octobre

Les dernières mesures de couvre-feu attestent que la situation est grave, très grave. (Couvre-feu, pensez.) Mais quelle situation ?

Tout le monde sait ou peut savoir que la situation sanitaire est moins grave qu'en 2009, ou aux temps de la grippe aviaire, dans lesquelles on n'avait nulle part pris de semblables mesures. Bien des gens sont distraits et trop absorbés par des sollicitations diverses pour avoir le temps de ruminer un peu les informations dont on nous gave. C'est probablement un peu vrai, mais pas au point d'expliquer pourquoi ces mesures si étranges passent si bien.

Encore une fois, c'est de l'Institut Marseille Méditerranée que viennent les meilleures explications : ces mesures sont plus politiques que sanitaires, et l'IHU ne s'occupe pas de politique. On s'y refuse du moins à donner des cautions scientifiques à des choix politiques, sans pour autant les critiquer.

Serait grave donc la situation politique (et non politicienne comme certains voudraient l'entendre). En quoi cette situation politique serait-elle si grave pour justifier un couvre-feu ? Redoute-t-on un coup-État, une révolution de couleur (jaune, par exemple) ? Aucune des conditions ne semblent réunies pour cela. Craint-on une vague de grèves ? De qui, de quoi ? Des cabaretiens ? Des retraités ? Craint-on un soulèvement islamiste

des banlieues ? Ou un soulèvement brutal du niveau de la mer ? Propositions colorées mais improbables. Ces mesures coûtent pourtant très cher, plus qu'on ne le pense.

Lorsque je sors dans la petite rue piétonne derrière chez moi, il est coutume que les gens se saluent, même sans se connaître. Il n'y passe guère de monde, et lorsqu'on se retrouve dans ces lieux qui sentent déjà un peu le désert, il est dur de se regarder seulement en chiens de faïence. Eh bien, l'on s'y salue généralement moins sans se connaître ces derniers temps, surtout si l'un ou l'autre porte un masque. Ce n'est pas réfléchi, c'est spontané.

Dans ma propre vie, très peu de choses, en fait, ont changé. Les bars ont vite rouvert, où j'aime prendre un café au soleil, mais j'éprouve un manque d'appétit croissant pour la ville. Je surprends en moi une véritable répulsion pour les communications à distance, téléphone, courriel, forums..., qui m'apparaissent comme des substituts dérisoires à la vie commune. Elles n'en ont jamais été de réels substituts, seulement des facilités. Lorsqu'elles ne facilitent plus des relations plus physiques, même superficielles, elles deviennent, tout à fait irrationnellement parfois, exaspérantes, même avec des relations lointaines, des contacts à l'étranger, à l'autre bout du monde, avec lesquels il était de toute façon peu pensable de se retrouver un jour face-à-face.

Je ne crois pas que ce soit ce que souhaitent les instaurateurs de ces mesures plus politiques que sanitaires. Alors, que craignent-ils de plus grave ? Peut-être l'effondrement financier qui nous pend au nez ?

Et à quoi précisément devraient faire obstacle ces mesures, dont on pourrait spontanément croire, au contraire, qu'elles empirent le mal en multipliant faillites et chômage ? Comment devraient-elles y parvenir ? Ce n'est pas moi qui saurais l'expliquer. Peut-être, sous ces masques, cherche-t-on à se cacher le plus longtemps possible ce qui est en marche.

XX

Rafales d'automne

De la pluie et du beau temps, le 20 octobre

Si je dois en croire mes diverses sources d'information, partout les intempéries font rage : tempêtes, inondations, vents violents. Ici, rien de tel. Un doux automne prolonge harmonieusement l'été. Quant à la pluie, on n'en a pas eue du tout pendant l'été, et depuis le début de l'automne, elle fut parcimonieuse. Les collines ne paraissent pourtant pas plus arides que d'habitude. Les feuilles jaunissent, brunissent, rougissent et tombent, mais l'herbe demeure bien verte. Le mistral ne fut brutal qu'un seul jour, où nous avons préféré ne pas étendre.

Le climat est devenu doux à Marseille pendant que je devenais vieux. Dans ma mémoire, il était plutôt terrible quand j'étais jeune : sécheresse torride en été, vents violents et glacés descendus des cimes en hiver, avec de gros orages dans les mi-saisons.

J'ai bien entendu quelques tonnerres en début d'automne, et vu des éclairs qui zébraient le ciel au nord au-dessus de la Chaîne de l'Étoile, mais rien ici, quelques gouttes que le vent séchait aussitôt.

Non, bien sûr, je ne mets pas en doute les bulletins météorologiques, bien que je ne sois pas allé partout vérifier en personne que le climat y fut bien exécrationnel. Non, je les crois, et je pense que Marseille est aimée des Dieux.

Marseille est aussi aimée par la chaîne chinoise de langue française. Comme partout, les informations sont suivies d'un bulletin météo. Il passe en revue les principales capitales, plus une seule ville qui n'en est pas une : Marseille. Étonnant, non ?

La peste brune, le 21 octobre

Fini, plus d'info ; on ne peut le dire autrement. Pour écouter des infos, on doit tenir pour préalable que deux redoutables dangers planent sur nos villes et nos campagnes : le covid et le terrorisme islamiste. On n'entendra pas parler d'autre chose. Moi, les plus redoutables dangers, je les vois ailleurs. Peut-être vaut-il mieux ne pas y regarder, ne pas y penser..., éviter la panique ?

Attraper l'Islam, le 24 octobre

Les Français ont une peur bleue de devenir musulmans. Ils semblent croire qu'ils pourraient attraper l'Islam comme un virus, comme le covid, sans seulement s'en rendre compte. On vit dans un monde angoissé. Certains ont peur qu'en mangeant de la viande hallal par inadvertance, ils pourraient être contaminés. Le Judaïsme n'a jamais causé de telles craintes, on pensait qu'il était génétique et qu'on en était protégé.

Ils ont peut-être raison d'avoir peur, un rien suffirait pour que les Français deviennent musulmans, mais il est impensable que ça leur arrive sans qu'ils s'en rendent compte. Si la plupart des Français devaient devenir musulmans, n'ayons crainte, ils le deviendraient délibérément. Aussi sont-ils angoissés de n'avoir aucune idée de ce qui pourrait les y entraîner.

Un rien, disais-je : Il suffirait de concevoir un Être suprême, ce à quoi la culture française nous a déjà tous préparés, et de le nettoyer un peu des Saintes-Familles et des anges joufflus, ce que les Catholiques zombies ont déjà fait. Il suffirait qu'ils s'imprègnent un peu de Descartes et de Pascal, de Voltaire, d'Hugo..., je dis au hasard. Il suffirait en somme qu'ils deviennent un peu plus français.

Pour être juste, ça ne suffirait pas. Il faudrait y ajouter un peu de profondeur et de sensibilité ; plus de chair aussi, et par la même occasion cesser de voir le mal dans le désir charnel, ou pour le moins quelque-chose de bas, au mieux d'hygiénique, mais plutôt la porte de la spiritualité.

Alors là, oui, ils pourraient avoir peur. Qu'ils se rassurent cependant : pour la sensibilité et la profondeur, on n'y est pas encore ; et il resterait malgré tout un formidable obstacle pour les retenir : la circoncision. Quoique je ne doute pas qu'on se tournerait alors vers le fort argument de Paul, que la circoncision du cœur suffit bien.

J'aimerais rassurer mes compatriotes ; ils ne sont même pas assez français pour attraper l'Islam. Moi, ce qui ne me rassure pas du tout, c'est que, si par manque de sensibilité et de profondeur, ils ne sont pas foutus de devenir de bons musulmans, que peuvent-ils devenir d'autre ? Non, je ne répondrai pas.

Note de lecture, le 25 octobre

Le livre de Michel Houellebecq, *Soumission*, m'avait amusé. j'y ai trouvé un regard intéressant et ironique sur la France et les Français d'aujourd'hui. Certains y ont lu une attaque contre l'Islam, moi pas, et je

ne saurais même pas en déduire une opinion de l'auteur. Je le regrette même, car la silhouette qu'il laisse entrevoir de l'Islam ressemble trop à l'ombre portée de l'Église Catholique.

Nous savions déjà que l'homme n'aimait ni les églises ni les clergés. Une lecture intelligente pourrait y voir une critique des catholiques français pur jus, à la manière dont Voltaire en fit une de l'Église Romaine à travers les traits de Mouhammad dans sa pièce de théâtre *le Prophète*. Houellebecq a écrit son roman à l'époque de la *Manif pour tous*, et de l'entente entre François Fillon et les milieux catholiques lors des élections où il fut comme foudroyé, puis oublié, emportant toute critique dans cet oubli. Pour autant, l'époque de Voltaire laissait planer moins d'ambiguïté sur sa cible.

Si c'était un pamphlet, je l'ai donc vu plutôt tirant sans élégance sur une ambulance, et la loupant. Le pavlovisme ambiant l'a cru dirigé contre l'Islam, dont l'auteur n'avait manifestement rien à dire, sauf peut-être, et peut-être aussi à son insu, mais peut-être pas, de ce curieux tropisme se mutant en effroi, qui touche les Français, et souvent même les Français musulmans, pour une religion dont ils ne conçoivent rien d'autre qu'un vague double déformé et inquiétant de l'Église Catholique et Romaine pourvoyeuse d'ordre. (Si, même parfois des Français musulmans.) J'ai aimé cela dans son ouvrage.

Il est dangereux de nos jours de s'en prendre à l'Islam, ou de le laisser croire, même involontairement, surtout involontairement. On risque d'être irrémédiablement pris dans une lame de fond d'angoisse et de rejet viscéral qui incorpore tout propos. Il ne m'a pas semblé que l'esquif de l'auteur s'y fût laissé engloutir, ni lui eût beaucoup laissé prise.

Plus rien ne m'étonne, le 28 octobre

Finalement, je l'ai eue mon heure d'hiver, aujourd'hui-même. J'ai cru qu'on avait décidé de demeurer définitivement à l'heure d'été, avec deux heures d'avance sur le soleil. Je suis sûr de l'avoir lu ou entendu quelquepart, et je m'y étais résigné.

Je me sens beaucoup mieux ainsi, je me sens plus en phase avec le monde réel. On peut bien vivre selon son propre rythme circadien, mais si personne d'autres ne le fait, on en est immanquablement perturbé dans sa vie quotidienne.

Je ne sais plus où j'avais entendu ça, et je l'ai cru. On serait prêt à croire n'importe quoi ces temps-ci, on n'en serait même plus étonné.

XXI

Temps de folie

Créatures hybrides, le 28 octobre

Quand je parle avec des connaissances, des amis, des rencontres de bistrot, j'entends de curieuses conceptions du monde qui serait entre les mains d'étranges êtres tenant en partie des Lapins Crétins, et de stratégies machiavéliques. J'ai peine à imaginer de tels êtres hybrides.

Je peux toutefois me figurer des personnages d'une intelligence moyenne qui se prendraient pour Machiavel, et qui finiraient par s'emmêler dans leurs plans jusqu'à se comporter comme des crétins. Oui, il y a peut-être quelque chose de ça dans les pays en voie de sous-développement ; des nains qui programmeraient avec des méta-données de géants, pour paraphraser quelqu'un. Oui, je n'en sais rien, l'image est plaisante. Restons badins.

Nouvelle vague, le 29 octobre

J'ai écouté un nouvel entretien de Didier Raoult avec un certain David Pujadas sur LCI. L'homme de l'art ne semble toujours pas avoir fait de stage de communication, mais il est maintenant passé maître pour suivre son idée devant un journaliste dont la mission est manifestement de le piéger. J'imagine qu'il ne doit pas être facile de conserver l'esprit clair face à des questions totalement confuses, tout en gardant un solide et cordial sens de l'humour.

Pourquoi, s'il s'agit de s'y opposer et de le prendre en défaut, personne n'a-t-il jamais songé à opposer à Raoult quelqu'un de sa carrure ? Le plus vraisemblable est qu'on n'en trouve pas. Où pourrait-on trouver des gens qui aient son expérience, ses moyens, sa capacité d'analyse, l'accès à toutes les données qu'il dissèque... ? Et qui sauraient lui opposer des arguments aussi clairs, aussi factuels, et somme toute aussi intelligibles ? Je ne sais pas où l'on en trouverait ailleurs que dans l'institut qu'il dirige, ou dans de comparables. On en a bien questionné quelques-uns, mais qui jouent tous la même partition, sur d'autres tons, s'attardant sur des aspects différents selon leurs spécialités ou leurs diverses approches, mais qui certainement ne s'opposent pas.

La deuxième vague : quelle deuxième vague ? Le virus a muté, il n'a plus le même génome, il est moins contagieux et ne tue que les agonisants. Ce n'est plus le même virus : on pourrait l'appeler maintenant covid 20. La preuve ? Des gens atteints cet hiver ont été contaminés à nouveau cet automne ; leurs anticorps ne les ont pas protégés, ils ne sont plus immunisés. Bon courage pour le vaccin.

Les mesures soi-disant sanitaires ne servent qu'à accroître les maladies diverses, et elles y parviennent assez bien dans cette saison où l'on commence à prendre froid. Elles doivent aussi déjà tuer davantage que les virus eux-mêmes, notamment en répandant la misère et en empêchant les gens de prendre l'air et le soleil, sans parler de l'effet nocébo. (L'inverse de l'effet placebo, mais aussi bien connu depuis longtemps.)

« C'est quand même bien le même virus !? » a insisté Pujadas. Raoult a éclaté d'un rire jovial : « si vous pouvez expliquer la différence entre un virus mutant et un nouveau virus, moi je ne le sais pas. » Moi non plus bien sûr. C'est d'ailleurs la question que je me posais déjà depuis un certain temps.

La décision scientifique, le 30 octobre

Comment la « communauté scientifique » s'y prend-elle pour décider si le variant d'un virus est ou n'est plus le même virus ? J'imagine qu'elle s'y prend comme pour décider si Pluton est une planète ou un astéroïde : on le met aux voix. J'imagine que c'est à peu près ainsi qu'on décide de combien va s'élever le niveau de la mer d'ici la fin du siècle. On prend tous les modèles conçus par les chercheurs, et l'on fait la moyenne, ou l'on cherche la médiane. Bon, pourquoi pas ? Ce n'est pas un scandale, du moment qu'on a compris. Mais ça le devient peut-être un peu si l'on conçoit la chose comme un concile épiscopal. Donc, on n'appellera pas les virus mutants covid 20, ce qui ne change rien.

Résidence surveillée encore, le 31 octobre

Rebelote pour la résidence surveillée. L'espace public est à nouveau confisqué. Je l'avais dit, on peut continuer ainsi jusqu'à la fin des temps. Mélenchon nous bassinait avec sa deuxième vague, il n'y en a pas, mais il y en a quand même. On pourra appeler covid 19 les nouveaux virus jusqu'à la fin des temps. La cheffe du Ramassis National veut rendre

obligatoire le vaccin qui n'existe pas encore, et n'existera jamais, contre le virus qui a disparu. Les oppositions en rajoutent.

Pourquoi ? Pourquoi personne ne se demande pourquoi ? Je veux dire sérieusement. Tôt ou tard, tout le monde saura que c'est de la folie.

Et aujourd'hui ? Je n'en sais rien. Je ne connais pas beaucoup de gens qui marchent, mais de là à savoir ce que chacun en pense... D'ailleurs, je m'en fous un peu. Pour ce que ça change.

Pourtant des questions sont bien là à se poser. Comment les plus complètes absurdités parviennent-elles à s'imposer comme seules, et contre tous ? Parce que c'est bien cela qui est troublant, pas que des idées tordues se glissent dans la tête de tel Machiavel ou tel lapin crétin, ou soient exploitées par des firmes pharmaceutiques ou quelques groupes d'intérêts, mais s'imposent à tous, du moins font converger les comportements pour des esprits qui ne cessent pourtant de se contester les uns les autres. Comme si se critiquer mutuellement favorisait l'asservissement à la même marotte.

Laïcité française, le premier novembre

Il y a quand même un bon côté à appeler toujours covid 19 le nouveau : je peux aérer la pièce où je travaille quelle que soit la direction du vent. Bientôt, la rue recommencera à sentir le jardin plutôt que le garage.

Des députés et des ministres ont choisi ces temps de folie pour prêcher la croisade ; mais attention, pas n'importe laquelle, pas la croisade de la Chrétienté, ni celle de l'Occident Moderne, pas même celle de l'OTAN. Non, la croisade de « la laïcité à la française » : une croisade bien de chez nous qui ne sorte pas des frontières. Peu importe donc que la France ne soit pas comprise de ses voisins, que les pays musulmans appellent au boycott des produits français, et que le président turc suggère discrètement à son homologue de consulter.

La laïcité n'est pas une idée française. Elle est une idée des Protestants. Leur idée était que l'Église n'était pas une institution de clercs, mais la communauté des fidèles à qui il appartenait de choisir et d'approuver ou non leurs pasteurs. Comme les Protestants envisageaient la réforme d'une seule et même Église, il ne fut pas d'abord question des rapports entre des cultes différents. Se posa incidemment la question des Hébreux, religion déjà laïque dans le sens protestant, dont nul ne savait quoi faire dans un tel modèle. Quelques années plus tard, il devint évident que l'Europe se

divisait pour longtemps entre deux christianismes. Logiquement, le principe de laïcité impliqua l'indifférence des princes en matière de religion, ce qui réglait tout aussi logiquement la « question juive ».

Le concept de laïcité n'est pas sorti tout armé de l'esprit de parlementaires, comme Athéna de la tête du Jupiter. Il fut forgé à tâtons, et à travers toute l'Europe ; il fut discuté en latin, en anglais, en allemand, en français à travers des correspondances croisées entre des militants religieux et des philosophes. Il n'y a donc qu'un seul et même concept pour tout le monde occidental, mais jouant des rôles sensiblement différents selon les sociétés. Il s'agit dans tous les cas de protéger du clergé dominant les institutions publiques, et donc aussi, par conséquent, de protéger les cultes minoritaires de ces institutions : Catholiques, par exemple, en Angleterre ; Protestants en France ; et Juifs partout..., puis quand la question a pu se poser, Musulmans de quelque obédience, Orthodoxes, Maronites, Bouddhistes, Hindouistes..., et même athées quand l'idée en fut concevable. Voilà en bon français ce que signifie laïcité, et pas « laïcité française ».

À propos, quel rapport entre covid et laïcité ? L'idée de concile épiscopal, j'imagine. Laïque, ne s'est jamais opposé à religieux, mais à clerc, à clergé.

XXII

Temps d'ébranlements

Conseils sanitaires, le 5 novembre

Je suis bien dépité par ce nouveau confinement. La circulation automobile a peu baissé, bien moins que cet hiver.

Il fait encore très bon, mais on doit se méfier de cette saison, et plus encore lorsque le climat est si hospitalier. Le jour tombe vite, et si l'on oublie de se munir d'une veste ou d'une petite laine, la fraîcheur du soir risque de surprendre l'insouciant. Voilà ce que serait un conseil sanitaire sensé : « N'omettez pas de vous couvrir, mais pas le nez et la bouche, idiots. »

Un autre risque vient de ce que les jours si courts et la fraîcheur qui vient si vite font naître l'envie de se confiner et de ne pas volontiers ouvrir les portes et les fenêtres. Il est impératif en cette saison de sortir, marcher, profiter pleinement des plus rares rayons du soleil, et d'aérer le plus possible les appartements. Inévitablement, le faible ensoleillement affecte les organismes en cette saison à laquelle la coutume a associé des idées morbides, Toussaint, Halloween. Elle affecte les organismes et même les psychologies. Ce n'est pas le moment de se remplir l'esprit avec des pensées toxiques.

Cette saison est belle, en vérité, elle est douce, elle vaut la peine d'en profiter. Son vent ne mord pas, ni son soleil que la nébulosité tamise, les feuillages qui ne sont pas encore tombés sont plus colorés que des fleurs, ses nuits sont tièdes.

Le mot « automne » m'inspire le féminin : « une automne », ça sonne bien, ça sonne mieux ; je me trompais d'ailleurs quand j'étais enfant. C'est une saison séductrice comme une femme, surtout ici à Marseille, une femme un peu mure et austère, mais belle comme savent l'être les Corses ou les Siciliennes aux yeux rieurs et au sourire d'ange, et elle ne paraît pas aimer qu'on ne tombe pas sous son charme. Comme aurait su le faire une déesse antique, elle frappe alors de morosité.

Aussi le matin, devant la grande glace, je choisis avec soin mes vêtements aux couleurs de l'automne. Chemise de flanelle à carreaux sur

un tricot de peau brique ou anthracite, pantalon d'une solide toile brun sombre, bottines aux semelles crantées, et pour le soir, une veste sans manche couleur taupe portée négligemment à l'épaule, ou la fermeture-éclair tirée jusqu'au col. J'espère ainsi plaire à celle que j'aime, qu'elle soit heureuse d'être à mes côtés, douce et belle comme un automne en Méditerranée.

Regime change, le 8 novembre

Le système démocratique n'en finit plus de rendre son dernier souffle, même dans son sanctuaire des USA. La presse vient d'y élire son président. La presse ! ? Oui, la presse, les médias quoi, et leurs bombes à fragmentations des réseaux « sociaux ». Elle y est parvenue à l'aide évidente des suffrages d'un nombre considérable d'âmes mortes (je fais bien sûr allusion au roman de Nicolas Gogol).

Les Étatsuniens ont donc appliqué chez eux le principe de la révolution de couleur. C'est bien le dernier endroit où ce genre de choses risquait d'encore marcher. Tout n'est pourtant pas déjà complètement plié, il se peut que ça foire grotesquement comme au Vénézuéla, en Bolivie ou en Biélorussie.

J'attendais un coup d'État aux USA. Je ne suis pas surpris sur ce point, je le suis plutôt par son caractère naïf, apparemment très maîtrisé, mais foncièrement maladroit. Tout s'est pourtant bien passé dans le calme, enfin presque, par écrans interposés.

Trump avait depuis quelques temps déjà perdu le pouvoir, et je ne prendrais pas de pari, quels que soient les référés et les recomptages éventuels, qu'il le regagne. Il avait perdu les médias, il avait perdu l'armée, il avait perdu Tweeter qui n'hésitait plus à censurer le président en exercice, etc. Pour autant, il n'est pas probant qu'il eût aussi perdu les suffrages, et les Démocrates prennent un gros risque à moyen et long terme à les mépriser.

Qu'importe, l'Empire devait gagner contre l'Union. L'Empire doit gagner. Où cela conduirait-il si l'élection de Joseph Biden devait être invalidée ? Ça n'aura très probablement pas lieu, mais le coup est tiré.

Les Nations vassales se sont empressées de féliciter le César bientôt octogénaire. Ici en France, on fête cette victoire au-delà de toute décence comme si elle était notre, et l'on s'évertue de décrédibiliser les avis critiques au-delà de toute raison.

La maladie sénile du progressisme, le 10 novembre

Les rapports relatifs entre les notions de gauche et de droite ont beaucoup évolué pendant ces dernières générations. Il serait trop rapide d'affirmer que gauche et droite ne veulent plus rien dire ; c'est plutôt qu'elles ne disent plus ce qu'elles disaient : à savoir liberté et égalité d'un côté, et traditions et privilèges de l'autre, disons. Le fait est que ce qui est bien toujours de la droite, paraît plus intelligent que ce qui paraît encore de gauche. Je n'aime pas ça.

Aujourd'hui, la droite effective, qui passe pour une gauche, se trouve être le camp de l'impérialisme, celui d'un empire unique, et qui se voudrait universel pour cette raison, mais qui est au contraire historique, ethnoculturel et géographiquement localisé.

Ce qui en face pourrait être une gauche, et qui serait donc anti-impérialiste, est malheureusement affecté d'une maladie sénile : le nationalisme. Aussi se convainc-t-elle seule d'être de droite, et trouve-t-elle stratégiquement correct de défendre traditions et privilèges.

Au fond, il n'y a que deux droites en fonction. Comment cette topique évoluera-t-elle ? On verra bien.

Science et laïcité, le 11 novembre

« Quel rapport entre covid et laïcité ? L'idée de concile épiscopal, j'imagine. Laïque, ne s'est jamais opposé à religieux, mais à clerc, à clergé. » C'est ce que j'écrivais ce premier du mois, et qui n'a pas paru bien clair à une lectrice pour laquelle je me sens tenu de m'expliquer mieux.

Je disais donc que le concept de laïcité fut conçu par des communautés protestantes, qui étaient donc catholiques encore et n'envisageaient, ni même ne concevaient, une autre réforme que celle de l'Église catholique. Ils ignoraient donc la question, qui alors ne se posait pas, des rapports entre fidèles de diverses religions, et moins encore entre croyants et libres penseurs. Leur problème était celui des rapports entre fidèles et clercs ; rien de plus.

Ce n'est qu'à partir du moment où la Réforme se révéla être plutôt un schisme, puis que les Protestants se divisèrent aussi entre Luthériens et Baptistes, Puritains et Presbytériens..., que la question concerna aussi, inévitablement, la diversité des cultes, et donc, nécessairement, la séparation entre politique et religion. Pour autant, le fondement restait le

même. Les Européens n'étaient plus prêts à se laisser dicter le vrai et le faux par des clercs.

On doit mettre une telle idée dans la perspective de la révolution de la Science Moderne. La vérité n'y est plus fondée sur le statut des savants qui l'énoncent et la diffusent sur la base d'un consensus, d'un concile. Elle repose rigoureusement sur l'inférence et l'expérience : la modélisation géométrique, et l'expérience reproductible.

Sur ce point, on remarquera encore que le bon docteur Raoult met, avec opportunité et force discernement, ses mocassins dans le plat.

XXIII

Grandeur et petitesse de la terreur

Vertige, le 14 novembre

J'ai appris ce soir incidemment que le conseil de l'ordre des charlatans vient de porter plainte contre le Professeur Raoult. Tout cela fait partie de ces choses dont on peut avantageusement s'épargner la critique tant elles s'évertuent à se plonger seules dans la dérision.

Bon, soit, rien à dire, mais un vide demeure devant soi, vertigineux et angoissant. Moi comme les autres, nous avons toujours un temps de retard devant ce vide déferlant.

Il ne nous laisse rien à critiquer, rien à combattre, rien dont on pourrait se débarrasser. Il nous laisse interdits devant notre propre impuissance à reprendre la main et à produire, quand, au fond, il ne resterait plus rien pour nous barrer le chemin, sinon du vide. Nous cherchons des prises en vain.

Un soutien hostile, le 15 novembre

Ça ne traînait pas au début. Sitôt l'élection annoncée par les quatre grandes chaînes et leurs réseaux « sociaux », le petit monde de l'OTAN s'est empressé de faire allégeance, et si Trump faisait de la résistance, c'est lui alors qui était supposé chercher à usurper le pouvoir.

On se demande pourtant ce qui aurait été entendu si une telle élection s'était déroulée ailleurs, notamment de la part des USA. Les chefs d'État des principaux pays, Chine, Russie etc, attendent toujours des déclarations plus officielles pour reconnaître le vainqueur putatif ; la Cour suprême accepte d'étudier les plaintes des Républicains.

Plus le temps passe et plus on voit que le vote Biden fut loin d'être un raz-de-marée ; que se sont passées des choses vraiment étranges dans les bureaux de vote et lors du dépouillement, je veux dire plus bizarres que de coutume. Bref, ce sont ceux-là mêmes qui l'ont élu sans attendre seulement un véritable verdict, qui sèment maintenant le doute à vouloir trop fébrilement le lever, et à afficher une assurance forcée.

Il me paraît impossible maintenant de destituer le président en exercice comme s'il refusait le résultat des urnes. Ça ne passerait plus. Alors ? Alors on verra bien.

Les zélites, le 18 novembre

« Les élites », c'est un terme curieux dans son emploi devenu commun. Il se donne des airs de paradigme sociologique : une classe. Laquelle ?

Pourquoi pas tout simplement « les exploités » ? Non, on sent que ce serait impropre. Ce terme ne désigne pas une classe dont la fonction principale serait d'exploiter le travail des autres, bien qu'elle le fasse aussi. « Classe dirigeante » serait plus juste. Ce n'est pourtant pas ce que veut dire et dénier tout à la fois, le choix des mots « les élites ». Ces mots qui ne sont pas les bons, à la place desquels sont-ils mis ? Peut-être « les clercs ».

Les clercs, le clergé : la classe qui reproduit et contrôle l'idéologie. La formule m'économise par la même occasion de devoir expliquer ce que j'entends par « idéologie » : le système de pensée que produisent les clercs.

Les élites, ça a davantage de prestige, ça laisse penser que les clercs seraient bien des élites. Les clercs disent seulement ce que les autres doivent penser. Ça n'en fait pas des élites, seulement des personnes qui savent ce qu'on doit dire pour être inodore et incolore, neutre et objectif, disons. Elles font souvent de longues études pour cela.

Le clergé doit être neutre et objectif, impersonnel, comme il est de mise dans une institution nationale et laïque (surtout « laïque à la française »). Un clergé laïque : pour éviter l'oxymore, on dit « les élites ».

Temps doux et ensoleillé, le 21 novembre

Il pleut très peu, et pourtant la terre est toujours humide. J'ai balayé devant chez moi en début de semaine. Mon jeune voisin avait ouvert l'eau de la rue ; j'en ai profité pour donner un coup de balai et nettoyer les feuilles mortes qui formaient déjà un tapis d'humus. Il n'y en a plus maintenant sur les branches. Je crois bien que le balayeur municipal n'est plus passé depuis au moins l'an dernier. Eh bien ce samedi, le trottoir est encore humide où j'avais jeté de l'eau.

Il fait beau pourtant, les jours sont brefs mais ensoleillés, un léger mistral a soufflé. Il n'empêche pas une légère nébulosité dès qu'il faiblit, et qui rend les étoiles la nuit à peine discernables.

Totalitarisme total, le 23 novembre

Tout le monde a peur. D'une angine de poitrine ? Bien sûr que non. Chacun a peur de menaces bien plus personnalisées qui rôdent dans son ombre. Cette épidémie d'angine (laissons les noms savants au clergé qui doit faire croire qu'il est plus sachant que quiconque) révèle la peur qui puait déjà autour de nous.

Pourquoi le conseil de l'ordre attaque-t-il en justice le professeur Raoult, au risque de se faire traîner dans la boue ? Pourquoi s'y risque-t-il quand on sent les institutions bien fragiles ? Pour terroriser les médecins probablement, qui risqueraient leur gagne-pain, et dont beaucoup se sentiraient en position instable pour se défendre, manquant probablement d'assurance quant à leur déontologie.

Très peu de gens sont au clair avec leur déontologie, et ils s'en sentent précarisés. Cela répand une peur diffuse. Ce n'est pas la peur d'une angine, d'un rhume ou d'une grippe, avec laquelle on vit toutes les saisons fraîches et peu ensoleillées, quand les températures avoisinent les dix degrés, et dont on se soigne en trois ou six jours ; c'est une peur plus diffuse, et dont personne ne tient beaucoup à parler.

Chacun a peur de sa propre médiocrité en fait, et de la dépendance où elle le place. Ce n'est pas une crainte métaphysique, mais plutôt infra-physique, pour tout dire : financière. Qui craint de perdre son emploi, qui son statut, qui ses allocations, qui son réseau, qui ses subventions, ses arrangements, ses dessous de table, ses avantages... Ça ne vole pas haut, mais ça n'en crée pas moins un climat de terreur.

Ça ne vole certes pas haut, mais ça peut devenir tragique, létal. Cet hiver, plus de gens en mourront que d'une grippe ou d'une angine, ou bien celles-ci les emporteront pour s'être retrouvés à la rue.

Évidemment, avec un masque chirurgical sur la gueule, on n'est pas à son avantage. On a l'air con, surtout face à aucun danger sanitaire réel, et ça paralyse, ça rend pleutre. Naturellement, lâcheté et terreur régnaient déjà bien avant 2020. C'est devenu récemment plus visible, avec bien d'autres choses depuis le début de l'année.

On pourrait toujours se dire que ce n'est pas un vrai régime de terreur, que ce n'est pas si grave un masque sur la figure, pas si grave en réalité. D'ailleurs c'est une dictature totalement démocratique que nous avons sous les yeux, tout le monde est terrorisé, égalitairement pourrait-on dire,

même ceux qui réglementent la terreur, même les clercs et leurs tontons macoutes, qui perdent leur sang froid et les pédales. Il s'agit donc alors d'un régime totalement totalitaire.

XXIV

Impressions d'automne

Sonder la lune, le 26 novembre

« 73 % des Chinois considèrent la Chine comme démocratique, alors que seulement 49 % des Américains pensent la même chose des États-Unis. » Je n'ai plus trace d'où j'ai noté ces chiffres qui sont d'ailleurs à prendre pour ce qu'ils valent. (Le nombre me semble élevé pour les USA.) Tout dépend aussi de ce que l'on appelle démocratie. On peut songer à la démocratie que les États-unis sont parvenu à exporter en Irak, en Afghanistan, en Libye, en Ukraine ou ailleurs.

Quoi qu'il en soit, on assiste ces derniers temps à une vague de propagande anti-chinoise qui atteint des proportions carrément psychotiques. Je me suis laissé dire que les autorités étasuniennes avaient débloqué pour cela des fonds considérables.

La presse dominante n'est pas seule à s'y mettre, même divers esprits critiques de gauche ou de droite apportent sur leurs blogues leur modeste contribution. Serait-ce une façon de montrer patte blanche pour se faire pardonner les coups de griffe ? Je n'en sais rien, mais je suis sûr qu'ils n'ont rien touché, eux. Moi non plus, et quand ce sera le cas, je verrai. D'ici là, je balance plutôt comme les sondages.

Bon, revenons aux choses sérieuses. Je ne sais même plus ou en est la sonde chinoise destinée à explorer la lune pour y chercher de l'eau, le *Lapin de jade*, je crois me souvenir. N'est-ce pas à la fois plus concret et plus poétique ?

Journée de printemps, le 29 novembre

Ce dimanche est une magnifique journée de printemps. Encore une fois, je ne dis pas que la presse mente ; peut-être fait-il bien un temps épouvantable partout ailleurs. Si c'est exact, le monde entier devrait légitimement être informé que nous avons ici un merveilleux et surprenant temps de printemps. D'un autre côté, je comprends mal que le soleil soit éclatant et qu'il fasse si bon ici alors que tout autour de Marseille, des bouches du Rhône peut-être, on ne connaîtrait que verglas ciels bouchés ou inondations.

Lettre à Henri, le premier décembre

Salut,

[...] La situation me laisse un peu les bras ballants. Comment enfoncer des portes qui sont déjà à terre ? J'ai l'impression que presque tout le monde a à peu près compris la situation. Les autres ne doivent pas vouloir comprendre ou avoir des problèmes cognitifs. Pour ce que ça change...

Ça ne peut pas changer grand-chose parce qu'on ne trouve pas, je ne dis même pas des solutions, mais seulement des perspectives. De toute façon, toujours les actes devançant la pensée ; alors, ça encore, ça ne change pas grand-chose.

Certainement, je ne me satisfais pas d'avoir à peu près compris. J'aimerais comprendre davantage. Depuis ce printemps, j'ai la forte impression que le confinement en est d'abord un de l'économie et du commerce ; une façon de les congeler, de tirer le frein à main. J'y vois une façon de ralentir la chute, tout en lui donnant une explication commode, et des moyens faciles de contenir toute agitation.

C'est une forte impression que j'ai. Il me semble que le travail était devenu plus consommateur que producteur, aussi coûte-t-il peut-être moins de le ralentir, mais je ne comprends pas nettement les détails. Geler, ralentir ; ce n'est certainement pas une solution, ni même une perspective.

Mais comment refuser de ralentir une chute ? Il se pourrait qu'un certain nombre de ceux qui semblent ne pas vouloir comprendre la situation réelle, soient plus ou moins animés par cette intuition. Pour autant, ralentir ne change rien.

Amitié, jp

Surréalité, le 2 décembre

Ça y est, le temps hivernal a pointé son nez, avec un vent du nord modéré mais glacé.

On essaie de garder les mains dans les poches.

Aujourd'hui les mouettes volent bas, rapides et proches, entre les façades des petites rues, très blanches sur le ciel propre. Elles ont quelque chose de surnaturel. Je ne sais quoi. Plutôt est-ce au lieu qu'elles donnent un ton fantastique, plus réel que de nature disons, c'est ça, surréel.

l'espace, le 5 décembre

Avec ce temps, il était prévisible que je prenne froid. Rien de grave, un début de rhume dont je suis venu à bout avec des essences. Depuis deux jours, le ciel est couvert de nuages hauts et gris, et les chaussées sont encore humides ce matin.

Les mouettes volent haut, comme toujours quand il fait ce temps, et elles donnent l'impression que les nuages le sont plus encore. Ces oiseaux ont un art achevé de jouer avec l'espace.

Ce que pensent les autres, le 6 décembre

Influencer ce que pensent les autres, c'est devenu une obsession, semble-t-il. Tout l'internet paraît avoir été transformé, pour ne pas dire saboté, à ce seul usage. Influencer les autres est une idée fixe. Celle-ci avait cependant animé les esprits humains bien avant l'internet. Moi-même j'en ai été obsédé en d'autres temps. En ces temps-là, l'idée en était encore raisonnable ; on pouvait croire y parvenir, et l'on y parvenait dans une certaine mesure.

De simples conversations de café étaient alors susceptibles d'aiguiser les réflexions et de les tramer efficacement. On ne doit surtout pas déconsidérer les conversations de bistrot. Elles constituaient à peu de frais d'irremplaçables moyens de passer ses idées à la critique collective, en proportion du moins de son habilité à choisir ses compagnons de table.

En hordes, on y parvenait mieux, et plus encore au moyen de la publication. Dans ma jeunesse, les moyens de publier avaient déjà beaucoup progressé. Plus encore qu'influencer quiconque, le principal intérêt était de forger patiemment ses énoncés, les relire à satiété et les corriger, avant de les critiquer en comités de lecture. Tout cela était encore raisonnable à l'époque.

L'internet a constitué un saut qualitatif, un saut qui permettait de passer aisément de l'idée fixe à la démence. Il était déterminé par le passage au tirage illimité. Jusqu'alors, quoi qu'on eût publié, on buttait sur le chiffre du tirage. Il forçait à se faire une idée, et même plus qu'une idée, une connaissance, d'un lectorat auquel on s'adressait. Avec l'internet, il devenait possible de s'adresser à la cantonade, c'est-à-dire à la fois à tout le monde, et à personne.

L'internet nous donnait les moyens réels, mais seulement virtuels, de nous adresser à tous. Sitôt en ligne, la page était accessible, sans aucun

travail supplémentaire, à tous les usagers de l'internet, même si chacun comprenait fort bien que jamais la totalité des utilisateurs de l'internet ne s'arrêterait sur cette page. Alors a commencé la course au référencement et aux abonnés, et là, ce n'était plus raisonnable.

Assurément, je le sais, l'internet offre bien d'autres usages efficaces et sensés. Du courriel au site public, il autorise des échanges modulés, adaptés à toutes les éventualités, pour quiconque en connaît le besoin. Il a pourtant évolué dans des directions différentes et totalement aberrantes. Des quantités d'outils numériques à peu près incontrôlables incitent, contraignent même d'une certaine façon, à ces usages aberrants, qui se réduisent presque exclusivement à tenter d'influencer ce que pensent les autres.

On est tenté de les influencer à ce point obsessionnellement qu'on ne songe même plus à transmettre ses propres pensées, ses propres opinions, si tant est qu'on en ait encore. N'importe lesquelles feraient l'affaire. Ces moyens alimentent une frénésie à entraîner la cantonade à croire ou à penser n'importe quoi, du moment que tous le pensent, du moment qu'on est au moins les plus nombreux possible à penser de la même façon.

On ne peut qu'en être surpris au moment où ce que pense quiconque paraît ne plus avoir la moindre importance. Mieux encore, où l'on ne perçoit plus ce qu'une « opinion publique », ou seulement « représentative » aurait encore de force ou de pouvoir, face à un clergé, peu intelligent peut-être, mais fortement outillé et coordonné pour diffuser massivement son catéchisme, et protégé par ses tontons macoutes en voie d'émancipation complète. « Les autres » peuvent bien penser n'importe quoi. Pour ce que ça changera.

XXV

Les mots

Sujets énigmatiques, le 8 décembre

On dit « la science ». De quoi parle-t-on ? De-ci de-là, on voit apparaître ce sujet énigmatique qui paraît familier tant qu'on ne s'y arrête pas ; il ne demande alors aucune explication et semble limpide. Mais si un petit enfant demandait « c'est quoi la science ? », que répondrait-on ? Aucun adulte ne poserait la question, bien qu'il ne saurait répondre à l'enfant.

Je sais très bien ce qu'est la science, et je serais capable de la définir. Descartes, Newton, Einstein... Peut-être devrais-je préciser : la science moderne. Expérience et inférence sont les deux mamelles de la science, de la science moderne.

Je ne suis pas convaincu que ce soit ce que je dois entendre la plupart du temps quand le mot « science » est employé. Parfois je devrais plutôt entendre « la communauté scientifique ». Paraissant plus précise, cette dénomination ne l'est pas beaucoup plus. Où y aurait-il une communauté scientifique ?

La plupart du temps, la syntaxe dans laquelle est inséré le mot « science », signifie bien quelque-chose comme « institution scientifique » : « La science affirme... », c'est-à-dire « l'institution scientifique... ». Soit, mais ce n'est pas la même chose. Si l'on entend dire, par exemple, que la science est fortement remise en question ces temps-ci, que doit-on entendre : La communauté scientifique (genre communion des saints), ou la méthode scientifique ?

Souvent, remettant en question la première, on se laisse entraîner à contester implicitement, voire explicitement, la seconde, ou, au mieux, à le laisser entendre. Ceci cache le plus important : la science moderne peut se voir attaquée par ce qui se prétend en être l'institution, l'autorité, les clercs. L'institution cherche peut-être à émanciper des exigences scientifiques le pouvoir des clercs.

« La science nous apprend que ... » Comment comprendre ce début de proposition ? Comme « l'expérience renouvelable et l'inférence mathématique nous apprennent que... » ; ou bien « les porte-parole des

institutions scientifiques nous apprennent que... » ? Ce n'est pas du tout la même chose.

Beaucoup de tels sujets énigmatiques se promènent dans la plupart des énoncés, et il est avisé d'y regarder de plus près.

Du sens des mots, le 10 décembre

C'est un peu contre-intuitif : on a l'impression que les choses sont bien là, sous nos yeux, sous nos mains, sous nos pieds, et qu'il n'y a plus, par convention, qu'à les nommer. Ce n'est pas si simple. En réalité, une bonne part de nos objets linguistiques ne correspondent à rien dans le monde réel, n'y désignent rien. Quelques-uns n'ont même aucun sens, ou bien des sens contradictoires ; c'est-à-dire qu'ils paraissent en avoir si l'on glisse sans s'arrêter de ceux qui les précèdent à ceux qui les suivent, mais que ce sens se disperse si l'on tente de les comprendre ensemble.

Donner un sens plus pur..., le 12 décembre

Descartes avait écrit un ouvrage remarquable, quoique peu connu, car demeuré inachevé et donc inédit ; un peu comme s'il l'avait écrit pour lui-même : *Règles pour la direction de l'esprit*. Pour atteindre son but, renouveler la philosophie, il avait commencé par en revivifier le vocabulaire.

Il n'avait inventé aucun mot nouveau. Il avait écrit en latin, utilisant les termes couramment employés depuis longtemps dans la philosophie naturelle. Il en avait simplement renouvelé les significations, appelant à ne plus songer à celles qu'ils avaient dans les anciennes écoles.

J'ai toujours su que c'était la bonne méthode : arrimer son vocabulaire à de solides intuitions des sens ou de la raison (« intuitions » au sens cartésien, *intuire*), sans prendre la peine de forger des mots nouveaux.

« Je ne pense pas du tout à la manière dont chaque expression en ces derniers temps a été employée dans les écoles, parce qu'il y aurait une extrême difficulté à vouloir se servir des mêmes noms pour exprimer des idées profondément différentes ; mais je m'en tiens uniquement à la signification de chaque mot, afin qu'à défaut de termes propres, je prenne chaque fois pour traduire mon idée ceux qui me lui semblent convenir le mieux. » Descartes ; *Règles pour la direction de l'esprit*.

N'ayez pas peur, le 18 décembre

Une chose étrange s'est déroulée en France l'hiver dernier. Un homme était tout désigné pour devenir le « Monsieur covid ». Il avait tous les moyens et toutes les compétences pour prendre les décisions, à la tête de l'Institut Hospitalier Universitaire Méditerranée-infection, et il aurait été alors pour le gouvernement et pour toutes les institutions de santé, un parapluie irremplaçable, qui ne fut d'ailleurs pas remplacé.

Je ne suis pas une mouche et je ne sais pas ce qui s'est passé à Paris pour qu'il ait éprouvé le besoin de démissionner du conseil sanitaire, et de laisser la barre dans des mains incapables de la tenir. Je peux pourtant le deviner : on attendait seulement de lui qu'il serve de parapluie. Non contents de se priver de l'aide du plus efficace centre de recherche d'Europe et de Navarre, on s'est évertués grotesquement de le discréditer, transformant la mise en scène d'une tragédie pandémique, en opéra bouffe.

J'ai écouté la dernière intervention de Didier Raoult sur la chaîne de l'IHU, et l'entretien du Professeur Luc Montagnier chez France soir. Les deux s'inquiétaient d'une guerre menée par « les autorités » et la presse contre la science, et les difficultés conséquentes pour chacun de savoir quoi penser. J'aurais aimé les rassurer. Bien sûr qu'on peut savoir quoi penser, et peut-être mieux que jamais maintenant que toutes les « autorités scientifiques » sont discréditées.

Quand j'ai découvert les premières vidéos de l'IHU l'hiver dernier, je n'ai pas été impressionné par le CV du Professeur Raoult, ni par sa bibliographie, que je n'avais pas d'abord recherchés. Je l'ai été par les données factuelles et les explications parfaitement claires et intelligibles. Je l'ai été par l'impressionnante quantité de travail effectué par tant d'équipes ; par l'importance des moyens mis en œuvre ; par la limpidité des synthèses. En contraste avec les chiffres sans queue ni tête déversés par la presse et le gouvernement, la seule intelligence d'une tête bien faite y trouvait pleine satisfaction, même si, par la force des choses, tout venait de têtes bien pleines. N'ayons pas peur, donc, la révolte des clercs contre la science est mal partie, même avec l'aide de tontons macoutes et d'une intelligence qui ne saurait être qu'artificielle.

Naviguer dans la pensée, le 20 décembre

Pourquoi ai-je écrit toutes ces pages depuis bientôt un an ? Bien évidemment, pour m'y retrouver. Sans les écrire, on finit toujours par

ressasser les mêmes pensées. Une fois notées, ce n'est plus nécessaire. Si on les oublie, on les garde sous la main, on les relit, on les poursuit. Si elles se modifient, eh bien on s'en aperçoit. On ne change pas d'avis sans même s'en rendre compte. On ne suit plus son idée, on la navigue.

Je sais que deux ou trois personnes ont lu ces notes, au moins partiellement. Je le sais car j'en ai eu quelques retours. Il y en eut peut-être d'autres, mais je le l'ai pas su. Cela me convient. J'ai écrit ces notes pour moi-même, mais il me satisfait qu'elles soient lisibles à d'autres, ouvertes à quiconque. Cela m'aide à garder une certaine rigueur, ne serait-ce que syntaxique.

Je m'en satisfais mieux qu'à échanger des propos avec des interlocuteurs précis, oralement ou par écrit, ce que je ne m'interdis pas non plus bien sûr, quoique ce ne soit plus facile en ces temps de résidence quasi surveillée et de lieux publics fermés. C'est bien ainsi, et je ne cherche surtout pas à avoir plus de lecteurs. Si j'en avais davantage, je serais très ennuyé.

Pour des raisons qui paraissent échapper à toute rationalité, la plupart des gens souhaitent lire ce qui est lu par la plupart des gens. Le cercle paraît ainsi étanchement fermé ; et j'ai perdu l'habitude de m'inquiéter qu'il s'ouvre. Je connais aussi beaucoup de gens qui souhaiteraient être lus par beaucoup de gens, pour des raisons que je comprends mal. Sans doute souhaiteraient-ils les influencer, les guider, construire des échanges constructifs, je ne sais. Ce sont pourtant souvent de solides esprits. Pourquoi donc ?

Dans ma jeunesse, je me suis cependant souvent embarqué moi-même dans diverses publications, « embarqué » est précisément le mot. J'ai beaucoup de mal aujourd'hui à percevoir ce qui m'animait alors. S'embarquer, c'est cela, naviguer pour je ne sais plus quelle aventure.

XXVI

De la liquidation

Liquidation de l'Occident, le 22 décembre

L'idée directrice qui me guide depuis le début de l'année, est celle de la liquidation de la civilisation occidentale. La fin de l'Occident Moderne, de la Modernité, ce n'est pas rien ! Ce n'est pas une idée qu'on accepte à la légère.

Au tout début de ce siècle, je n'étais pas prêt à l'admettre. Je balançais plutôt entre celles d'une renaissance et celle d'une chute. Je dois dire que j'étais plus préparé que d'autres à envisager une chute, par ma culture surréaliste. D'un autre côté, le projet surréaliste d'une *nouvelle réforme de l'entendement* est une allusion si explicite à cette modernité occidentale, qu'elle n'invite pas à lui imaginer un terme proche. Je balançais...

La civilisation occidentale moderne, c'est énorme, quoique peut-être moins qu'on est éduqué à l'envisager. Cette civilisation, la mienne, n'est pas si vieille ni si exceptionnelle. Elle ne date que de quatre ou cinq siècles, et le monde tournait déjà avant.

Il est dur de définir le moment où naît une civilisation. La modernité a-t-elle débuté avec la physique de Galilée ; l'épistémologie et la géométrie de Descartes ; la philosophie de la Mirandole ; les prêches de Luther ; la prise d'arme de Müntzer ; ou les premiers grands navigateurs ? Tous ces événements étaient nécessaires, mais aucun n'était suffisant.

Cette civilisation qui fut presque immédiatement mondiale, n'est pas si vieille qu'on le croit. Elle n'est pas le simple prolongement de l'Occident Chrétien, pas plus que ce dernier ne fut celui de la civilisation gréco-latine. La continuité entre ces trois civilisations est une fable. La civilisation romaine ni hellénistique n'ont nourri le seul occident ; mais tout le monde méditerranéen et toute l'Eurasie ; et elles ne sont à la source d'aucune. L'Histoire est une fable perpétuellement réécrite.

Cela va sans dire, le terme de civilisation tient plus de la notion que du concept. Il désigne des ectoplasmes aux contours flous. Je m'en contente.

De l'impérialisme, le 23 décembre

Dans la perspective selon laquelle je me place, les études post-coloniales ont toutes leurs raisons d'être, de même que les analyses sur la racialisation. Cette notion de *racialisation*, de *racialisé*, est singulièrement pertinente. Je suis avec intérêt ces courants d'idées, et je suis amusé de combien ils agissent comme du poil à gratter sur certains penseurs qui, autrement, risquaient de me paraître sérieux.

La racialisation fut le caractère le plus saillant du stade suprême du capitalisme (pour le dire ainsi) ; celui précisément qui est en train d'être liquidé. Saisir cette racialisation en tant que telle donne immédiatement une vue plus large que la plate constatation d'un racisme, suivie de sa condamnation automatique, stérile et tautologique quelles que soient les valeurs morales dont elle se pare.

Retour sur ces dernières décennies, le 25 décembre

L'habitude qu'on a prise de décomposer la liquidation en une nuée de crises successives ou simultanées, n'avance à rien. Elle ne permet surtout pas de comprendre la liquidation du système dans son ensemble. Ce que j'appelle ici système, pour lui donner un nom générique, est d'abord celui, juridique et financier basé aux USA ; une force militaire, l'OTAN (qui ne signifie pas Organisation Terroriste de L'Atlantique Nord, mais le pourrait) ; un complexe idéologique de communication et de surveillance, constitué d'un réseau de câbles et de satellites d'une efficacité confinant à l'hallucination, assénant des vérités plus vraies que toute vérité, etc.

La mission que se donnait ce système était de combattre le communisme ; le combattre obsessionnellement et fanatiquement, ne reculant devant aucun crime de guerre ni contre l'humanité. Alors, en face, qu'était le communisme ? Deux choses bien différentes et cependant liées par de profondes attaches : d'un côté les mouvements ouvriers, à la fois nationaux, internationaux et internationalistes ; et de l'autre l'URSS.

Ils étaient parfois alliés déclarés, et même passionnés, mais ils étaient surtout alliés objectifs, et quelquefois même méfiants. Les deux étaient alliés aussi avec les peuples colonisés qui cherchaient leur indépendance. Il existait de fortes fractions du mouvement ouvrier dans les peuples colonisés, on y trouvait aussi de fortes fractions du mouvement communiste, quoique le sens donné aux mots soit toujours à questionner.

L'indépendance n'impliquait pas nécessairement le communisme, pourtant l'URSS d'un côté, et le mouvement ouvrier de l'autre, en étaient des alliés objectifs. Certains mouvements de libération nationale ont pensé que l'indépendance leur serait accessible à moindre coût en faisant l'économie de cette alliance avec le « communisme » contre le bloc impérialiste. Tout dépend aussi du sens à donner à « libération » et à « communisme ».

Le monde atlantique commençait à être malmené par ce qu'on a appelé le tiers-monde dans les années soixante, et l'URSS y trouva de nombreux alliés objectifs. Pendant ce temps, le mouvement ouvrier dans le monde atlantique commença à remporter des victoires à la Pyrrhus, accroissant son confort de vie, mais au prix de son rapport de force, puis de sa déroute.

Au fur et à mesure que ses alliés, soit ouvertement communistes, soit seulement anti-impérialistes, devenaient plus nombreux et puissants, l'URSS perdit sa centralité, et même sa crédibilité, jusqu'à sa propre déroute et son effondrement. Le bloc anti-communiste crut alors qu'il avait gagné. Il se crut dominer la planète sans partage. Quiconque possède une once de bon sens pouvait comprendre combien ses stratèges se trompaient, et combien ils étaient ignares en matière d'histoire et de géographie.

Si l'on s'en tient au seul point de vue de la croissance, de la démographie et de la productivité, on voit bien que l'Ouest n'a rien gagné. Il a bien croqué une part de l'URSS et des pays du pacte de Varsovie, mais qui représentent quoi dans les équilibres mondiaux, et pour en faire quoi ? Il a affaibli ses classes laborieuses et ingénieuses, mais au prix de l'affaiblissement de sa force de travail et d'invention, s'enfonçant toujours plus dans le sous-développement.

Il est probable que la gérontocratie de Washington se réjouisse des déboires de l'Union Européenne, de la sortie de la Grande-Bretagne avec les rêves en lambeaux de son vieil empire ; qu'elle y augure leur plus facile soumission. Si l'âge moyen de leurs cervelles était plus bas, ils s'inquiéteraient davantage des faiblesses de leurs alliés.

Ce n'est pas parce que le bloc anti-communiste se liquide, que ceux à qui il s'attaquait, ou qui cessent de s'y soumettre, deviendraient socialiste. Quelques pays s'en réclament toujours avec conviction. La Chine notamment, qui devient chaque jour davantage une puissance majeure, est dirigée par son parti communiste qui affirme bien qu'il agit pour

l'avènement du socialisme, mais se garde de dire qu'il serait déjà instauré. Une lourde ambiguïté est ainsi levée.

Ce n'est pas un bloc socialiste qui est en train de se construire en face de celui qui se décompose. Simplement, il n'est pas un bloc anti-communiste ; un bloc dont l'anti-communisme serait le ciment. Il n'a même pas vocation à constituer un bloc, ou quoi que ce soit de cette nature. Aucune nation ou fédération de nations, ou quelque pacte, ne prétend entrer en concurrence avec les États-unis pour diriger le monde ; seulement l'en empêcher, ou encore tout autre.

Dépasser l'ère du feu, le 26 décembre

Bref, ce n'est pas un changement de domination qui se profile ; une simple modification des rapports de force, une interversion des places, si l'on veut. Les bouleversements qui se dessinent seront bien plus profonds. C'est un renversement de civilisation avec un renouvellement de tous les paradigmes qui est en jeu. Je suis évidemment bien incapable d'en rien prédire, et je suis convaincu que personne ne l'est ; que ces changements sont proprement imprédictibles.

Seule la liquidation du système atlantique est prévisible car elle est déjà fortement en cours, et qu'on ne voit rien qui pourrait l'entraver. Aussi toute conjoncture, tout projet, toute perspective devrait déjà partir de là. Tous ceux qui vivent ici, dans le monde atlantique, devraient commencer à y songer sérieusement.

Les dimensions macro-économiques, géopolitiques, militaires, technologiques, industrielles..., ne sont pas négligeables, mais je pressens que l'aspect majeur concerne pour l'essentiel le champ scientifique et épistémologique. Pour être tout à fait devin, si ce n'est prophète, je dirais que l'enjeu décisif consiste à concevoir l'énergie autrement qu'à travers la combustion : en quelque sorte, dépasser la découverte du feu. L'avenir appartient à ceux qui résoudront non pas la question des émanations de carbone, il est déjà trop tard, mais de sa pénurie, et celle des déchets radioactifs.

XXVII

Le fantôme de la liberté

Des valeurs, le 27 décembre

L'empire qui aujourd'hui se décompose ne tient pas à se définir par son seul anti-communiste, bien qu'il ne cherche pas à en faire mystère. Il doit se trouver quelques principes positifs à affirmer : « démocratie », « liberté », qu'il préfère appeler ridiculement « nos valeurs ».

S'il sut paraître crédible en d'autres temps avec cela, il a cessé de l'être. Il cesse toujours plus vite et plus complètement de le paraître, comme chacun peut le savoir, ou, pour les très lents, commencer à s'en rendre compte.

Pensée pour moi-même, le 28 décembre

Comme je l'ai dit, j'écris pour moi-même. Me donner la possibilité d'avoir malgré tout quelques lecteurs me contraint à rendre mes énoncés au moins intelligibles à un autre. Je ne peux m'imposer plus, comme étaler des arguments et des documents à profusion pour ce qui m'est déjà suffisamment clair. Je me satisferai donc de tailler mon chemin à la serpe.

Remarque sur la révolution d'octobre, le premier janvier

J'ai été profondément trompé sur l'URSS. Je n'aime pas avouer cela, car il est toujours possible de vérifier un peu mieux ses sources, mais, pour le moins, je n'ai jamais été détrompé. J'étais convaincu que l'Union Soviétique n'avait plus rien de soviétique. Le vieil anti-communisme pavlovien présentait l'URSS comme une dictature bureaucratique doté d'un État surpuissant, un totalitarisme où se confondaient politique et économie, bref, comme le modèle achevé dont l'autre bloc semblait seulement suivre les traces avec un peu de retard, et l'antithèse du pouvoir de soviets. De l'autre bord, du côté de ceux qui défendaient l'Union soviétique, on n'évoquait non plus jamais les soviets. On insistait davantage sur le soutien aux luttes anticoloniales, aux mouvements anti-racistes, à la rigueur aux politiques sociales. Plus à gauche, chez les plus ou moins libertaires, trotskistes, ou maoïstes, on accusait plutôt la bureaucratie d'avoir liquidé les soviets, soit dès Lénine pour les premiers ;

dès Staline, pour les seconds, et après Staline pour les derniers. On y trouvait toutes les nuances possibles quant à ces successives liquidations.

En somme, de quelque côté qu'on se tournât, rien ne paraissait moins soviétique que l'Union Soviétique. Ce n'est qu'au moment où elle s'est effondrée, que j'ai découvert, non sans quelque surprise, que survivaient pas mal de traces d'un pouvoir ouvrier, et que le redressement plutôt rapide de la Fédération de Russie lui en était fortement redevable. Je ne me suis aperçu qu'alors de la radicalité de la Révolution d'Octobre, malgré ce qu'on doit bien appeler son échec, bien antérieur, lui, à l'effondrement ; l'échec du socialisme international.

Et si l'on voyait le monde à l'envers ? le 2 janvier

Je crois que ceci explique l'évolution paradoxale des notions de « gauche » et de « droite ». On s'est mis à appeler « soviétique » ce qui est son complet contraire : l'État hypertrophié, et à l'associer à la gauche. Depuis quelques dizaines d'années, on pense à la gestion étatique quand on dit « gauche ». Et l'on pense à son double, la propriété privée des moyens de production, quand on dit « droite ».

Ce ne sont que des mots ; et les mots, des conventions. On doit pourtant bien se tenir à celles-ci une fois que l'on en a décidé, si l'on souhaite continuer à faire usage de la parole. Pour moi, la droite continue à signifier les traditions et les privilèges, et, en conséquence, un état fort pour garantir la propriété privée des moyens de production ; et la gauche, la liberté et l'égalité, c'est-à-dire un État peu invasif, et même, tant qu'à faire, pas d'État du tout, et la gestion de la production par les travailleurs eux-mêmes. Qu'importe, chacun est libre de choisir son vocabulaire, tant du moins que les énoncés conservent un sens, et qu'ils ne se chargent pas d'un lexique aux significations contradictoires et sans rapports avec des objets réel.

Si quelqu'un veut dire de droite les idées qui m'inspirent, je veux bien changer de convention, elles sont faites pour ça, et l'on pourra bien qualifier Joseph Biden de gauchiste. Une telle convention paraît être déjà adoptée aux États-unis.

Les chercheurs affirment en effet avoir découvert aux USA un étrange courant politique : les « libertariens » (*libertarians*). Ils seraient en quelque sorte des anarchistes de droite (?). Des Européens enthousiastes auraient même déjà rejoint ce courant, bien que je n'en ai personnellement jamais

rencontrés, ni ici en Europe, ni aux Amériques ; pas plus que des platistes. C'est étrange, car « libertarien » se veut traduire en français *libertarian*, qui est pourtant la traduction de « libertaire » en anglais.

Je connais pour ma part des *libertarians* anglophones, qui savent traduire « libertaire », et qui ont entendu parler de Kropotkine, du massacre de Haymarket, des Wooblies ou de Sacco et Vanzetti. Les chercheurs en politologie sont formels : ça n'a rien à voir. Notons qu'on n'est pas obligé de les croire.

Je ne nie cependant pas qu'il existe des « libertariens », des anarchistes de droite, de même que des platistes ou des poissons volants.

Opinions, le 5 janvier

On attache bien trop d'importance aux opinions. On les manipule, dit-on. Et après ? Que peut-on faire des opinions. On opine.

Opinions, opinions, il en restera toujours quelque chose. En est-on bien sûr ? L'histoire a plutôt été construite avec des bouffées délirantes. Délirons plutôt, délirons, il en restera toujours quelque chose.

Quelqu'un a vu un coup-d'État ? Le 6 janvier

La plus grande république bananière du monde – malgré son pittoresque, l'Inde n'en est pas une – persiste à s'appliquer à elle-même sa politique de *regime change*.

J'ai le plus grand mal à croire que l'élection de Biden ne résulte pas d'une fraude d'un calibre jusqu'alors inconnu. La seule observation des chiffres suffirait à en convaincre, même sans le détail des irrégularités dont le culot seul est incroyable. Comme les suffrages n'ont pas été recomptés, ou plutôt si, mais à l'identique, sans tenir compte des plaintes, l'incrédulité rejoint la certitude. Il est donc compréhensible que le peuple s'insurge, marche sur le Capitole et l'investisse.

Un soupçon pourtant se glisse : ce fut vraiment facile, trop facile. Je comprends parfaitement que la police et ceux qui la commandaient ne souhaitent pas faire de victimes. Les manifestants ne semblaient cependant pas chauffés à blanc, ne paraissant même pas prêts à se battre. Les forces de police n'étaient pas assez nombreuses ni assez équipées pour repousser une foule qu'elles n'attendaient pas. Plus je revois dans ma tête les images, plus je trouve les scènes étrangement calmes. Je n'irais pas jusqu'à dire que la foule était invitée à entrer, mais ce n'en était pas loin.

J'ai vu les premiers hommes pénétrer dans le grand hall, paisiblement, même pas armés de matraques, déplacer timidement les cordons de velours pour ceux qui les suivaient, j'aurais presque envie de dire avec respect pour la haute institution. Les sénateurs s'étaient déjà laissés évacuer tranquillement vers le sous-sol.

Très peu de gens étaient entrés dans le bâtiment. La foule était prudemment restée dehors sur la grande esplanade, ne manifestant pas le désir d'aller plus loin, bien que rien ne le lui interdise, ne serait-ce que pour faire des selfies.

Que peut-on faire dans la grande salle du sénat. Une allocution peut-être. « Nous sommes le peuple... » Non. Il aurait au moins fallu un orateur, sa propre équipe de tournage et de prise de son. Que faire donc ? Faire les touristes, et repartir sans laisser trop de désordre.

Oui, je pense que c'était un piège, un traquenard idiot pour tenter de prendre le président un flagrant délit de coup-d'État. C'est le scénario qu'a interprété le vieux Biden à la télévision, repris comme un seul homme par tous les politiques et les commentateurs du vieux monde. Un coup-d'État, mais qui a échoué.

Trump est lui-même un vieillard fantasque qui ne donne pas toujours l'impression de savoir ce qu'il fait. De là à croire qu'il aurait manigancé ainsi un coup-d'État, ce serait comme croire qu'il aurait gagné les précédentes élections grâce aux russes, ou qu'il aurait eu cette fois moins de suffrages que Biden sans fraudes.

Cependant, les sots ont quand même invoqué un fantôme qu'ils auraient dû continuer à laisser dormir : le peuple. Ils s'en prétendent les représentants avec les arguments qu'ils ont appris depuis longtemps à démonter contre ceux des peuples qui les dérangent. Qu'ils ne pleurnichent donc pas si, comme il est probable, le fantôme ne tarde pas à revenir leur tirer les pieds.

XXVIII

Signes des temps

Inquiétude diffuse, le 10 janvier

Des masses froides s'approchaient de l'Europe venant de l'Atlantique, ces jours-ci. Elles me faisaient craindre le pire, le toit n'étant toujours pas réparé. Elles ont recouvert Madrid d'une épaisse couche de neige la nuit dernière.

Depuis, le front froid a pris la route du nord. Ce ne sera pas pour cette fois, mais il n'est pas loin. S'il nous épargnait jusqu'au mois de mars, je serais content. Les travaux ne devraient plus tarder à démarrer maintenant. J'espère que le couvre-feu à dix-huit heures ne les rendra pas impossibles. Je n'y pense que maintenant.

Le toit n'est pas la seule cause d'une inquiétude diffuse en moi. Ce n'est pas une putative pandémie qui m'inquiète ; ni l'Islamisme radical ; ni l'afflux de réfugiés ; ni le réchauffement climatique (ce serait plutôt le contraire pour les prochains jours) ; ni la menace sur la démocratie étasunienne que fait peser une tentative de coup-d'État, avec des shamans d'extrême-droite vêtus de peaux de bêtes et coiffés de cornes comme dans un opéra de Wagner (ou comme Moon Dod peut-être). Non ce sont des choses sérieuses et réelles qui m'inquiètent.

Tous ceux dont le désordre du monde a placé entre les mains une parcelle de pouvoir, crient au feu, s'évertuent de provoquer des paniques sur les dangers les plus improbables. Et s'ils y croyaient ? Il se peut bien qu'ils y croient. Il se peut bien que leurs vociférations soient l'effet de leur propre panique. On imagine qu'elle leur a fait oublier que l'once de pouvoir dont ils sont investis ne devrait pas être utilisée ainsi.

Le 6 décembre, outre les images réjouissantes venues du Capitole de Washington, le risque de coupures d'électricité n'était pas ici passé loin. Ce sont là des choses graves. Il est prévisible que, tôt ou tard nous risquions en plein hiver, d'être privé des moyens de nous chauffer, ne parlons même pas de nous éclairer, cuisiner, etc.

Dans le meilleur des cas, les centrales électriques seraient seulement devenues insuffisantes ; dans le pire, une catastrophe nucléaire en serait la

cause, provoquée par une centrale utilisée au-delà de sa date de péremption. Rien n'a été prévu, semble-t-il, pour remédier à cette situation prévisible. Trop de vies ne tiennent qu'à un fil ; à quelques câbles, disons ; quelques câbles électriques.

Ce n'était qu'un exemple. Je sens trop d'obstacles dressés entre les compétences et les décisions. J'en ressens une inquiétude diffuse.

Depuis que des vaccins sont sur le marché, qui ai-je entendu conseiller d'en faire usage ? Leurs fabricants, les autorités politiques, la presse. Voilà une raison bien suffisante de se méfier. Je dis bien « suffisante », car, en attendant plus, je ne vois aucune autre raison nécessaire.

Qui d'autre aurais-je dû entendre ? Les chercheurs, évidemment : ceux qui cherchent, c'est à dire ceux qui trouvent de temps en temps, et partagent leurs découvertes avec leurs collègues du monde entier.

Les chercheurs attendent, alors moi qui ne suis pas chercheur, je ne vais pas me précipiter. Trop d'obstacles entre compétence et décision.

Personne n'a vu un coup-d'État ? Le 12 janvier

Washington avait des airs d'état de siège ces jours-ci ; des airs de lendemains de coup-d'État. Bizarrement, celui tenté par les partisans de Donald Trump, dit-on, avait pourtant échoué. Il faut croire qu'un autre a réussi.

Évidences aveuglantes, le 13 janvier

Non, ce n'est pas que se soient déroulés des événements extraordinaires depuis un an. Ce qui, seul, fut extraordinaire, est que presque tout ce qui était déjà bizarre depuis si longtemps, le soit devenu visiblement ; soit devenu aveuglément visible.

Le coup-d'État à Washington, le vrai, celui qui a réussi, a donné une évidence aveuglante au totalitarisme de ce que l'on appelle le libéralisme bureaucratique d'État – ou que l'on devrait appeler ainsi, comme il est aveuglément évident.

Je ne m'étais pas trompé en estimant que le parti étasunien ne supportait plus Donald Trump ; pas le parti unique, le parti double. Il ne supportait plus le tweeteur de la Maison Blanche. Tweeter, et les autres bidules, ont coupé son compte, comme celui de dizaine de milliers d'autres concitoyens.

Je sais bien que Trump tweetait n'importe quoi : l'Iran qui soutiendrait le terrorisme, la Chine totalitaire..., enfin, notons-le, les mêmes sornettes qui se disent partout dans le monde atlantique, mais il savait bien se servir de Tweeter pour ne pas se laisser réduire à un simple « locataire de la Maison Blanche », tentant désespérément de faire le ménage dans la bureaucratie étasunienne. Maintenant qu'il ne tweete plus, il m'intéresse beaucoup moins.

Qu'il soit cependant empêché de tweeter devient à mes yeux une question bien plus sérieuse et grave. J'y vois même une boîte de Pandore de questions graves.

Liberté d'impression, le 14 janvier

Les notions juridiques de « liberté d'expression » sont historiques ; c'est à dire qu'elles sont datées, et qu'elles sont donc déterminées par les techniques d'une époque. Au dix-huitième siècle, il n'existait que deux méthodes pour « s'exprimer » : la lettre manuscrite et l'imprimé. Si j'ose dire, la liberté d'expression tendait à se limiter à la liberté d'impression. (De-là, elle s'étendait à la question des droits de l'auteur. Vaste question que je m'appête délibérément à ignorer, mais dont on peut mesurer la profondeur à la place qu'elle tient dans la *Philosophie du droit* de Hegel, entre-autre.)

Il existait tout un espace vierge entre la lettre manuscrite, éventuellement le journal personnel, le manuscrit qui se prêtait à la pénible recopie manuelle en nombre vite limité, et la publication par impression qui ne se justifiait qu'à partir d'un nombre important d'exemplaires. Cet espace n'a cessé depuis lors d'être exploré et exploité, de la lithographie sur zinc à la photocopie puis à l'édition en ligne dont les possibilités offrent peu de limites. Dans ce nouvel espace, tous les paradigmes de la liberté d'expression, comme de son corollaire, la censure, ont été bousculés.

Ce qui s'est passé aux États-unis n'est pas une première. On l'avait connu avant, en Europe avec Podemos, et ailleurs. Cette fois, on ne peut plus détourner les yeux. La propriété privée de ce qui est pourtant du service public, a permis la censure du Président en titre des États-unis (autant dire le maître du monde dans l'imaginaire collectif de l'espace atlantique), et de ce qui y représente peut-être la majorité de l'électorat.

Peut-être hésitera-t-on enfin à utiliser ces réseaux « sociaux ». Peut-être se contentera-t-on de migrer provisoirement vers d'autres. On ne pourra cependant plus s'y couler sans se poser davantage de questions. On ne pourra plus admettre sans critique leur privatisation, mais pas davantage, si l'on est cohérent, leur éventuelle nationalisation. À vos éditeurs de code ! Il va devenir difficile, dans l'époque qui s'annonce, de continuer à passer à côté du numérique.

Se méfier des apparences, le 17 janvier

Selon les apparences, la fraude massive qui aurait expliqué les faits, n'a pas été juridiquement prouvée ; le nouveau président est donc élu, et le précédent en exercice ne l'est encore que pour quelques jours, quoi qu'il se passe. Si ces apparences correspondent à une réalité, quel sens y a-t-il à s'efforcer de destituer le président encore en exercice pour si peu de jours ? Quel sens y a-t-il à lancer un procès en destitution dans un délai trop bref pour qu'il parvienne à se dérouler selon les règles constitutionnelles, avant qu'il ne devienne inutile ?

Apparemment, les apparences ne sont pas cohérentes. Il serait apparemment plus simple d'attendre l'investiture pour accuser l'ancien président d'une tentative séditeuse de prise du pouvoir, qui n'en a pas eu seulement l'apparence ? Parfois, les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent être.

XXIX

Retour des Marx Brothers

Sombres menaces, le 20 janvier

J'ai tenté de réfléchir un peu à ce qui peut advenir maintenant du numérique. J'en suis incapable. Je suis dans cette situation de celui qui, tout en n'en sachant pas assez, en sait trop déjà sur la question. Il n'est plus alors dans cette situation ingénue où, se fiant à ses seules premières impressions, il perçoit immédiatement ce qui seul est essentiel. Trop de remarques, parfois perspicaces, parfois fondamentales, se mêlent dans mon esprit, dont je suis incapable de rien tirer.

Ce dont je suis sûr seulement, est que se préparent des renversements importants. Mes réflexions sont souvent pratiques. Je songe à ce que je vais devoir modifier de mes habitudes de recherche. Je me demande jusqu'à quand il sera possible de compter sur des fournisseurs d'accès, qui ont fini par se consacrer à la seule téléphonie, la musique et le cinéma.

J'y songe depuis déjà longtemps, et l'urgence ne s'est qu'un peu rapprochée sans que je n'aie rien trouvé de pondérable. L'urgence relative elle-même, je l'ai bien comprise, mais j'ai beau faire, je la comprends plus que je la ressens.

Lorsque j'ai choisi comme hébergeur mon fournisseur d'accès, je songeais bien que ce n'était pas une bonne idée. C'était si simple et si bon marché, gratuit en fait, que je n'ai pas cherché davantage. Quand j'ai choisi ce fournisseur pour opérateur téléphonique, je n'ai pas trouvé non plus que c'était une bonne idée, mais elle était avantageuse. Quand j'ai eu pour la première fois l'accès à cent chaînes de télévisions pour obtenir une connexion rapide, ça ne m'a pas plu du tout, mais c'était pour le même prix.

Je n'avais que faire de ces chaînes. Je les regardais un peu au début, et même beaucoup, jouissant de la nouveauté. Quiconque fait usage de la télévision, ne tarde pas à noter qu'on n'y trouve à peu près rien qui soit d'un intérêt supérieur à ce qu'on ferait autrement, sauf peut-être si l'on consent à éplucher des programmes pendant de longues heures. Éventuellement, l'on s'attache à une ou deux séries qui serviront un

moment de repère hebdomadaire, mais on ne s'y attardera pas des années ; la découverte passée, on abandonne. C'est au mieux un moyen de prendre du repos sans réfléchir à rien. Cependant, quand on en est là, les menaces plus pressantes sur le Web et l'internet laissent quelque peu désarmé.

Le Marxisme Brotheriste, le 21 janvier

Je suis déçu : je n'ai pas vu le dispositif militaire de vingt-cinq mille hommes, plus qu'en Afghanistan, qui protégeait la cérémonie du nouvel empereur prêtant serment sur la constitution bafouée. J'ai quand même vu quelques photos des rues environnantes.

On comprend que les États-unis n'aient pas souhaité populariser cette image. Ils n'ont maintenant plus rien d'autre à vendre que la démocratie, et en soignent l'apparence. Quand on fraude une élection, on devrait s'arranger pour que les résultats soient vraisemblables ; quand on reçoit des plaintes pour des fraudes, on ne devrait pas se contenter de recompter les mêmes bulletins contestés ; quand on accuse un adversaire de fomenter un coup-d'État, on embauche suffisamment d'agents provocateurs pour faire en sorte qu'il y ait assez de violence et de sang ; quand on prête serment devant une esplanade vide sous protection militaire, on n'invoque pas benoîtement des mesures sanitaires.

Bon, je ne dirai pas que je suis un ami des États-unis, pour autant j'ai une grande sympathie pour ce peuple ; plus grande que ceux qui, bien que ressortissants de pays étranger, font métier d'en servir aveuglément l'État. Ce coup du Capitole m'a réjoui la semaine dernière. J'y ai retrouvé ce que j'aime le plus dans le peuple étasunien, et dont je craignais la disparition : l'esprit Marx Brothers.

Je dis cela sans ironie aucune, me basant sur la simple observation ; ce sont des centaines et des milliers de Marx Brothers que j'ai vus occuper espièglement l'auguste monument. Les paroles glanées en avaient elles-mêmes l'esprit, et toutes les conséquences en ont découlé comme un scénario écrit par les Marx Brothers.

On est lassé d'entendre parler de violence à tous propos : la chemise d'un cadre déchirée ; les vitrines d'une banque brisées ; le peuple entrant dans le « temple du peuple »... Non, la seule victime bien identifiée de cette balade au Capitole fut une femme non armée, tuée accidentellement dans la bousculade par un policier (cela paraît évident) ; une libertaire, pas même une républicaine, ni une provocatrice d'extrême gauche ou

d'extrême droite. La violence, il suffit de suivre les interventions de l'OTAN pour savoir ce que c'est ; de même que le suprématisme.

Le retour des Marx Brothers, le 22 janvier

De chez moi, ce temps gris jusqu'à l'horizon est magnifique. Il va pleuvoir et il fait doux. De petits nuages rapides courent sous un plafond épais de toutes les gammes de gris. Magnifique !

La lutte de classe est tout sauf une affaire d'opinion. Les opinions, ça va ça vient, et les mots d'ordre se succèdent sans se ressembler. Il est risible que Donald Trump soit devenu le porte-parole des classes laborieuses et des États les plus productifs des USA. Cela aussi ressemble à un scénario des Marx Brothers.

Qui est locataire de la Maison Blanche n'a aucune importance, ni moins encore les seconds rôles, ni les divers figurants. Les Républicains se sont déjugés et sont aussi compromis que les Démocrates. Ils ne récupéreront plus les voix de Donald Trump ; on ne sait même pas si celui-ci conservera son crédit.

L'extrême gauche s'est servie du parti démocrate, comme ce dernier a utilisé l'agitation d'extrême gauche, mais ils ne sont pas alliés, comme le montrent déjà depuis quelques jours des manifestations et des bannières étoilées brûlées. Les seuls véritables alliés sont au sein du Parti Double, doublement discrédité.

D'aucuns aimeraient que les nègres et les Marx Brothers se battent entre eux. Quelles seraient leurs raisons ? Les « patriotes », appelons-les ainsi pour simplifier, ne me paraissent pas racistes ; et cela pour la simple raison qu'un zeste d'ethnicisme dans le patriotisme lui serait fatal. Encore faudrait-il que l'extrême gauche le sache, et tous les « patriotes » aussi, bien sûr. Les « patriotes » me paraissent moins encore suprématistes, et même carrément anti-suprématistes : ils n'ont nulle envie que les États-unis dirigent le reste du monde, contrairement au Double Parti, comme le montrent les premiers discours écrits pour Joseph Biden. Que l'Amérique soit grande encore, soit, mais chez elle. Et c'est le principal clivage entre les camps.

Les Marxistes Brotheristes sont anti-communistes, certes, et jusqu'au délire, en mode Harpo, mais parce qu'ils sont convaincus que le socialisme est la gestion gouvernementale. Pour autant, l'extrême gauche nord-américaine ne me paraît pas particulièrement rêver de gestion

gouvernementale. Au fond, elle a les mêmes ennemis que les « patriotes ». Encore faudrait-il que ceux-ci le sachent.

Les Marxistes, léninistes et brotheristes, n'ont qu'à donc méditer un peu pour résoudre leur opposition ; ou, plus simplement, agir intelligemment pour qu'elle se résolve dans l'action. Qu'ils comprennent ou non qui sont leurs adversaires, ces derniers ont bien compris qui sont les leurs, et ils préféreraient que ceux-ci ne le comprennent pas trop vite. Les deux Marxismes sont ensemble les « terroristes de l'intérieur » bien identifiés par le *Patriot Act version.2* en préparation, pire que le précédent. Le reste n'est qu'exubérance.

Voilà ce qu'il se passe d'intéressant aux USA, et qui l'est précisément parce que la question qui prend chacun à la gorge est la même qui saisit le monde entier. Naturellement, cette question est plus simple quand on a sous la main des moyens de production, et quand on est en état de travailler, ou au moins de suspendre le travail.

Il va de soi que je ne prétends en rien prédire ce qu'il va se passer. Je tente seulement de faire le point sur ce qu'il se passe.

De la grêle s'est mise à tomber brièvement. De menus glaçons vont bien à ce ciel gris discrètement irisé.

XXX

Transition

Le foutoir venu d'Amérique, le 28 janvier

Le coup d'État a foiré aux USA, le vrai, celui de Biden ; c'est l'impression que j'en ai. Tout me semble ridicule aujourd'hui : les grossières fraudes électorales ; la fantaisiste excursion des Marx Brother au Sénat, présentée comme tentative de coup d'État ; les gardes nationales de différents États protégeant l'investiture du président Biden d'on ne sait qui...

Oui, la répression électronique s'étend (même aux Trotskistes, semble-t-il), mais menée par un quarteron de patrons d'industrie informatique. Même en Europe on s'en inquiète, on s'insurge. La censure devrait être l'affaire des gouvernements, y dit-on.

Ce n'est pas la mort de se passer de ces réseaux « sociaux ». On migre, on change d'applications ; on en discute sur les forums. C'est déjà une bonne chose. On ne se rend pas encore bien compte que ce n'est pas qui est propriétaire de ces applications foireuses qui compte, c'est d'apprendre à s'en passer, à concevoir l'usage de l'internet autrement. Peut-être ne tardera-t-on pas trop à y venir. Ça va dans le bon sens.

Que le coup-d'État ait en réalité foiré n'empêche pas Joseph Biden d'être le président en titre. Peut-être n'est-ce donc pas le vrai coup-d'État. Peut-être l'attend-on encore. L'État fédéral me paraît quelque peu évanescent. L'autorité, un semblant d'ordre, paraissent davantage se replier sur les États de l'Union eux-mêmes. Drôle d'effet pour un coup d'État.

Je ne peux m'enlever de l'idée que les USA vont vers un pouvoir militaire. Sous certains aspects, il est déjà en place. Après tout pourquoi pas ? Les militaires sont les mieux placés pour savoir que la valeur d'une armée ne se mesure pas aux dépenses qui y sont englouties. Ils pourraient devenir plus pacifistes que les civils.

La girouette et le vent, le 29 janvier

Je comprends que quelques amis soient surpris de ce que j'ai écrit du président Trump et de son soutien populaire. Certes, cela ressemble à ce que disent des gens en Europe que je n'aime pas. Oui, mais de loin.

On notera que ce sont souvent les mêmes encore qui prennent la défense du Professeur Raoult. – Et alors ? Ils citent Raoult, mais pas l'inverse.

L'intelligence en essaim, le 30 janvier

Les mesures de confinement des marchés et de l'énergie continuent de plus belle. Il n'est pas difficile d'en deviner les intentions si l'on réfléchit un peu, mais rien ne me prouve que ceux qui les ont prises partageaient cette compréhension. Il est envisageable que ces mesures aient été adoptées seulement pour caresser la masse dans le sens du poil, dans le sens où elle surréagissait aux propos paranoïaques de responsables sanitaires jugeant probablement qu'ils se donnaient davantage d'importance en semant la panique.

Une épidémie se révèle un bon prétexte pour mettre sous cloche des dépenses de capitaux et d'énergie. En prime, elle en est un aussi pour assigner tout le monde à résidence, et donner l'espace public aux tontons macoutes. Par-dessus le marché, elle tue les bouches inutiles : vieillards, vagabonds...

Malgré les « mesures sanitaires », les épidémies saisonnières ne tuent pas remarquablement plus que les autres années, et moins qu'il serait nécessaire. On peut donner un nom latin à un virus, un nom masculin avec un article féminin, il n'y a pas une infinité de façons de prendre froid. En principe, on n'en meurt pas, on en meurt très exceptionnellement si l'on est déjà affaibli.

Il n'y a pas une infinité de façons d'affaiblir les organismes ; il y en a quelques-unes. Le sucre et les matières grasses sont les plus efficaces, et il suffit de coincer ces organismes devant des écrans, pour les inciter à en consommer dangereusement. Le manque d'exercices physiques et d'ensoleillement ont des effets délétères, comme la mauvaise alimentation, et les « mesures sanitaires » semblent avoir été précisément conçues pour cela. L'angoisse du quotidien associée à l'inquiétude d'un avenir indécis ont aussi des conséquences qui sont trop sous-estimées. Avec cela, des soins remis à plus tard et des interventions reportées à cause du foutoir entretenu dans les services médicaux, emportent leur lot de victimes.

L'incurie qui se généralise dans le monde de la santé, m'a-t-on confié, l'usage pavlovien de la chimie et de la programmation informatique, la déontologie en déshérence, la prolétarianisation des professionnels, leur intimidation et leur soumission aux décisions des gestionnaires, ne sont

pas non plus sans conséquences létales. Pour enfoncer le clou, les soins sont interdits, notamment la Chloroquine, ou rendus difficiles. On introduit à marche forcée des vaccins dont il n'est pas impossible qu'ils accroissent les mutations et la circulation des virus.

Tout ceci ressemble à un plan bien établi, conçu et exécuté avec soin par des dirigeants compétents. Or rien ne permet d'imaginer ni de croire à une telle compétence. Parfois des colonies composées de nombreux êtres vivants donnent naissance à une autre forme d'organisme qui en serait la résultante. Un tel être se révèle souvent plus fruste et plus primitif que chacun des êtres vivants qui le composent. C'est un peu ce que sont les sociétés humaines en regard de chacun des humains qui les constituent. Animées d'une forme d'intelligence bien plus primitive, ces sociétés sont, à l'évidence, incapables de concevoir ni d'exécuter de tels plans.

Cependant, il m'est difficile de concevoir que les individus qui participent bel et bien à l'exécution de ce qui paraît être des complots, ne se rendent absolument compte de rien. Il est impossible de ne pas penser qu'ils doivent d'une façon ou d'une autre rationaliser leurs comportements compulsifs. Ceux qui les critiquent font souvent de même à leur propos.

Dans le matin, le 31 janvier

Rien n'est plus beau que ces bancs de brume qui courent sur la ville de bon matin. Les montagnes derrière semblent flotter sur des nuages.

À côté du numérique, le 6 février

L'époque passe à côté du numérique. À l'évidence, l'électronique semble, momentanément peut-être, exclusivement destinée à servir un système de surveillance, de censure et de propagande sans failles, commode à exploiter. Le résultat est qu'elle en devient, pour tous, difficilement utilisable à d'autres fins. Elle le devient même pour les surveillants, les censeurs et les manipulateurs. Or le monde contemporain a besoin de techniques numériques, donc électroniques, pour bien d'autres activités ; un besoin vital. Voilà ce qui me fait déduire que la situation ne serait que provisoire.

L'époque a tendance à appeler « numérique » ce qui n'est qu'électronique. C'est précisément cet usage totalitaire de l'électronique qui la fait passer à côté du numérique.

Combien durera cette situation provisoire ? À première estimation ; un certain temps.

Alchimie, le 8 février

Une lumière étrange s'est répandue hier sur Marseille ; une étrange lumière dorée a baigné l'air légèrement humide mais lumineux. Chez moi, dehors, tout en était différent ; l'odeur du large et le vol des oiseaux entre les toits.

J'ai lu plus tard que la cause en était la présence de sable du Sahara porté par le vent fort qui avait soufflé dans la nuit. Il en résultait une atmosphère discrètement onirique.

L'après-midi, pendant que je remontais le boulevard, le soleil en face de moi était devenu comme un cercle de mercure dans un ciel gris à peine teinté d'ocre et d'argent. Il était comme une lune en plein jour dans un ciel gris argenté, quoiqu'il fût clair, et qu'il fût bon pour la saison.

Pendant que je montais, le cercle s'estompait, devenait comme une tache de sel sur le voile de brume. Le cercle se reformait encore alors que j'arrivais en haut du boulevard, se mutant en or, se faisant fortement lumineux, et je commençais à en ressentir la chaleur.

XXXI

Révolution

La révolution nécessaire, le 9 février

La naissance de la ville, fût-ce sous sa forme initiale de village, mais dotée de tous les bâtiments et les lieux nécessaires à héberger les dieux, les rites, et le reste, a été le tournant majeur de la longue errance humaine. Avant, un autre pas important avait été la découverte du feu.

Je crois que nous sommes à l'aube d'une autre ère. Les villes deviennent des camps immenses, et des dépotoirs sordides. La combustion provoque des conséquences catastrophiques. L'Histoire a atteint un point limite ; nous n'irons pas beaucoup plus loin dans cette voie. L'évolution des urbanismes, et les problèmes de captation de l'énergie (car l'énergie ne se produit pas, elle se transforme) vont finir par transformer les villes en camps d'extermination.

Le problème comme les solutions sont, de toute évidence, techniques et scientifiques. Les modèles scientifiques actuels ne sont probablement plus adaptés à les poser ni à les résoudre pratiquement. La révolution nécessaire est donc une révolution scientifique. Les institutions scientifiques en seront manifestement plus les freins que les moteurs.

Je n'exclus pas que la poésie ait un rôle central à jouer dans cette révolution. Je ne pense évidemment pas ici au Landerneau de l'édition et de la culture. Je pense plus précisément qu'une nécessaire révolution scientifique aura besoin de moyens poétiques.

Une révolution poétique, le 10 février

La Révolution galiléenne a dû être un choc si puissant qu'il nous est difficile de l'imaginer aujourd'hui. L'essentiel n'était pas le plus spectaculaire, que la terre tournât autour du soleil ; le plus déstabilisant était la révision complète des lois de la mécanique, de la dynamique plus précisément, car pour ce qui est de la statique, les cathédrales ne se sont pas effondrées. Bien des phénomènes aisément observables quotidiennement devaient être réinterprétés à l'aide de nouveaux paradigmes. Il est déstabilisant que ce que l'on tenait pour vérité scientifique, c'est-à-dire satisfaisant à la fois à l'observation et au calcul,

ne soit plus assuré ; et cela bien plus dans la vie courante et le travail quotidien que dans des inférences cosmologiques dont on ne fait pas souvent l'expérience.

On pourrait s'interroger sur ce qui en serait l'équivalent dans la période actuelle. L'ouvrage d'Erwin Schrödinger, *Qu'est-ce que la vie ?*, en donnerait une faible idée, si l'auteur, dans sa seconde préface, n'avait pas lui-même reconnu qu'il avait poussé ses conclusions trop loin. Son ouvrage ouvrait pourtant la route à des réflexions fructueuses. Elles furent surtout prolongées dans le sens de la génétique, où son travail put paraître prophétique. À mes yeux, Schrödinger allait plus loin, ébauchant un cheminement de traverse entre le vivant et la physique inerte.

« Et le vivant créa le monde », voudrait-on dire. Ce serait un point de vue hérétique, et surtout, pour l'heure, totalement stérile puisqu'il n'offre aucune prise pratique. Et pourtant, l'inertie de la physique n'est pas satisfaisante. La physique d'Aristote était fautive, cela ne fait aucun doute, mais le caractère inerte que prit la nouvelle physique est peu satisfaisant. Schrödinger a peut-être pressenti le bébé jeté avec l'eau du bain de *La Physique* d'Aristote et de ses autres ouvrages comme *de la Génération et de la corruption* ou *le Traité de l'âme*.

Ces trois ouvrages triangulent un espace invitant à l'exploration. On ne saurait cependant comment s'y prendre par l'analyse et l'expérience. La philosophie même ne saurait sur quoi y chercher appui. Pour l'heure, je n'y vois d'autre accès que la poésie.

« Il peut paraître étonnant que les pensées profondes se rencontrent plutôt dans les écrits des poètes que dans ceux des philosophes. [...] Il y a en nous des semences de science, comme dans un silex des semences de feu ; Les philosophes les extraient par raison ; les poètes les arrachent par imagination : elles brillent alors davantage. » René Descartes, *Olympiques* (1619-1620). Les travaux de René Thom me semblent aussi une approche pour explorer cet espace. René Thom devenait tout particulièrement profond là où il se faisait quasiment poète.

Et le vivant créa le monde, le 11 février

L'épidémie qui sévit a tous les couverts d'un leurre. Elle a acquis immédiatement une importance que rien ne justifie. Un leurre comme pour détourner les regards de ce qui serait réellement en cours. Elle est perçue comme la plus grande menace, alors que rien de bien efficace n'est tenté.

Tout est fait comme si l'on s'en servait pour détourner l'attention. La détourner de quoi ? La détourner peut-être de ce qui est effectivement essentiel dans ce qu'elle porte.

Le plus important est peut-être ce qu'à la fois elle montre ostensiblement et derrière quoi elle se cache : les virus, les bactéries. Peut-être donne-t-on une telle importance à cette épidémie pour ne pas voir justement qu'elle attire notre attention sur ce que sont les virus et les bactéries, c'est-à-dire une forme de vie, moins aux marges qu'aux sources du vivant ; une forme de vie centrale au contraire, et particulièrement massive, qui a ouvert la route à toutes les autres ; notamment les cyanobactéries qui ont synthétisé l'oxygène. Cette forme de vie interroge la nature essentiellement inerte de la physique moderne. Nous n'avons pas appris à penser cette limite fugace entre la physique inerte et les formes les plus originelles du vivant.

Critique de la causalité, le 16 février

Pour Aristote, la vie était partout, dans les minéraux, dans la macro-physique ; le vivant, c'est-à-dire ce qui dépasse la causalité par la proprioception et la génération. Forçant à peine le trait, on y sentirait presque une cosmogonie reichienne. Cependant, on ne peut l'ignorer, sa physique était fautive. On s'en convainc par des observations quotidiennes aussi bien qu'évidentes. Pour autant, la nouvelle physique depuis Galilée conduit à un enchaînement infini de causes. Chaque phénomène trouve sa cause en amont, et cette cause trouve sa propre cause aussi en amont. Jusqu'où serait-on ainsi invité à remonter ? Jusqu'à rien du tout probablement.

En somme, la réalité serait toujours en amont, en amont de tout, ou encore de rien. Notons qu'il en irait de même si l'on optait pour une cosmogonie finaliste : fuite en avant de la fin dernière. Pourtant, et bien que sa mécanique soit fautive, il me semble que les paradigmes d'Aristote ne seraient pas condamnés à s'enfermer dans cette alternative entre causalité et finalité.

Comment, à partir de là, ne pas brasser de la confusion ? Sur quelle expérience prendre appui ? Aristote s'appuyait pourtant sur des expériences.

Révolution de la technique, le 18 février

Je m'en rends bien compte depuis que je possède une tablette, la technique exerce une forte pression sur ce à quoi nous nous en servons. J'avais déjà bien eu l'occasion de le remarquer avant. Il n'existe qu'un moyen pour ne pas devenir le jouet d'une technique : en être le maître, la maîtriser.

Ma tablette m'a amusé un peu au début, mais j'ai complètement cessé de m'en servir. J'y avais vu le moyen de transporter dans la poche de mon sac de quoi écrire, et toute ma bibliothèque, toutes les bibliothèques du monde. Cependant l'appareil résiste à un tel usage, s'en défend féroce. On ne rencontre cependant aucune difficulté à céder à toutes les sollicitations d'aller se gaver des dernières nouvelles, de musiques et de films industriels, et autres billevesées. Il est malcommode de se passer « du nuage », ne serait-ce que pour communiquer avec ses autres machines, et de réseaux « sociaux ». D'autre part, on s'y casse les yeux. Impossible de lire et d'écrire longtemps. Le système ne se laisse pas facilement personnaliser.

On ne possède pas l'appareil, et moins encore la technique, définitivement inaccessible. Voilà l'idée quand on parle de technique : la possède-t-on ou non ? Possède-t-on un appareil qui en réalité nous possède par sa technique qui nous est opaque, ou avons-nous au moins quelques prises sur cette technique, et quelques connaissances ?

On notera, dès qu'il est question de technique, qu'il n'en est en fait jamais question. On parle seulement d'objets techniques, sans se soucier que ces techniques doivent bien être maîtrisées par quelques-uns, quelques mages inconnus, et peut-être entièrement asservis eux-mêmes à leurs employeurs. On notera que la technologie est singulièrement absente dans le monde contemporain. En fait de technique, l'homme du vingt-et-unième siècle en possède sûrement moins que l'homme de Néandertal.

Voilà ce que serait une révolution technologique : l'appropriation de la technique par un nombre significatif d'hommes, considérée comme le cœur de l'appropriation des moyens de production.

XXXII

Phénoménologie de l'esprit

Le monde libéré du réel, le 21 février

La notion de prophétie auto-réalisatrice est intéressante. On s'entend sur des énoncés, on les répète avec conviction, l'on se comporte comme s'ils énonçaient la réalité, et ils deviennent proprement la réalité. John Austin a produit une théorisation aussi pénétrante que spirituelle de ces *énoncés performatifs* dans son court ouvrage *Quand dire c'est faire*. Il y donne des exemples simples : le prêtre dit « vous êtes unis par les liens du mariage ». Aussitôt dit, aussitôt fait. À la belote, vous dites : « Je prends à pique », et pique devient l'atout sans autre forme de procès, du moment que vous le dites à haute voix au bon moment.

Cette idée a eu un succès fou depuis la fin du siècle dernier, proprement fou, confinant à la démence. Tous les énoncés ne deviennent pourtant pas automatiquement performatifs, comme les enfants en feraient un jeu ; (je serais le gendarme et tu serais le voleur.) Les gouvernements du monde, par exemple, se sont entendus sur des mesures draconiennes pour limiter les émanations de carbone ; ils les ont inscrites dans la loi ; l'énoncé n'en devient pas automatiquement performatif. Changer la réalité demande parfois un peu plus que des énoncés auto-réalisateurs ; de la technique des connaissances et du travail notamment.

La démocratie a un effet accélérateur sur cette extension démente des théories performatives. Si la majorité est d'accord, comment la réalité prétendrait-elle s'opposer à la légitime volonté des citoyens et de leurs représentants élus ? Le monde réel serait anti-démocratique, s'obstinant à ignorer les lois du « monde libre », et devrait, à ce titre, être combattu. On est alors en mesure de déduire de quoi le « monde libre » serait délivré ; il serait libéré de la consistance du réel.

Complotisme en essaim, le 22 février

Les gouvernements des différentes nations ne paraissent pas savoir combattre l'épidémie en cours. Les mesures prises semblent avoir eu plus d'effets négatifs qu'une quelconque efficacité. De premières études l'attestent. Je m'inquiète : n'est-on pas en train de la transformer en une

véritable pandémie plus contagieuse et plus létale. Des études ultérieures finiront bien par l'établir.

Les médicaments recommandés au début, contrairement aux avis compétents mais « controversés », semblent avoir eu pour seul effet de favoriser la mutation des virus. Il est possible que les vaccins imposés sans études suffisantes, surtout ceux qui sont bizarres, finissent par accroître les contaminations, sans être efficaces sur les souches mutantes. Des pays en ont déjà justement interrompu l'usage.

Cela n'aurait-il pas des airs de plans délibérés, de complots ? Je crois plutôt que ceux qui en ont la charge et le statut n'ont aucun moyen de savoir quelles mesures prendre pour endiguer l'épidémie. Voudraient-ils au contraire la renforcer pour quelques raisons qui seraient, certes, imaginables, qu'ils ne seraient pas plus avancés. Peut-être vaudrait-il mieux au fond qu'ils tentent de la renforcer avec une égale inefficacité.

On notera que là où l'on se débrouille le plus mal avec ces satanés virus, c'est précisément dans le « monde libre », libéré du principe de réalité.

Deux rêves, le 27 février

« C'est un pays qui ressemble à la Louisiane, à l'Italie... » Ce sont les mots que j'ai dits à Francine en me réveillant. J'y étais cette nuit en rêve. C'était Marseille aussi bien. Oui, Marseille, mais en plus vrai, en plus réel, comme seuls les rêves montrent la réalité des choses. Des plages désertes, des bars sur le sable avec les murs de planches et de larges fenêtres. Des plages où une eau écumeuse s'étalait doucement, découpées par la côte rocheuse qui isolait des quartiers semblables à des villages. Pins d'Alep et Aloès. « Et toujours en été ». J'y étais.

Il y a seulement quelques nuits, j'étais davantage en altitude. Comme dans mon dernier rêve, je n'y étais pas seul, mais je suis incapable de savoir qui composait le groupe. Nous marchions dans un paysage de basse montagne. Ça aurait pu être aux pieds des Alpes italiennes, ou aux confins du Vaucluse. Passé le large chemin de terre fraîchement tracé qui dévoilait un terrain caillouteux sous la prairie sèche, nous suivions un sentier sous les bois.

Nous descendions une vallée étroite dont la pente était traversée de petits torrents. L'un surgissait d'une grotte, une sorte d'aven. L'eau y était calme à l'intérieur et d'une transparence presque surnaturelle. Elle était froide, et comme lumineuse dans la pénombre de la roche.

Je suis entré dans l'eau jusqu'aux cuisses. Je n'ai pas mémoire d'avoir ôté mes chaussures ni mon pantalon, ni de les avoir gardés. Le contact de l'eau pure et glacée était profondément agréable. Elle était si froide qu'il était difficile d'y demeurer longtemps, mais je conservais en sortant cette bienfaisante impression.

Phénoménologie de l'esprit, le 28 février

Nous sommes bien moins intelligents que nous ne le pensons. L'impression inverse vient de ce que nous sommes très entraînés. C'est une chose de trouver la bonne réponse, le geste juste, le comportement adapté à une situation telle que nous en avons déjà rencontrées, face à laquelle nous avons appris à réagir, pour laquelle nous avons accumulé depuis longtemps des procédures..., c'en est une autre que de se trouver face à une situation qui ne ressemble à aucune.

Nous sommes tous pétris de réflexes corporels et cognitifs qui nous sont la plupart du temps d'un grand secours. Nous les avons si bien intégrés qu'ils nous paraissent naturels. Ils ne le sont pas. Ils deviennent quelquefois même des handicaps, barrant la route au naturel et à l'intuition spontanée. Les maîtres Chan étaient bien avisés de ces questions, et en ont conçu des méthodes recommandables.

Parfois, ma lenteur m'atterre. L'observation de mes semblables me rassure vite. Parfois, au contraire, leur vivacité m'inquiète plus encore sur mon cas, mais je comprends vite aussi qu'elle n'était pas naturelle. Nous n'y pouvons rien, nous sommes bien moins intelligents que nous ne nous le faisons croire.

Le plus souvent l'éclair de génie survient de nos mains. Nous n'y aurions jamais pensé autrement. En somme, nous trouvons avant d'avoir pensé. Ce sont plutôt nos gestes qui pensent alors.

Souvent aussi, la formulation à la valeur d'un geste. Nous formulons plus vite que nous ne pensons. Le plus souvent encore, tout se passe entre le geste et la figuration en langages formels, en gribouillages, en schémas, en manipulation d'objets, d'instruments. L'esprit fonctionne ainsi.

Les décideurs, le premier mars

Entre autres conséquences de ce qui précède : mettre en doute l'intelligence des décideurs, de ceux qui réfléchissent et débattent, puis confient la réalisation à d'autres, revient à enfoncer une porte ouverte ; ou

encore, mettre en doute l'intelligence de ceux qui exécutent ce que décident d'autres, voire de ceux qui décident de ce que d'autres leur conseillent, ou de ceux qui débattent de ce qu'ils conseilleront à d'autres de décider, ou de ceux qui font métier de justifier les décisions des autres...

Les mages, le 3 mars

Une question byzantine divise la presse depuis l'automne : y a-t-il une nouvelle vague épidémique, ou assiste-t-on à une nouvelle épidémie ? L'importance de la question consiste à savoir si ceux qui avaient prédit une seconde vague avaient raison.

On voit bien que c'est une fausse question. La bonne est celle-ci : y avait-il des indices précis qui permettaient de s'attendre à une deuxième vague ? Il n'y a que deux réponses possibles à cette question : soit il n'y en avait aucun, soit il y en avait, et les voici.

Définir s'il s'agit d'une nouvelle vague ou d'une nouvelle épidémie ; si les variants sont ceux d'un même virus, ou s'ils en sont de nouveaux ; définir à partir de quand un virus mutant est le même ou non que celui qui a muté, est non seulement byzantin, mais abscons. Moi, je m'en fous. J'aurais plutôt souhaité savoir ce qui laissait augurer une reprise épidémique.

Certains disaient qu'ils n'en voyaient pas les raisons. Comme on ne m'en a toujours pas montrées, je peux conclure qu'ils ne se trompaient pas. On aurait pu juger sage d'inviter à s'y préparer à tout hasard, mais d'aucuns étaient bien plus affirmatifs. Comment le savaient-ils ?

Notons qu'il n'y avait qu'une chance sur deux, et s'ils s'étaient trompés nous aurions été si contents que nous n'aurions pas songé à leur faire de reproches. Et puis, on ne peut pas non plus ignorer cette autre question : hors sa mise en spectacle, connaît-on vraiment une épidémie si exceptionnelle ? Prophétie auto-réalisatrice encore ?

Oui, comment l'auraient-ils su ? J'ignore si quelques publications n'ont pas proposé des réponses soutenables ; je sais seulement que je n'en ai pas entendu parler. Sous la querelle byzantine, il y a quand même une question épistémologique, non ?

XXXIII

Critique des énoncés

Mises-en-garde, le 5 mars

« J'aime que, dans ce moment où mille réponses fusent, tu entretiennes la flamme des questions. » Malgré ce que m'avait écrit Henri, j'ai avancé beaucoup d'affirmations dans mes pages, et quelquefois erronées. J'ai songé ces jours-ci à les corriger. J'y ai renoncé pour deux raisons.

La première est que je préfère conserver le cheminement réel de ma pensée. Je ne croyais pas cet automne qu'un seul vaccin eût été prêt avant qu'il ne devienne inutile. Je vois bien maintenant que nous n'en avons que trop, même si je continue à douter de leur utilité et de leur immunité. Je préfère admettre que j'avais tort plutôt que d'effacer les traces.

La seconde raison est que la plupart du temps, la différence entre une assertion et une question est de pure rhétorique. J'aurais pu choisir d'écrire : « je me demande s'ils ne verront jamais le jour » ; la signification aurait été exactement la même. Naturellement, on préférerait que les porte-parole d'organismes officiels fassent l'économie d'une telle rhétorique, mais je n'en suis pas un.

J'ai également songé à supprimer les chiffres imprudemment donnés par endroits. Ils sont probablement faux. J'aurais dû au moins préciser que je les donnais pour ce qu'ils valent. Les grands nombres et les statiques servent généralement d'argument d'autorité invérifiables, qui permettent au mieux de botter en touche en les contestant. Pourquoi en donner le prétexte, quand les quantités exactes n'apportent rien de décisif ?

Ces mises-en-garde étant faites, ça va, je peux donner à lire ce qui précède.

De la cohérence sémantique, le 6 mars

L'expression « politiquement correct » vient de l'extrême gauche. Il y a bien longtemps que la gauche modérée ne prétend plus être politiquement correcte, et personne ne pourrait lui faire un tel reproche. Elle n'en est pas moins « bien pensante », et ce n'est pas la même chose.

Je vais prendre un exemple éclairant. Au siècle dernier, un syndicat de camionneurs étasuniens avait déclenché une grève pour que les travailleurs

immigrés, mexicains principalement, soient payés au même tarif que les nationaux. En effet, il n'aurait pas été politiquement correct d'admettre que les étrangers dussent être moins payés.

Pourquoi ? Parce que nous sommes tous frères ? Voilà qui eût été de la bien-pensance. Non, parce que si les travailleurs nationaux l'eussent accepté, ils auraient été mis en concurrence avec les étrangers. Nourrissaient-ils des sentiments fraternels à leur égard, ou hostiles ? Ce n'était pas le problème, et l'action pouvait réunir d'horribles xénophobes, des évangélistes caritatifs, des socialistes partageux, des agents de Moscou ou de purs égoïstes. La lutte fut favorable à quelques travailleurs étrangers dans certains cas, leur permettant d'obtenir de meilleurs salaires ; elle en priva d'autres de gain au rabais dont ils se contentaient, ce qui rendit probablement leur situation plus précaire.

La question est évidemment politique. Si le mot « correct » dérange, on pourrait dire « cohérent ». C'était politiquement cohérent. Qu'aurait-on pu faire d'autre ? Interdire l'embauche de travailleurs étrangers, comme l'avait imaginé un syndicat français de la marine marchande ? Ce n'était pas non plus cohérent.

La bien-pensance renvoie plutôt, comme à l'accoutumée, à la « bonne parole » des clercs ; c'est-à-dire à ce que nomment leurs « valeurs », ceux que d'aucuns préfèrent appeler de manière plus confuse, « les élites ». Il est donc troublant d'entendre condamner une dictature du « politiquement correct » dans ce que sont, au moins pour partie, les centres de formation des clercs, là où l'on attendrait plutôt une dictature de la bien-pensance. Il est plus probable que l'on désigne ainsi sa remise en cause critique par des intellectuels sérieux, comme on l'a toujours connu dans les universités. Ces façons de dire sont manifestement animées de mauvaises intentions, et visent à entretenir des confusions, toutes les confusions.

Critique de la vérité, le 7 mars

À propos de cohérence linguistique, on doit en distinguer deux. La première concerne la cohérence interne entre les énoncés ; en somme, leur logique. La seconde est la cohérence pragmatique. Il s'agit moins de la concordance entre les énoncés et les faits, disons de leur vérité ; celle-ci étant toujours en question, perpétuellement en aval. Plutôt s'agit-il de la capacité des énoncés à éclairer des situations pratiques, à faire surgir des idées, ou seulement des perspectives plus précises. Que les énoncés soient

intrinsèquement vrais ou faux demeure précisément toujours en question, en aval.

Mangez donc des brioches, le 8 mars

Je ne doute pas que de nombreux chercheurs qui étudient l'impact du carbone sur les variations climatiques fassent un excellent travail. Je ne doute pas non plus de cet impact depuis, je peux le dater, 1978. Je suis plutôt dubitatif sur les méthodes possibles pour synthétiser ces travaux, notamment au point d'en tirer des prédictions précises. Je doute aussi que les taux de carbone déterminassent le climat au point où on le laisse entendre. Bien d'autres facteurs ne manquent pas d'entrer en jeu, à commencer par le soleil lui-même, les variations cycliques et stochastiques de son rayonnement, et encore l'activité tellurique de la planète, les variations de son orbite, et bien d'autres encore : des champs magnétiques, de la radioactivité naturelle..., dont je ne connais pas grand-chose, si ce n'est qu'ils ne sont certainement pas sans effets.

C'est le problème de l'époque, où d'excellentes équipes de chercheurs se concentrent chacune sur un objet précis, ignorant tout le reste autour des points qui le concernent. Il suffit donc de choisir les équipes qui seront mises sur ou sous le boisseau, pour prouver absolument n'importe quoi, sans même seulement chercher à les influencer.

Je n'ai pas changé d'avis, et je continue à penser que l'idée est mauvaise d'extraire tout le carbone qu'il est possible des profondeurs. Je continue à trouver tout aussi mauvaise l'idée de jouer avec la radioactivité. Les questions ne se posent de toute façon pas ainsi. La réduction de l'extraction du carbone est en train de s'imposer par sa raréfaction et sa moindre accessibilité. Toutes les recherches mises en avant et les bonnes intentions affirmées en conséquence, ressemblent plutôt alors à des prétextes pour faire de nécessité vertu. Nous allons manquer de carburant, et les conséquences en seront catastrophiques, voilà bien ce qui est le plus grave.

La vague d'air polaire descendue ces derniers temps jusqu'au Texas, et qui a eu des conséquences dramatiques jusqu'au Mexique, donne une claire idée du problème. Voilà ce qui commence à s'imposer comme une évidence : si l'on imagine un instant que tout ce qui est débité sur les dangers du carbone ne soit que sornettes, on devrait pourtant admettre que l'on ne serait sauvé de rien. La catastrophe serait là, de toute façon.

Nous manquerons de carburant pour assurer le mode de vie en cours. Les concentrations urbaines produisent peu des biens qui leur sont nécessaires, et exigent des masses toujours plus énormes d'énergie. Quant aux espaces non urbains, je ne sais ce qu'ils sont susceptibles de produire et de distribuer, mais là encore avec une croissante voracité de carburant.

Les conseils de moins chauffer les appartements et de se couvrir davantage feraient irrésistiblement penser au cynisme de Marie-Antoinette qui suggérait aux Parisiens qui n'avaient plus de pain, de manger des brioches. Si vous n'avez plus de quoi vous chauffer, mettez une laine. Aujourd'hui, une telle forme d'esprit est devenue involontaire.

La combustion, le 9 mars

Depuis la découverte du feu, tout repose sur la combustion. La combustion intervient à un point d'équilibre entre trois variables : le comburant, c'est-à-dire le taux d'oxygène ; la quantité de chaleur ; et le combustible. Depuis que l'homme a su produire de la chaleur en frottant des pierres, l'oxygène étant un élément plutôt commun sur la planète (et il est toujours possible de souffler sur les étincelles), tout repose sur le combustible, le carburant.

On n'a jamais trouvé de meilleurs carburants que des corps à forte densité de carbone ; charbon, pétrole, gaz, tous issus de grandes forêts englouties depuis des millions d'années (hors énergie nucléaire du moins). Ces combustibles dégagent une énergie qui alimente des machines pour décupler les forces humaines.

Une autre variable consiste à améliorer ces machines, à les rendre plus productives à moindre combustion. Tous les éléments de l'équation sont là. Nous disposons encore de marges dans l'amélioration des machines ; à condition que l'on cherche bien à accroître leur productivité en énergie à combustion inférieure ou égale (et pas seulement leur productivité en capital).

La mécanique nous offre encore une autre piste. Elle est connue depuis longtemps : la production d'énergie sans combustion. Elle a joué un grand rôle en d'autres époques, avec leurs moulins, leurs voiles et leurs engrenages.

XXXIV

Terre

Combustion et énergie, le 11 mars

J'entends souvent dire que les Chinois seraient les plus gros pollueurs de la planète. C'est plutôt normal puisqu'ils sont les plus nombreux. Ils le sont pourtant nettement moins qu'à l'Ouest si l'on compte par habitants. Cette proportion non plus n'est pas significative, car ils produisent une bonne part de ce qui se consomme à l'Ouest, au grand dam des équilibres commerciaux occidentaux. En ce cas, il y a des pollueurs par procuration.

Le plus important n'est pas là : le plus important est la proportion entre la force de travail produite et la consommation de combustible (y compris nucléaires). Comment mesurer cela ? Je ne le sais pas trop. J'imagine que le meilleur moyen est la louche : à la louche, je pense que les Chinois atteignent la meilleure productivité pour la moindre consommation de combustible. Ils semblent du moins les seuls à se soucier de telles mesures. Ce sont pourtant les seules qui alimenteraient des jugements sérieux. Je n'en dispose même pas.

On remarquera que la combustion sert toujours moins à produire immédiatement une force de travail (comme lorsqu'on fait le plein à la pompe) ; le plus souvent elle est d'abord utilisée à produire de l'électricité. Ce passage de la combustion à la puissance électrique rend fortement opaques les réflexions sur l'énergie. Il les complique.

Toutes les mouvances politiques font mine aujourd'hui de se soucier d'environnement et d'énergie, et pourtant, jamais ces données (la force de travail produite par rapport la consommation de combustible) ne sont prises sérieusement en compte. Je ne comprends pas : si ces problèmes sont sérieux, pourquoi ne se donne-t-on pas la peine de les poser en des termes rigoureux, et pourquoi les fragmente-t-on en de multiples questions indécidables ?

Les Cahiers du Sud, le 16 mars

Courriel à Rolland Caignard : « Merci pour ce film sur les *Cahiers du Sud*. J'ai été touché de revoir des gens que je ne reverrai plus, notamment Jean-Jacques Viton et Jean Todrani. »

« Il y aurait des critiques à lui faire, mais il est cependant très bien ainsi, il témoigne de quelque chose plus qu'il ne dit, et c'est déjà beaucoup. Il dit peu de ce qu'ont été les *Cahiers du Sud*. Il cite des noms comme si la relative renommée suffisait. Mais qu'apprend-on de ce que recouvrent ces noms, si l'on n'en sait pas plus ? »

« Mais que dire ? Cependant, il montre. Il donne une bonne idée de ce que j'ai appelé une culture *in situ* (le 20 juillet), « faite par et pour ceux qui la font » ; une culture enracinée. De solides racines mais assez peu de bourgeons en définitive. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même d'abord. »

« Il montre bien ce qu'est, peut-être ce que fut, en tout cas vers quoi doit tendre une revue littéraire. Dans les années où ce film a été tourné, l'introduction du numérique promettait d'apporter un formidable coup d'accélérateur. Je n'étais pas le seul à y penser. »

« Les témoignages sont bien trop anecdotiques, alors qu'ils auraient eu tous tant à dire, et peut-être vaut-il mieux alors qu'ils se soient tus. Ils en étaient toujours à deux doigts. Et pourtant ces anecdotes montrent beaucoup ; les lieux aussi, l'ameublement..., tout n'y est pas insignifiant. »

« Tout cela m'émeut, surtout au lendemain de la mort de Jean-Jacques Viton. »

Un civisme mal placé, le 20 mars

La politique sanitaire continue à foirer. La suspension d'un vaccin en est un signe net. Je manque d'informations fiables, mais je ne pense pas que la toxicité du vaccin suspendu soit si élevée que la mesure le laisserait croire. Elle n'a pourtant pas dû être prise à la légère.

Je n'en sais rien. Je nourris plutôt des doutes sur le rapport bénéfice risque. Je ne possède pas de données fiables sur l'efficacité du vaccin, je crois seulement savoir qu'elle est faible sur les nouveaux virus, qui de toute façon ne tuent pas beaucoup. Dans ce cas, il serait peu avisé de s'inoculer ce qui reste potentiellement un poison contagieux.

Pour le moins, ça se discute. Je suis plus inquiet des effets sur les virus eux-mêmes. Je considère que l'on prend des risques en les ignorant, des risques collectifs plus qu'individuels : vaccinés ou non, nous les courrons tous. Toutefois pour l'heure, pas de quoi faire concours d'hystérie.

La contre-culture, le 24 mars

Ceux qui achetaient des pages publicitaires dans les *Cahiers du sud* ne se souciaient pas du contenu de la revue, contrairement aux institutions culturelles qui la subventionneraient aujourd'hui. Nul parmi les collaborateurs de la revue ne se souciaient davantage de connaître les annonceurs, qui souhaitaient seulement un support publicitaire de prestige. Ils semblaient en être si satisfaits qu'on trouvait les *Cahiers* partout sur le port, dans les paquebots et les bureaux des compagnies maritimes. Leurs publicités étaient belles, et on les retrouve aujourd'hui en cartes postales dans les boutiques du Vieux Port.

Aussi, j'ai connu les *Cahiers* quand j'étais encore enfant, bien avant d'être capable de les lire. J'y ai découvert leurs trésors plus tard. Mon père en ramenait souvent des quais. J'y ai trouvé des trésors du monde entier.

Ce monde entier, les publicités contribuaient à en faire rêver. Ce monde était alors, on ne doit pas l'oublier, l'empire colonial qui s'effondrait, mais les textes témoignaient de la profondeur de ces cultures qui ne devaient rien aux empires coloniaux. La revue bénéficiait curieusement de ces ambivalences plus qu'elle n'en pâtissait.

La culture française enferme une troublante ambiguïté : ce qui y possède tous les traits d'une contre-culture y joue de fait le rôle d'une culture d'élite. Les *Cahiers du sud* en ont illustré le symptôme avec leurs publicités prestigieuses. Le contraste qu'elles entretenaient alors avec les contenus ouvraient sur de non moins troublants labyrinthes.

L'établi, le 28 mars

Voilà que l'horaire d'été est de retour, et plus tôt encore que les autres années, à peine passé l'équinoxe. Comment ai-je cru entendre que nous en avons fini ?

Je croyais qu'il était neuf heures, il en est dix. Ça ne facilite pas la réconciliation entre l'établi et le réel.

Il est établi que nous en serions à la troisième vague épidémique. Maintenant, ça pourrait durer indéfiniment. On ne voit plus ce qui adviendrait dont on conclurait : « ça y est, c'est fini ». Et il est de toute façon improbable que tout redevienne comme avant.

Dans le reste de la planète, on est cependant plutôt en phase de déconfinement.

Les lansquenets, le 30 mars

Le monde qui s'était établi pendant la Guerre de Trente Ans se termine comme il avait commencé : par des alliances improbables et des armées de mercenaires.

On devrait oublier ce vilain mot de « jihadiste ». Ou l'on dit en français « combattant », ou l'on le dit en arabe, « moujahid » (mais pourquoi ?). Pour désigner les mercenaires auxquels je pense, je préférerais les appeler des lansquenets.

Des hommes prennent les armes et se battent pour des quantités de raisons, compréhensibles si ce n'est justifiées. Pour se battre, il faut des armes, des munitions et de la nourriture. Plus les combats s'éternisent, et plus ces besoins deviennent pressants ; et les satisfaire, une part déterminante de la stratégie. Inévitablement, au bout d'un certain temps, les résistants deviennent des mercenaires. Ils le deviennent ou bien ils disparaissent ; c'est vieux comme le monde.

Après quelques années de guerre, un homme a appris beaucoup des armements et des techniques de combats. Il est devenu ce qu'on appelle un professionnel. Il n'a guère d'autres choix que continuer, et il n'en a guère plus de choisir un camp. On avait connu une situation comparable dans le cours de la Guerre de Trente Ans. Les lansquenets étaient des compagnies de volontaires du Pape, qui avaient fini par prendre le mors aux dents, et faire absolument n'importe quoi.

L'emploi de mercenaires permet à des gouvernements ou à des organismes officiels d'agir sans se compromettre, voire de se défaire sur eux. Ils sont cependant susceptibles de changer de camp à tout moment. Très déstabilisants, il est difficile de s'en débarrasser quand on n'en a plus besoin. Tout au long de l'histoire, on ne compte plus les graves problèmes qu'ont posés les mercenaires.

Je n'ai pas d'informations précises, pas plus que quiconque, et je doute que ces informations existent. J'ai seulement quelques connaissances historiques sur des phénomènes récurrents. Les armées officielles, bien organisées et disciplinées, ne sont pas non plus protégées de devenir des bandes armées elles aussi, si la tête est touchée, si les situations deviennent trop chaotiques.

XXXV

Fin de partie

La Tartarie, le 6 avril

Il existe une région singulière sur la planète, une région immense et cependant presque totalement dépréciée. Elle n'a apparemment pas d'histoire, si ce n'est celle des diverses civilisations qui l'ont tour à tour grignotée. Malgré son immensité, elle est peu peuplée, car ses terres sont le plus souvent peu hospitalières : altitude, climat continental, sécheresse.

Cette région n'a pourtant pas toujours été marginale, au contraire : Douchanbé, Samarcande, Boukhara, Kachgar..., autant de nom marquant l'histoire de la civilisation. Sur les cartes européennes de l'âge moderne, on l'appelait la Tartarie, la Grande Tartarie. J'ai envie de continuer à l'appeler ainsi.

La Tartarie est demeurée une région dépréciée, sauf peut-être par la Chine et la Russie, et sans doute aussi par l'Iran et la Turquie. Justement, depuis le début du siècle, la Tartarie leur inspire des comportements auxquels les derniers siècles ne nous avaient pas habitués. On se serait attendu à des rivalités, voire de fortes tensions. Pas du tout, elle leur inspire plutôt des alliances et des coopérations.

La route de la soie, oui, les Chinois nous avaient prévenus : la route de la soie traverse précisément la Tartarie de part en part. Ne cherchons pas plus loin l'étrange mansuétude dont bénéficie le gouvernement turc ces temps-ci de la part de ses partenaires de fait.

Il y a longtemps qu'un ambitieux projet ne se traduisait plus par des foires d'empoigne, non, tout se joue dans la cordialité et la compréhension. Ce nouveau Grand Jeu ne serait-il plus dans le registre de l'impérialisme ? Non, semblerait-il. L'idée ne paraît plus être de figer des frontières, de verrouiller des zones d'influence, mais de les ouvrir au contraire, de favoriser des fluidités.

La route de la soie, le 7 avril

La route de la soie, nous avons tous compris que c'est celle qui passe par le Détroit de Malacca. Les caravanes de chameaux traversant la

Transoxiane, ce n'est pas ce qui donne des cauchemars à Wall Street, même remplacées par des trains à grande vitesse.

Oui, mais l'idée est là pourtant ; on ne doit peut-être pas tant la comprendre dans les termes étroits d'une expansion marchande ; c'est un symbole, celui d'une expansion de la civilisation ; la revivification d'une zone qui fut le creuset de toutes les grandes civilisations, de l'algèbre et des sciences, de la poésie et des musiques chinoises et persanes, des sculptures grecques d'énigmatiques Bouddhas, de stupas et de merveilleuses mosquées, au croisement des pensées de Platon et de Confucius...

La grande Tartarie demeure une part de la Chine et de la Russie, plus encore de ce que fut l'Union Soviétique, c'en est une de l'antique empire perse, et le cœur du monde turco-mongol. On imagine combien de haines et d'idées de revanches y couvent encore, combien de raisons de se déchirer. La route de la soie est le projet d'une autre alternative, et la patiente quête de la confiance réciproque. La Chine, la Russie et l'Iran s'y sont laissé tenter, et la belliqueuse et otanienne Turquie n'y demeure pas sourde.

Il s'agit de bien davantage qu'un projet commercial. Celui-ci a son importance, bien sûr : il est nécessaire pour que le jeu ne soit pas à somme nulle. Le principal enjeu est bien plus culturel. L'enjeu est une vision nouvelle de l'histoire ; il contient probablement la clé des préoccupations post-coloniales dans lesquelles patauge l'Occident.

Production tangible, le 12 avril

Le capital est géré et légiféré par les institutions des États-Unis, qui se sont donné et se sont fait reconnaître la possibilité d'imprimer la monnaie à la demande, sans devoir établir sa valeur sur rien de tangible. Pour maintenir cet état de chose, les États-Unis et leurs alliés doivent tenir le reste du monde sous leur menace. Ils doivent veiller en même temps à ce que ces alliés en tirent aussi quelques moindres avantages ; maintenir un équilibre toujours plus difficile entre la carotte et le bâton. Il serait en effet inquiétant pour eux que des pays produisant des biens tangibles ne s'entendent pour échapper à leur contrôle.

J'avoue sans ambages que j'en suis moi-même inquiet. Chacun sais que ce système nous permet ici de vivre très au-dessus de nos moyens. Il est

peu douteux que notre niveau de vie serait atteint cruellement, et même catastrophiquement.

S'il ne l'est déjà, c'est que personne n'y tient. Il est donc clair que, pour des raisons diverses, le monde pentagonal ne subit aucune réelle menace ; ou bien de cette seule entente entre des partenaires qui, souhaitant échapper à son emprise, mettent en péril par la force des choses le principe même de sa fausse richesse.

La solution est simple ; un enfant la comprendrait : il suffirait que le bloc pentagonal décide de produire des biens tangibles sur lesquels établir son système d'échange. Personne n'attend qu'il le fasse du jour au lendemain ; plusieurs dizaines d'années au moins seraient nécessaires, mais il y a plusieurs dizaines d'années qu'il aurait pu commencer. Non, même si, depuis peu, des voix comme celles de Trump ou de Macron ont offert quelque espoir à ceux qui voulaient bien y croire.

Mais qui sait dire ce que sont des biens tangibles ? Probablement pas des chatons accomplissant des pirouettes réjouissantes sur des écrans de téléphones grâce à des gabegies énergétiques, alors que nul n'est sûr de trouver encore des ouvriers capables d'effectuer des soudures correctes sur des centrales nucléaires vieillissantes, et moins encore de les démonter quand elles ont fait leur temps.

Inquiétude, le 13 avril

Non, le monde pentagonal ne veut rien produire de tangible, si ce n'est profusion d'armes aussi chères qu'obsoletes pour menacer le monde entier, et massacrer quand il se doit.

Oui, cela m'inquiète. Cela ne mène à rien ; ceux qui ont de telles stratégies n'ont même pas besoin d'ennemis pour mettre un terme à leur puissance. Ce vieil empire serait bien capable d'unifier l'humanité, mais alors contre lui, et nul ne sait encore quelle attitude prendre envers le chaos qu'il génère tout seul en son sein.

Même quand on est pauvre, on ne vit pas si mal ici, plutôt au-dessus de ses moyens. Je veux dire qu'on a généralement l'eau, le gaz et l'électricité, de quoi faire trois repas par jour ; ce n'est pas donné à tous les habitants de la terre. Ce sont plutôt les possibilités que ça dure qui manquent ; ces câbles et ces canalisations qui nous relient aux conditions premières de la survie, et dont nous souhaiterions être sûrs.

Les illusions du progrès, le 14 avril

On connaît le progrès scientifique, le progrès technologique et le progrès social. En fait, c'est le même. Il n'y a pas de science qui ne s'enracine dans le comportement mécanique des matériaux ; donc dans les techniques les plus concrètes du travail. La découverte, l'assimilation et l'usage de ces techniques ont un impérieux besoin de l'organisation la plus autonome des travailleurs, leurs meilleures conditions de vie et de liberté. Un travail hautement qualifié exige des travailleurs libres ; des personnes autonomes et égalitaires qui communiquent dans des relations interarchiques plutôt que hiérarchiques. (Interarchie : relations réticulaires entre des points dont chacun est tour à tour le centre.)

Ni Spartacus, ni Archimède ne suivaient une même voie, mais sans l'autre, aucune ne pouvait déboucher sur rien. Aussi, ce qu'on appelle parfois progrès en un seul de ces domaines, n'est le plus souvent que régrès. C'est le cas de soi-disant progrès technologiques qui dépossèdent leurs utilisateurs de la technique et des procès

Il y a un an déjà, le 17 avril

Il y a un an déjà, c'était plutôt amusant. Avant le grand confinement, je me disais qu'on devrait s'inquiéter peut-être. Quand il fut décidé, j'eus d'abord l'impression de risquer ma vie en allant chercher le pain. Puis j'ai consulté les chiffres et j'ai compris que je ne risquais rien de plus que d'habitude. Je n'avais donc qu'à profiter du calme des rues, des odeurs de jardins, des chants d'oiseaux.

Ce fut d'abord comme un enchantement brutal de l'espace environnant ; une redécouverte du lieu. Les promenades, plus rares, n'en étaient que plus merveilleuses.

L'événement m'avait cueilli en pleine réflexion sur la liquidation de la modernité occidentale, et lui donnait une couleur intéressante.

Éphémérides

Désert.....	5
Considération sur l'époque qui passe, le 22 février - Abolition de l'Espace public, le 15 mai - La Guerre de Sept Ans, le 17 mai - Le désert - Les Compagnies des Indes, le 18 mai - Géodésie, le 24 mai	
Vues de l'esprit.....	9
La Science moderne, le 26 mai - Ne pas confondre mode et modernité, le 28 mai - Néoscolastique, le 29 mai - Crise scientifique, le premier juin - Panique dans l'ordre et la discipline, le 2 juin	
Choc dans l'ordre du savoir.....	13
Le désert, le 3 juin - Fauteurs de panique, le 4 juin - Une révolution épistémologique, le 6 juin - Trouvé dans mes cahiers le 14 février - Une météorite, le 8 juin - Questions dilatoires, le 9 juin	
Science et travail.....	17
Une révolution, le 11 juin - L'organisation sociale de la recherche, le 12 juin - Une révolution ? Le 19 juin - Mémoires d'un lointain présent, le 20 juin - La Science Moderne, le 21 juin	
Rémanences.....	21
Réflexions incorrectes, le 22 juin - Pensée et réel, le 23 juin - D'une question de race, le 24 juin - Les cognes, le 25 juin - Impressions, le 26 juin	
Sur la science moderne.....	25
Courriel du premier juillet - La Porte de l'Orient, le premier juillet - La nature, le 2 juillet - Un délire collectif, le 5 juin - Question de scientificité	
Espace.....	29
À propos de communication, le 8 juillet - L'espace dérobé, le 10 juillet - Pandémie de peste brune, le 11 juillet - La volonté dans l'espace, le 12 juillet	
Rien comme avant.....	33
Questions de langues, le 14 juillet - Deux rêves, le 15 juillet - Un autre rêve - Un pouvoir militaire aux USA, le 16 juillet - L'Empire contre-attaque, le 17 juillet - Marseille encore - Rien ne sera comme avant, le 18 juillet	
Et la culture dans tout ça.....	37
Le grand bond en avant, le 21 juillet - La banalité exceptionnelle, le 29 juillet - La culture de terrain, le 30 juillet - Culture in situ - Culture de masse, le 31 juillet - Une improbable révolution, le 2 août	
Pendant ce temps.....	41
Les sornettes, le 14 août - Sornettes et billevesées, le 15 août - Autres billevesées, le 18 août - L'époque - Des mots qui ne signifient rien, 19 août - Rapports sociaux à la nature, le 21 août - Le 21/08/2020 à 10:10, hg a écrit :	
Remarques intempestives.....	45
Pays en voie de sous-développement, le 23 août - La pluie et le beau temps, le 24 août - Marchandises, le 27 août - Le Système, le 28 août - L'argument d'autorité	
Quand revient la pluie.....	49
Les cahiers au feu, le 29 août - Le déséquilibre de la marche, le 31 août - Prendre froid, le premier septembre - De la guerre, le 2 septembre - Du sens des mots encore, le 3 septembre	

Le monde moderne.....	53
La pandémie, le 5 septembre - À propos de carabistouilles, le 6 septembre - Par exemple, le 7 septembre - Fondements de l'économie politique - La modernité, le 8 septembre	
À propos du réel.....	57
À propos de civilisation, le 9 septembre - Lettre reçue de l'autre hémisphère, le 10 septembre - Le temps, le 12 septembre - Le principe de réalité, le 14 septembre	
Jours tranquilles.....	61
Le virus a muté, le 15 septembre - Les maîtres du jeu, le 16 septembre - Le carbone, le 17 septembre - La pluie est en chemin, le 18 septembre - Les chaînes officielles, le 19 septembre - Une bouffée délirante, le 20 septembre	
États mentaux.....	65
Une approche clinique, le 22 septembre - Les voies de la connaissance, le 23 septembre - Comment ça marche - Croyances, le 24 septembre	
Imagination et imaginaire.....	69
D'où viennent les idées géniales, le 26 septembre - Questions abyssales, le 29 septembre.....	70
Commentaires - La crise économique, le 3 octobre - Les béquilles mentales, le 4 octobre	
Horizons politiques.....	73
Des soviets, le 6 octobre - Un 11 septembre, le 7 octobre - Totalitarisme Assisté par Ordinateur, le 8 octobre - Anti-prédiction, le 11 octobre - Autopsie d'une impostures, le 12 octobre	
Brèches.....	77
Remarque sur l'édition, le 13 octobre - Le covid et la culture, le 14 octobre - À propos de Donald Trump, le 15 octobre - Couvre-feu, le 16 octobre	
Rafales d'automne.....	81
De la pluie et du beau temps, le 20 octobre - La peste brune, le 21 octobre - Attraper l'Islam, le 24 octobre - Note de lecture, le 25 octobre - Plus rien ne m'étonne, le 28 octobre	
Temps de folie.....	85
Créatures hybrides, le 28 octobre - Nouvelle vague, le 29 octobre - La décision scientifique, le 30 octobre - Résidence surveillée encore, le 31 octobre - Laïcité française, le premier novembre	
Temps d'ébranlements.....	89
Conseils sanitaires, le 5 novembre - Regime change, le 8 novembre - La maladie sénile du progressisme, le 10 novembre - Science et laïcité, le 11 novembre	
Grandeur et petitesse de la terreur.....	93
Vertige, le 14 novembre - Un soutien hostile, le 15 novembre - Les zélites, le 18 novembre - Temps doux et ensoleillé, le 21 novembre - Totalitarisme total, le 23 novembre	
Impressions d'automne.....	97
Sonder la lune, le 26 novembre - Journée de printemps, le 29 novembre - Lettre à Henri, le premier décembre - Surréalité, le 2 décembre - l'espace, le 5 décembre - Ce que pensent les autres, le 6 décembre	
Les mots.....	101
Sujets énigmatiques, le 8 décembre - Du sens des mots, le 10 décembre - Donner un sens plus pur..., le 12 décembre - N'ayez pas peur, le 18 décembre - Naviguer dans la pensée, le 20 décembre	
De la liquidation.....	105
Liquidation de l'Occident, le 22 décembre - De l'impérialisme, le 23 décembre - Retour sur ces dernières décennies, le 25 décembre - Dépasser l'ère du feu, le 26 décembre	

Le fantôme de la liberté.....	109
Des valeurs, le 27 décembre - Pensée pour moi-même, le 28 décembre - Remarque sur la révolution d'octobre, le premier janvier - Et si l'on voyait le monde à l'envers ? le 2 janvier - Opinions, le 5 janvier - Quelqu'un a vu un coup-d'État ? Le 6 janvier	
Signes des temps.....	113
Inquiétude diffuse, le 10 janvier - Personne n'a vu un coup-d'État ? Le 12 janvier - Évidences aveuglantes, le 13 janvier - Liberté d'impression, le 14 janvier - Se méfier des apparences, le 17 janvier	
Retour des Marx Brothers.....	117
Sombres menaces, le 20 janvier - Le Marxisme Brotheriste, le 21 janvier - Le retour des Marx Brothers, le 22 janvier	
Transition.....	121
Le foutoir venu d'Amérique, le 28 janvier - La girouette et le vent, le 29 janvier - L'intelligence en essaim, le 30 janvier - Dans le matin, le 31 janvier - À côté du numérique, le 6 février -Alchimie, le 8 février	
Révolution.....	125
La révolution nécessaire, le 9 février - Une révolution poétique, le 10 février - Et le vivant créa le monde, le 11 février - Critique de la causalité, le 16 février - Révolution de la technique, le 18 février	
Phénoménologie de l'esprit.....	129
Le monde libéré du réel, le 21 février - Complotisme en essaim, le 22 février - Deux rêves, le 27 février - Phénoménologie de l'esprit, le 28 février - Les décideurs, le premier mars - Les mages, le 3 mars	
Critique des énoncés.....	133
Mises-en-garde, le 5 mars - De la cohérence sémantique, le 6 mars - Critique de la vérité, le 7 mars - Mangez donc des brioches, le 8 mars - La combustion, le 9 mars	
Terre.....	137
Combustion et énergie, le 11 mars - Les Cahiers du Sud, le 16 mars - Un civisme mal placé, le 20 mars - La contre-culture, le 24 mars - L'établi, le 28 mars - Les lansquenets, le 30 mars	
Fin de partie.....	141
La Tartarie, le 6 avril - La route de la soie, le 7 avril - Production tangible, le 12 avril - Inquiétude, le 13 avril - Les illusions du progrès, le 14 avril - Il y a un an déjà, le 17 avril	